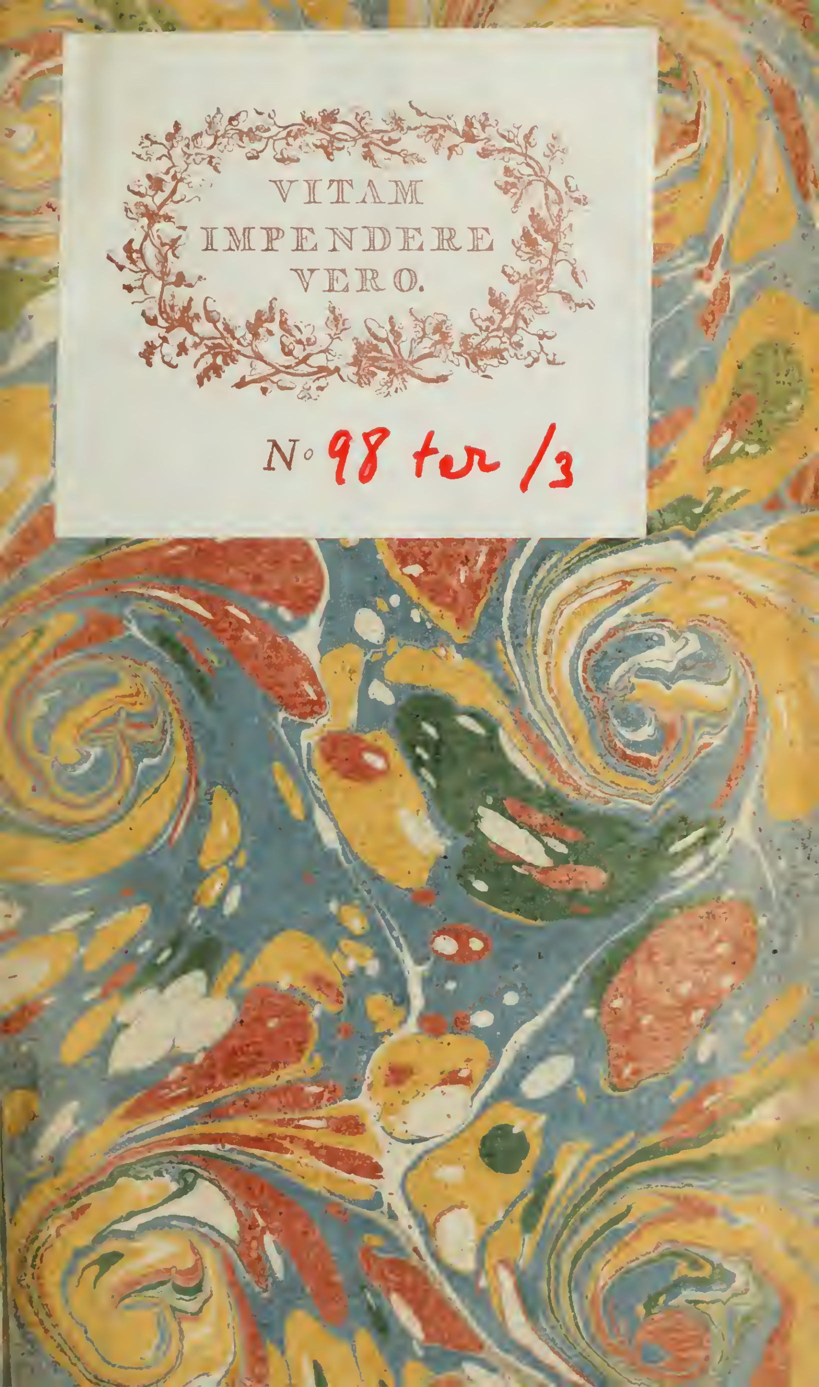



Henry Standish Esq.r


VITAM
IMPENDERE
VERO.
N° 98 ter /3

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE J. J. ROUSSÈAU,

CITOYEN DE GENEVE.

TOME XXIX.

SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

ÉDITION enrichie d'un nouveau recueil de ſes Lettres.

TOME VII.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL, Imprimeur du Roi.
Et ſe trouve
A PARIS,
Chez GRÉGOIRE, Libraire.

M. DCC. XC.

LETTRES
DIVERSES.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 mai 1766.

M. Lucadou aura pu vous marquer, monſieur, combien j'étois en peine de vous; & votre lettre du 28 avril m'a tiré d'une grande inquiétude. Je ſuis dans la plus grande joie du projet que vous avez formé de me venir voir cette année; je ſuis fâché ſeulement que ce ſoit trop tard, pour jouir des charmes du lieu que j'habite: il eſt délicieux dans cette ſaiſon; mais en novembre il ſera triſte, il aura grand beſoin que vous veniez en égayer l'habitant. Il faudra prévenir M. du Peyrou de votre voyage, au cas qu'il ait quelque choſe à m'envoyer. J'aurois ſouhaité que vous puſſiez venir enſemble, pour

que le voyage fût plus agréable à tous les deux. Mais je trouverai mon compte à vous voir l'un après l'autre. Je serai tout entier à chacun des deux, & j'aurai deux fois du plaisir.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous, les loix & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Geneve ne redevînt une république; mais, messieurs, puisque les tourmens que votre sort futur donne à mon cœur, sont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en pensant à vos affaires le moins qu'il est possible. Vous avez publié que je voulois écrire l'histoire de la médiation. Je serois bien aise seulement d'en savoir l'histoire: mais mon intention n'est assurément pas de l'écrire; & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant, si vous voulez me rassembler les pieces & mémoires qui regardent cette affaire, vous sentez qu'il n'est pas possible qu'ils me soient jamais indifférens; mais gardez-les pour les apporter avec vous, & ne m'en envoyez plus par la poste: car

les ports en ce pays ſont ſi exorbitans, que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici, 4 liv. 10 ſols de France. Au reſte, je vous préviens pour la derniere fois, que je ne veux plus faire ſouvenir le public que j'exiſte, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je ſuis en repos; je veux tâcher d'y reſter. Par une ſuite du deſir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'eſt poſſible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre correſpondance, & pour quoi que ce puiſſe être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à perſonne, ſi ce n'eſt pour les commiſſions dont votre amitié me permet de vous charger.

Je voudrois bien que votre aſſocié, que je ſalue, eût le temps d'en faire une avant votre départ. J'ai perdu preſque tous mes microſcopes; & ceux qui me reſtent ſont ternis & incommodes, en ce qu'il me faudroit trois mains pour m'en ſervir, une

pour tênir le microſcope, une autre pour tenir la plante en état à ſon ſoyer, & la troiſieme pour ouvrir la fleur avec une pointe, & en tenir les parties ſoumiſes à l'inſpection. N'y auroit-il point moyen d'avoir un microſcope auquel on pût attacher l'objet dans la ſituation qu'on voudroit, ſans avoir beſoin de le tenir, afin d'avoir au moins une main libre, & que l'objet ne vacillât pas tant ? Les ouvriers de Londres ſont ſi exorbitamment chers, & je ſuis ſi peu à portée de me faire entendre, que je crois qu'il y auroit à gagner de toutes manieres, à faire faire mes petits inſtrumens à Geneve, ſur-tout ſous des yeux comme ceux de M. Deluc. Il faudroit pluſieurs verres au microſcope, & tous extrêmement polis. Il me manque auſſi quelques livres de botanique ; mais nous ferons à temps d'en parler quand vous ſerez ſur votre départ, de même que de quelques commiſſions pour Paris, où je ſuppoſe que vous paſſerez, à moins que vous n'aimiez mieux vous embarquer à Bordeaux.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ſes amis, une lettre à moi adreſſée, où l'arrogance & la brutalité ſont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureuſement, la ſienne eſt ſi mal-adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne ſert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La ſotte hauteur que ce pauvre homme affecte, eſt un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il eſt ſi bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il ſe tourmente de moi.

L'homme dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, a placé *O* fils, chez l'homme de *B*, qui va près de *C*. Vous comprenez de quelles commiſſions ce petit barbouillon peut être chargé; j'en ai prévenu *D*.

Vos offres au ſujet de l'argent qui eſt chez Mad. Boy de la Tour, ſont aſſurément très-obligeantes; le mal que j'y vois

eſt, qu'elles ne ſont pas acceptables. On ne place point au dix pour cent ſur deux têtes. Sur celle de Mlle. le Vaſſeur, paſſe : cela ſe peut accepter. A cette condition, je vous enverrai le billet pour retirer cet argent ; ou bien nous arrangerons ici cette affaire à votre voyage. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 28 juin 1766.

JE vois, monſieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euſſe adreſſée par vos correſpondans ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame ; mais ma ſituation me force à me borner pour vous, à des ſoupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de riſquer des conſeils ſur votre conduite, dont le mauvais

ſuccès me feroit gémir toute ma vie, ſi les choſes venoient à mal tourner; & je ne vois pas aſſez clair dans les ſecrettes intrigues qui décideront de votre ſort, pour juger des moyens les plus propres à vous ſervir. Le vif intérêt même que je prends à vous, vous nuiroit ſi je le laiſſois paroître; & je ſuis ſi infortuné, que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéreſſe. J'ai fait ce que j'ai pu, monſieur; j'ai mal réuſſi, je réuſſirois plus mal encore; & puiſque je vous ſuis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger ſans ceſſe dans cette retraite; & par humanité, reſpectez le repos dont j'ai ſi grand beſoin.

Je ſens que je n'en puis avoir tant que je conſerverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choſes affligeantes; & d'autres raiſons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correſpondance, même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience, la viſite que vous me pro-

mettez ; mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même ; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps, M. du Peyrou, afin que s'il a quelque choſe à m'envoyer, il vous le remette ; & en paſſant à Paris, vous m'obligerez auſſi d'y voir M. Guy, chez la veuve Ducheſne, afin qu'il vous remette ce qu'il y a d'imprimé de mon dictionnaire de muſique, & que j'en aie par vous des nouvelles ; car je n'en ai plus depuis longtemps. Mon cher monſieur, je ne ſerai tranquille que quand je ſerai oublié ; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis ; n'en parlez plus du tout à *G*, vous avez vu comment il me rend juſtice ; je n'en attends plus que de la poſtérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon

cœur dans tous les temps. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. la marquiſe DE VERDELIN.

A Wootton, août 1766.

J'AI attendu, madame, votre retour à Paris, pour vous répondre, parce qu'il y a, pour écrire des provinces d'Angleterre, dans les provinces de France, des embarras que j'aurois peine à lever d'ici.

Vous me demandez quels ſont mes griefs contre M. Hume. Des griefs? Non, madame, ce n'eſt pas le mot. Ce mot propre n'exiſte pas dans la langue françoiſe; & j'eſpere pour l'honneur de l'humanité, qu'il n'exiſte dans aucune langue.

M. Hume a promis de publier toutes les pieces relatives à cette affaire. S'il tient parole, vous verrez dans la lettre que je lui ai écrite le 10 juillet, les détails que vous demandez, du moins aſſez

pour que le reſte ſoit ſuperflu. D'ailleurs, vous voyez ſa conduite publique depuis ma derniere lettre; elle parle aſſez clair, ce me ſemble, pour que je n'aie plus beſoin de rien dire.

Je vous dois cependant, madame, d'examiner ce que vous m'alléguez à ce ſujet.

Que la fauſſe lettre du roi de Pruſſe ſoit de M. d'Alembert, ami de M. Hume, ou de M. Walpole, ami de M. Hume, ce n'eſt pas au fond de cela qu'il s'agit. C'eſt de ſavoir, quel que ſoit l'auteur de la lettre, ſi M. Hume en eſt complice. Vous voulez que Mad. du Defand ait travaillé à cette lettre; à la bonne heure: mais deux autres écrits, mis ſucceſſivement dans les mêmes papiers & de la même main, ne ſont ſûrement pas de celle d'une femme; & quant à M. Walpole, tout ce que je puis dire eſt, qu'il faut aſſurément que je me connoiſſe mal en ſtyle, pour avoir pu prendre le françois d'un Anglois, pour le françois de M. d'Alembert.

Votre objection tirée du caractere connu de M. Hume, eſt très-forte, & m'étonnera toujours. Il n'a pas fallu moins que ce que j'ai vu & ſenti d'oppoſé, pour le croire. Tout ce que je peux conclure de cette contradiction, eſt qu'apparemment M. Hume n'a jamais haï que moi ſeul : mais auſſi quelle haine, quel art profond à la cacher & à l'aſſouvir ! Le même cœur pourroit-il ſuffire à deux paſſions pareilles ?

On vous marque que j'ai voué à M. Hume une haine implacable, parce qu'il veut me déshonorer en me forçant d'accepter des bienfaits. Savez-vous bien, madame, ce que milord Maréchal, à qui vous me renvoyez, eût fait, ſi on lui eût dit pareille choſe ? Il eût répondu que cela n'étoit pas vrai, & n'eût pas même daigné m'en parler.

Tout ce que vous ajoutez ſur l'honneur que m'eût fait une penſion du roi d'Angleterre, eſt très-juſte. Il eſt ſeulement étonnant que vous ayez cru avoir beſoin de me dire ces choſes là. Pour vous prouver, madame, que je penſe

exactement comme vous sur cet article ; je vous envoie ci-jointe la copie d'une lettre que j'écrivis, il y a trois mois, à M. le général Conway, & dans laquelle j'étois même fort embarrassé, sentant déjà les trahisons de M. Hume, & ne voulant cependant pas le nommer. Il ne s'agit pas de savoir si cette pension m'eût été honorable, mais si elle l'étoit assez pour que je dusse l'accepter à tout prix, même à celui de l'infamie.

Quand vous me demandez quel est le sujet qui ose solliciter son maître pour un homme qu'il veut avilir, vous ne voyez pas qu'il faisoit de cette sollicitation, son grand moyen pour m'accuser bientôt de la plus noire ingratitude. Si M. Hume eût travaillé publiquement à m'avilir lui-même, vous auriez raison ; mais il ne faut pas supposer qu'il exécutoit avec bêtise, un projet si profondément médité. Cette objection seroit bonne encore, si, connu depuis long-temps de M. Hume, j'avois été inconnu du roi d'Angleterre & de sa cour ; mais votre

lettre même dit le contraire. Cette affaire ne pouvoit tourner, comme elle a fait, qu'à l'avantage de M. Hume. Toute la cour d'Angleterre dit maintenant : *ce pauvre homme ! Il croit que tout le monde lui ressemble ; nous y avons été trompés comme lui.*

Dans le plan qu'il s'étoit fait, & qu'il a si pleinement exécuté, de paroître me servir en public avec la plus grande ostentation, & de me diffamer ensuite avec la plus grande adresse, il devoit écrire & parler honorablement de moi. Vouliez-vous qu'il allât dire du mal d'un homme pour lequel il affectoit tant d'amitié ? C'eût été se contredire, & jouer très-mal son jeu. Il vouloit paroître avoir été pleinement ma dupe. Il préparoit l'objection que vous me faites aujourd'hui.

Vous me renvoyez sur ce que vous appellez mes griefs, à milord Maréchal pour en juger. Milord Maréchal est trop sage pour vouloir, d'où il est, voir mieux que moi ce qui se passe où je suis ; & quand un homme entre quatre yeux,

m'enfonce à coups redoublés un poignard dans le ſein, je n'ai pas beſoin, pour ſavoir s'il m'a touché, de l'aller demander à d'autres.

Finiſſons pour jamais ſur ce ſujet, je vous ſupplie. Je vous avoue, madame, toute ma foibleſſe. Si je ſavois que M. Hume ne fût pas démaſqué avant ſa mort, j'aurois peine à croire encore à la Providence.

Je me fais quelque ſcrupule de mêler dans une même lettre, des ſujets ſi diſparates; mais cette atteinte de goutte que vous avez ſentie, mais les incommodités de vos enfans ne me permettent pas de ne vous rien dire ici, d'eux & de vous. Quant à la goutte, il n'eſt pas naturel qu'elle vous maltraite beaucoup à votre âge, & j'eſpere que vous en ſerez quitte pour un reſſentiment paſſager; mais je n'enviſage pas de même cette humeur ſcrophuleuſe, qui paroît avoir été tranſmiſe à vos enfans par leur pere; l'âge pubere les guérira, comme je l'eſpere, ou rien ne les guérira; & dans ce dernier cas, je vois une raiſon de plus, de combler les

vœux d'un honnête homme, qui a toute votre eſtime & qui mérite tout votre attachement. Vos filles, malgré leur mérite, leur naiſſance & leur bien, ſe marieront peut-ètre avec peine, & peut-être aurez-vous vous-même quelque ſcrupule de les marier. Ah, madame! les races de gens de bien ſont ſi rares ſur la terre: voulez-vous en laiſſer éteindre une? A la place des ſimples & vrais ſentimens de la nature, qu'on étouffe, on a fourré dans la ſociété, je ne ſais quels raffinemens de délicateſſe, que je ne ſaurois ſouffrir. Croyez-moi, croyez-en votre ami, & l'ami de toutes choſes honnêtes: mariez-vous, puiſque votre âge & votre cœur le demandent; l'intérêt même de vos filles ne s'y oppoſe pas. Vos enfans des deux parts auront les biens de leurs peres, & ils auront de plus les uns dans les autres, un appui que vous rendrez très-ſolide, par l'attachement mutuel que vous leur ſaurez inſpirer. Mon intérêt auſſi ſe mêle à ce conſeil, je vous l'avoue. Je ſens & j'ai grand beſoin de ſentir qu'on n'eſt pas

tout-à-fait miférable, quand on a des amis heureux. Soyez-le l'un & l'autre, & l'un par l'autre; qu'au milieu des afflictions qui m'accablent, j'aie la confolation de favoir que j'ai deux amis unis & fideles, qui parlent quelquefois avec attendriffement, de mes miferes. Elles m'en feront moins rudes à fupporter. J'aime à envifager comme faite, une chofe qui doit fe faire. Permettez-moi de vous confeiller, lorfque vous ferez dans votre nouveau ménage, de bien choifir ceux à qui vous accorderez l'entrée de votre maifon: qu'elle ne foit pas ouverte à tout le monde, comme la plupart des maifons de Paris: ayez un petit nombre d'amis fûrs, & tenez-vous-en à leur commerce. Ayez-en, fi vous voulez, qui aient de la littérature; cela jette de l'agrément dans la fociété: mais point de gens de lettres de profeffion, fur toute chofe; jamais aucun auteur, quel qu'il foit. Souvenez-vous de cet avis, madame, & foyez fûre que fi vous le négligez, vous vous en trouverez mal tôt ou tard.

Je

Je n'ai pas la force d'étendre jufqu'à vous, ma réfolution de ne plus écrire : c'eft une réfolution que j'avois pourtant prife, mais qu'il eft impoffible à mon cœur d'exécuter. Je vous écrirai quelquefois, madame, mais rarement peut-être. Je voudrois qu'en cela, vous ne m'imitaffiez pas. Je ne dois pas vous affliger, & vous pouvez me confoler. Je vous prie de ne remettre vos lettres, ni à M. Coindet, ni à perfonne, mais de les envoyer vous-même fous l'adreffe ci-jointe, exactement fuivie, fans que mon nom y paroiffe en aucune façon. En prenant foin de faire affranchir les lettres jufqu'à Londres, elles parviendront fùrement, & perfonne ne les ouvrira que moi. Mais il faut tâcher, par économie, d'éviter les paquets, & d'écrire plutôt des lettres fimples fur d'auffi grand papier qu'on veut; car, quelque groffe que foit une lettre fimple, elle ne paie que pour fimple : mais la moindre enveloppe renchérit le port exorbitamment. Le dernier paquet de M. Coindet m'a coûté fix francs

de port. Je ne les ai pas regrettés assurément ; ce paquet contenoit une lettre de vous. Mais en tout ce qui peut se faire avec économie, sans que la chose aille moins bien, je suis dans une position qui m'en rend le soin très-utile. Au reste, je ne sais pas qui peut vous avoir dit que j'étois à vingt-cinq lieues de Londres ; j'en suis à cinquante bonnes, & j'ai mis quatre jours à les faire, avec les mêmes chevaux à la vérité. Recevez, madame, les salutations de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. Marc-Michel REY.

A Wootton, août 1766.

JE reçois, mon cher compere, avec grand plaisir, de vos nouvelles. L'impossibilité de trouver nulle part, ce repos après lequel mon cœur soupire inutilement, m'eût fait un scrupule de vous donner des miennes, pour ne pas vous affliger. D'ailleurs, voulant me recueillir

en moi-même, autant qu'il eſt poſſible ; & ne plus rien ſavoir de ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à moi, j'ai rompu tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité. Cela fera que je vous écrirai plus rarement déſormais ; mais ſoyez ſûr que mon attachement pour vous, & pour tout ce qui vous appartient, eſt toujours le même ; & que ce feroit une grande conſolation pour moi dans la vieilleſſe, qui s'approche au milieu d'un cortege de douleurs de toute eſpece, d'embraſſer ma chere filleule avant ma mort.

J'ai ſu que vous aviez eu auſſi quelques affaires déſagréables. J'en étois en peine ; & je vous aurois écrit à ce ſujet, ſi vous ne m'aviez prévenu. J'augure, ſur ce que vous ne m'en dites rien, que tout cela n'a pas eu des ſuites, & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais mon amitié pour vous, ne me permet pas de vous taire mon ſentiment ſur ces ſortes d'affaires. Tandis que vous commenciez & que vous aviez beſoin de mettre, pour ainſi dire, à la loterie, il vous convenoit de

courir quelques riſques pour vous avancer; mais maintenant, que votre maiſon eſt bien établie, que vos affaires, comme je le ſuppoſe, ſont en bon état, ne les dérangez pas par votre faute; jouiſſez en paix, de la fortune dont la Providence a béni votre travail; & au lieu d'expoſer le bien de vos enfans & le vôtre, contentez-vous de l'entretenir en ſûreté, ſans plus vous permettre d'entrepriſes haſardeuſes. Voilà, mon cher compere, un conſeil de l'amitié, & je crois, de la raiſon. Si vous trouvez qu'il ſoit à votre uſage, profitez-en.

Vos gazettes diſent donc que M. Hume eſt mon bienfaiteur, & que je ſuis ſon protégé. Que Dieu me préſerve d'être ſouvent protégé de la ſorte, & de trouver en ma vie encore un pareil bienfaiteur! Je préſume que cet article n'eſt que préparatoire, & qu'il en ſuivra bientôt un ſecond auſſi véridique, auſſi humain, auſſi juſte. Qu'importe, mon cher compere? Laiſſons dire, & M. Hume, & les plénipotentiaires, & les puiſſances, & les

gazetiers, & le public, & tout le monde. Qu'ils crient, qu'ils m'outragent, qu'ils m'insultent, qu'ils disent & fassent tout ce qu'ils voudront : mon ame, en dépit d'eux, restera toujours la même; il n'est pas au pouvoir des hommes de la changer. Le public désormais est mort pour moi. Je vous prie, quand vous m'écrirez, de ne me reparler jamais de ce qu'on y dit.

Mrs. Becket & de Hondt ne m'ont point parlé de la pension de Mlle. le Vasseur; & comme l'année n'est pas écoulée, cela ne presse pas : mais je vous prie de ne vous servir jamais de ces messieurs, pour me rien envoyer, ni pour rien qui me regarde. J'ai senti dans plus d'une affaire, l'influence que M. Hume a sur eux. Il vient de m'en arriver une qui mérite d'être contée. M. du Peyrou ayant jugé à propos de m'envoyer mes livres, je l'avois prié de les adresser à ces messieurs, qui s'étoient offerts. Ayant une collection considérable d'estampes, dont les droits, exigés à la rigueur, auroient passé mes ressources, je les priai de tâcher

de faire mitiger le droit; d'autant plus que la moitié de mes eſtampes ne valant pas ce droit, j'aimerois mieux les abandonner que de le payer ſans rabais. Ces meſſieurs promettent de faire de leur mieux. Ils reçoivent mes livres, & outre quinze livres de port, en prennent quinze autres chez mon banquier, pour les frais de douane, gardent & fouillent les livres tant qu'il leur plait, ſans me rien marquer de leur arrivée; m'envoient enfin ſans avis, un ballot que je les avois priés de m'envoyer ſi-tôt que les miens arriveroient. J'ouvre ce ballot, où mes eſtampes étoient. Je trouve les porte-feuilles vuides, & pas une ſeule eſtampe, ni petite ni grande, ſans qu'ils aient même daigné me marquer ce qu'ils en avoient fait. Ainſi j'ai quinze louis de port, autant de douane, ſans ſavoir ſur quoi, & pour cent louis d'eſtampes perdues, ſans qu'il m'en reſte une ſeule. (1) Je ne ſais ſi les livres

(1) Ces eſtampes déplacées des porte-feuilles qui les contenoient, ſe ſont retrouvées dans un autre ballot.

que vous avez vus, doivent payer à Londres mille écus de douane; mais je sais bien que si je les revends, comme il le faut bien, je n'en retirerai pas la moitié de cette somme. Il y a un seul article d'une livre sterling (c'est près d'un louis) pour une vieille guittare sourde, brisée, & pourrie, qui m'a coûté six francs de France, & dont je ne les retrouverai jamais. Cela ne se feroit pas à Alger; mais cela se fait à Londres, graces aux bons soins de ces messieurs. Si je laisse long-temps mes livres dans leur magasin, & s'ils me font payer à proportion pour l'entrepôt, ne le pouvant pas, je serai forcé de leur laisser mes livres: ainsi j'aurai perdu par leurs bons soins, tous mes livres, toutes mes estampes, & trente louis d'argent comptant. Que dites-vous de cela? Je crois que ces messieurs sont par eux-mêmes de fort honnêtes gens; mais je crois aussi qu'à mon égard, ils cedent trop à l'instigation d'autrui: c'est pourquoi je veux n'avoir avec eux, si je puis, aucune sorte d'affaires, de peur de m'en trouver tou-

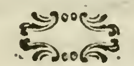
jours plus mal. Je chercherai, ſi vous y conſentez, à me prévaloir ſur vous, des trois cents francs de Mlle. le Vaſſeur, ſoit par lettre de change, ſoit en vous envoyant d'Angleterre, ſon reçu, en échange duquel vous en donnerez l'argent à celui qui vous le remettra.

Je dois avoir parmi mes livres, un exemplaire ſur la muſique du *Devin du village*. Si vous perſiſtez à vouloir le faire graver, je pourrois corriger cet exemplaire & vous l'envoyer; mais il faut du temps, non-ſeulement pour attendre l'occaſion, mais pour le faire venir de Londres, parce qu'il faut que je donne commiſſion à quelqu'un de confiance d'ouvrir la balle où il eſt, pour l'en tirer & me l'envoyer: ce qui ne peut ſe faire avant cet hiver. Je ſuis très-fâché que vous publiiez *la Reine fantaſque*, parce que cela peut faire encore des tracaſſeries déſagréables pour vous & pour moi.

Guy m'a écrit au ſujet du *Dictionnaire de muſique*: il ſe plaint de vous & de vos propoſitions, qu'il trouve déraiſonna-

bles. Je lui ai répondu qu'il fît comme il l'entendroit ; que je vous aimois fort tous les deux ; mais que des affaires de libraire à libraire, je ne m'en mêlerois de mes jours. Mille tendres ſalutations à Mad. Rey. J'embraſſe la chere petite & ſon cher papa.

Voici une adreſſe dont il faut vous ſervir déſormais, quand vous m'écrivez. Ne faites point d'enveloppe ; & quoique mon nom ne paroiſſe point ſur la lettre, ſoyez ſûr que perſonne ne l'ouvrira que moi, & qu'elle me parviendra ſûrement, pourvu que vous ſuiviez exactement l'adreſſe, & que vous affranchiſſiez juſqu'à Londres ; ſans quoi, les lettres pour les provinces d'Angleterre reſtent au rebut.



LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 16 août 1766.

JE ſuis extrêmement en peine de vous, monſieur, n'ayant point de vos nouvelles depuis le 21 juin. Je vous ai marqué, il eſt vrai, que je ne vous écrirois pas; mais comme vous n'étiez pas dans le même embarras que moi, je me flattois que mon ſilence ne produiroit pas le vôtre; & j'eſpere au moins, puiſque vous ne m'avez rien écrit de contraire à la promeſſe que vous m'avez faite, de me venir voir cet automne, que cette promeſſe ſera exécutée. Ainſi je vous attends au mois de novembre, fâché ſeulement que vous ne preniez pas une meilleure ſaiſon.

Je vous prie de voir, en paſſant à Lyon, Mad. Boy de la Tour ma bonne amie, & ſa chere fille, & de m'apporter amplement de leurs nouvelles. Apprenez-

moi le rétabliſſement de la premiere, & le bonheur de la ſeconde dans ſon mariage; rien ne manquera à mon plaiſir en vous embraſſant. Aſſurez-les de ma tendre & conſtante amitié pour elles, & dites-leur que vous leur expliquerez à votre retour, pourquoi je ne leur ai point écrit, moi qui penſe continuellement à elles, & pourquoi je n'écris plus à perſonne, hors les cas de néceſſité.

Vous ne manquerez pas, je vous prie, en paſſant à Paris, de voir Mad. la veuve Ducheſne libraire, & M. Guy, à qui je compte envoyer une lettre pour vous, où je raſſemblerai ce que je peux avoir à vous dire d'ici à ce temps là, concernant votre voyage. En attendant, je vous préviens de ne donner votre confiance à perſonne à Londres, ſur ce qui me regarde; mais de remettre, s'il ſe peut, les affaires que vous pourriez avoir dans cette capitale, à votre retour, où vous pourrez auſſi m'y rendre des ſervices. Je vous prie auſſi de ne m'amener perſonne de Londres, qui que ce puiſſe

être, & quelque prétexte qu'ils puiſſent prendre pour vous accompagner. Il ſuffira que vous preniez pour la route, un domeſtique qui ſache la langue. Je ne vois pas que vous puiſſiez vous en paſſer; car dans la route, ni dans cette contrée, perſonne ne ſait un ſeul mot de françois.

Je ne vous envoie point cette lettre par M. Lucadou; vous en ſaurez la raiſon, quand nous nous ſerons vus. Ne me répondez pas non plus, par ſon canal; mais envoyez votre lettre à M. du Peyrou, qui aura la bonté de me la faire parvenir. Je vous avoue même, que je deſirerois que M. Lucadou ne fût pas prévenu de votre voyage, de crainte qu'il ne ſurvînt des obſtacles qui vous empêcheroient de l'achever. Je ne puis vous en dire ici davantage; mais tout ce que je deſire pour ce moment le plus au monde, eſt de vous voir arriver en bonne ſanté. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 30 août 1766.

J'AI lu, monsieur, dans votre lettre du 31 juillet, l'article de gazette que vous y avez transcrit, & sur lequel vous me demandez des instructions pour ma défense. Eh de quoi, je vous prie, voulez-vous me défendre? De l'accusation d'être un infame? Mon bon ami, vous n'y pensez pas. Lorsqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez simplement : Je connois mon ami Rousseau; de pareilles accusations ne sauroient le regarder. Du reste, faites comme moi, gardez le silence, & demeurez en repos. Sur-tout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela est mort pour moi.

Il y a cependant un point sur lequel je desire que mes amis soient instruits,

parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois, & toujours à tort, que des principes outrés me conduisent à des choses déraisonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs, que j'avois refusé brutalement une pension de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à personne de cette pension, que le roi vouloit qui fût secrette, & je n'en aurois parlé de ma vie, si M. Hume n'eût commencé. L'histoire en feroit longue à déduire dans une lettre; il suffit que vous sachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres secrettes de M. Hume, je dus ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahissoit. Voici, monsieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet, à M. le général Conwai, secretaire d'état. (1) J'étois d'autant plus embarrassé dans cette lettre, que

(1) Voyez cette lettre sous date du 12 mai 1766, tome XXIV des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XII in-4°.

par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je vous l'envoie, pour que vous jugiez quant à préfent, d'une feule chofe, favoir, fi j'ai refufé mal-honnêtement. Quand nous nous verrons, vous faurez le refte : plaife à Dieu que ce foit bientôt! Toutefois ne prenez rien fur vos affaires d'aucune efpece. Je puis attendre; & dans quelque temps que vous veniez, je vous verrai toujours avec le même plaifir. Je me rapporte en toute chofe, à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embraffe de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon difcernement en fait de ftyle, pour vous imaginer que je me trompe fur celui de M. de Voltaire, & que je prends pour être de lui, ce qui n'en eft pas; & il faut en revanche, que vous ayez une haute opinion de fa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eft une preuve qu'il n'eft pas de lui.

LETTRE

A Mad. la comtesse DE BOUFFLERS.

A Wootton, le 30 août 1766.

UNE chose me fait grand plaisir, madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'est parvenue que depuis peu de jours, c'est de connoître à son ton, que vous êtes en bonne santé.

Vous dites, madame, n'avoir jamais vu de lettre semblable à celle que j'ai écrite à M. Hume : cela peut être ; car je n'ai, moi, jamais rien vu de semblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne ressemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'espere n'en écrire jamais qui leur ressemblent.

Vous me demandez quelles sont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ses manœuvres secrettes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-dessus en explication ; je

je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, madame; pour moi, je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux ſoupçons; à cela je réponds, que je ne me livre point à des ſoupçons. Peut-être auriez-vous pu, madame, prendre pour vous, un peu des leçons que vous me donnez; n'être pas ſi facile à croire que je croyois ſi facilement aux trahiſons; & vous dire pour moi, une partie des choſes que vous vouliez que je me diſſe pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en ſa faveur, forme un préjugé très-fort, très-raiſonnable, d'un très-grand poids, ſur-tout pour moi, & que je ne cherche point à combattre; mais les préjugés ne ſont rien contre les faits. Je m'abſtiens de juger du caractere de M. Hume, que je ne connois pas: je ne juge que ſa conduite avec moi, que je connois. Peut-être ſuis-je le ſeul homme qu'il ait jamais haï: mais

aussi quelle haine ! Un même cœur suffiroit-il à deux comme celle-là ?

Vous vouliez que je me refusasse à l'évidence ; c'est ce que j'ai fait autant que j'ai pu : que je démentisse le témoignage de mes sens ; c'est un conseil plus facile à donner qu'à suivre : que je ne crusse rien de ce que je sentois ; que je consultasse les amis que j'ai en France. Mais si je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je sens, ils le croiront bien moins encore, eux qui ne le voient pas, & qui le sentent encore moins. Quoi, madame ! quand un homme vient entre quatre yeux, m'enfoncer à coups redoublés, un poignard dans le sein, il faut, avant d'oser lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre, me fait présumer, madame, que vous n'êtes pas de sang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue, est falsifiée. Dans la circonstance funeste où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, fa-

chant bien ce qu'il en vouloit faire, j'ose dire qu'il falloit avoir une ame forte pour se modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui sentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette espece, il est difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y est pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponse à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes; il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde, en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entiere, de choses que ma plume ne sait pas écrire, & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, madame, que j'aurois dû faire?

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement, contre un homme qui m'a réellement servi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 juillet à M. Hume, j'ai pesé avec la plus grande équité, les services qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire par-tout pencher la balance en sa faveur; & c'est ce que

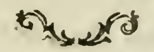
j'ai fait. Mais quand tous ces grands services auroient eu autant de réalité que d'ostentation, s'ils n'ont été que des pieges qui couvroient les plus noirs desseins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoissance.

Les liens de l'amitié sont respectables, même après qu'ils sont rompus ; cela est très-vrai : mais cela suppose que ces liens ont existé. Malheureusement, ils ont existé de ma part : aussi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, est-il l'effet du respect que je me dois.

Et les seules apparences de ce sentiment le sont aussi. Voilà, madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment! si-tôt qu'un homme prend en public le masque de l'amitié, pour me nuire plus à son aise, sans même daigner se cacher de moi; si-tôt qu'il me baise en m'assassinant, je dois n'oser plus me défendre, ni parer ses coups, ni m'en plaindre, pas même à lui! .... Je ne puis croire que c'est là ce que vous avez voulu dire : cependant, en relisant ce

paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma déſenſe; mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jeté le maſque, qu'à préſent ſa conduite parle ſeule & dit tout, à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ne veux point qu'on me juſtifie, parce que je n'ai pas beſoin de juſtification; & je ne veux pas qu'on m'excuſe, parce que cela eſt au-deſſous de moi. Je ſouhaiterois ſeulement, que dans l'abyme de malheurs où je ſuis plongé, les perſonnes que j'honore, m'écriviſſent des lettres moins accablantes, afin que j'euſſe au moins, la conſolation de conſerver pour elles, tous les ſentimens qu'elles m'ont inſpirés.



LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, 1766.

BIEN loin, monſieur, qu'il puiſſe jamais m'être entré dans l'eſprit d'être aſſez vain, aſſez ſot, & aſſez mal appris pour refuſer les graces du roi, je les ai toujours regardées & les regarderai toujours comme le plus grand honneur qui me puiſſe arriver. Quand je conſultai milord Maréchal, ſi je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fuſſe là-deſſus en doute; mais c'eſt qu'un devoir particulier & indiſpenſable ne me permettoit pas de le faire, que je n'euſſe ſon agrément. J'étois bien ſûr qu'il ne le refuſeroit pas. Mais, monſieur, quand le roi d'Angleterre & tous les ſouverains de l'univers mettroient à mes pieds, tous leurs tréſors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de ſon eſpece, s'il en exiſte, je les re-

jeterois toujours avec autant d'indignation, que dans tout autre cas je les recevrois avec respect & reconnoissance. Voilà mes sentimens, dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel sort, à quels malheurs la Providence me réserve encore; mais ce que je sais, c'est que les sentimens de droiture & d'honneur, qui sont gravés dans mon cœur, n'en sortiront jamais qu'avec mon dernier soupir. J'espere pour cette fois, que je me serai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher monsieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire; qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette estimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puissiez vous accommoder; brûlez le reste, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas sonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Esprit*, in-4°,

de la premiere édition, qui eſt rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges ; je voudrois bien que ce livre là ne tombât qu'entre des mains amies. J'eſpere, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le ſenſible affront de refuſer le petit cadeau de mes ouvrages.

Les eſtampes avoient été miſes par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a eté envoyé ; elles ne s'y ſont pas trouvées, & les porte-feuilles me ſont arrivés vuides : j'ignore abſolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles, de vous parler en détail de vos envois ; ce qui m'en plait le plus eſt que, ſi vous entendez que je reſte dans votre maiſon juſqu'à ce que la muſcade & la cannelle ſoient conſommées, je n'en démarrerai pas d'un bon ſiecle. Le tabac eſt très-bon, & même trop bon, puiſqu'il s'en conſomme plus vîte ; je vous fais mon remerciement de l'emplette, & non pas de la choſe, puiſque c'eſt une

commiſſion ; & vous ſavez les regles. L'eau de la reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaiſir, & j'ai reconnu là, un ſouvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort ſenſible. Maïs qu'eſt-ce que c'eſt que des petits quarrés de ſavon parfumé ? A quoi diable ſert ce ſavon ? Je veux mourir ſi j'en fais rien, à moins que ce ne ſoit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été eſſayé, parce que vous en aviez laiſſé, & qu'ayant été malade, il en a fallu ſuſpendre l'uſage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'eſpere que pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillirez les mémoires des marchands, afin que quand vous ſerez ici, & qu'il s'agira de ſavoir ce que tout cela coûte, vous ne me diſiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en ſais rien. Tant de richeſſes me mettroient de bonne humeur, ſi les déſaſtres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes ſur milord Maréchal, n'empoiſonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impreſſion

de ces temps humides, & je la fens auffi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut efpérer que celui qui le fuivra, nous traitera mieux. Ainfi foit-il. Mlle. le Vaffeur & moi faifons nos falutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

1766.

QUOIQUE je fois fort incommodé, monfieur, depuis deux jours, je n'aurois affurément pas marchandé avec ma fanté, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce foir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, monfieur, qui êtes fi plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de fon arrivée, je commençaffe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avan-

tage dont je ſuis privé; mais du reſte, je gagnerai peut-être à ne pas me montrer. Si vous daignez parler de moi à Mad. la ducheſſe de Portland, avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi, qu'elle me voie par vos yeux que par les ſiens; & je me conſolerai, par le bien qu'elle penſera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet; mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

PUISQUE M. Granville m'interdit de lui rendre des viſites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie ſavoir de ſes nouvelles, & comment il s'eſt tiré de ces terribles chemins. J'eſ-

pere que la neige, qui recommence, pourra retarder affez fon départ, pour que je puiffe trouver le moment d'aller lui fouhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaifir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE

AU MÊME.

VOICI, monfieur, un petit morceau de poiffon de montagne, qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé : auffi je vous l'offre en hommage, & non pas en échange ; fachant bien que toutes vos bontés pour moi, ne peuvent s'acquitter qu'avec les fentimens que vous m'avez infpirés. Je me faifois une fête d'aller vous prier de me préfenter à madame votre fœur ; mais le temps me contrarie. Je fuis malheureux en beaucoup de chofes ; car je ne puis pas dire en tout, ayant un voifin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

Je suis fâché, monsieur, que le temps ni ma santé ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire mes remerciemens aussi-tôt que je le desirerois, Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ferai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des visites. Soyez persuadé, monsieur, je vous prie, que si-tôt que mes pieds pourront me porter jusqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, monsieur, mes très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je suis très-sensible à vos honnêtetés, monsieur, & à vos cadeaux; & je le serois encore plus, s'ils revenoient moins

ſouvent. J'irai le plus tôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remerciemens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure. Ainſi ſoit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, monſieur, aſſez incommodé ces trois jours, & je ne ſuis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaiſir, que vous vous portez bien; & ſi le plaiſir donnoit la ſanté, celui de votre bon ſouvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles ſalutations.



LETTRE

A Mlle. DEVES, aujourd'hui Mad. PORT.

1766.

NE ſoyez pas en peine de ma ſanté, ma belle voiſine; elle ſera toujours aſſez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin: j'aurois pourtant grande envie d'être malade, pour engager par charité Mad. la comteſſe & vous à ne pas partir ſi-tôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à eſpérer, & jouir au moins du plaiſir de voir encore une fois raſſemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich, à laquelle j'offre en attendant, mille très-humbles ſalutations & reſpects.



LETTRE

A M. DAVENPORT.

1766.

JE ſuis bien ſenſible, monſieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéreſſer. Ayant pris mon parti ſur l'affaire en queſtion, je continuerai, quoi qu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul ; & je garderai le reſte de mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte, ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que, dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus

à plaindre, que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique: Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place; & j'y préfere de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpere que ceux qu'il fait à préſent, en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guere de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends, & votre chere famille, que je remercie & ſalue de toute mon ame.

LETTRE

A Mad. la ducheſſe DE PORTLAND.

A Wootton, le 3 ſeptembre 1766.

MADAME. Quand je n'aurois eu aucun goût pour la botanique, les plantes que

M. Granville m'a remises de votre part, m'en auroient donné; & pour mériter les trésors que je tiens de vous, je voudrois apprendre à les connoître. Mais, madame la ducheſſe, il me manque le plus eſſentiel pour cela; & ce n'eſt pas aſſez pour moi de vos herbes : il me faudroit, de plus, vos inſtructions. Que ne ſuis-je à portée d'en profiter quelquefois! Si, commençant trop tard cette étude, je n'avois jamais l'honneur de ſavoir, j'aurois du moins le plaiſir d'apprendre, & celui d'apprendre auprès de vous. J'y trouverois cette précieuſe ſérénité d'ame, que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent; &, que j'en devinſſe ou non meilleur botaniſte, j'en deviendrois ſûrement & plus ſage & plus heureux. Voilà, madame la ducheſſe, un bien que j'aime à chercher à votre exemple, & qu'on ne recherche jamais en vain. Plus l'eſprit s'éclaire & s'inſtruit, plus le cœur demeure paiſible; l'étude de la nature nous détache de nous-mêmes, & nous élève à ſon Auteur. C'eſt

en ce ſens, qu'on devient vraiment philoſophe ; c'eſt ainſi que l'hiſtoire naturelle & la botanique ont un uſage pour la ſageſſe & pour la vertu. Donner le change à nos paſſions par le goût des belles connoiſſances, c'eſt enchaîner les amours avec des liens de fleurs.

Daignez, madame la ducheſſe, recevoir avec bonté mon profond reſpect.

LETTRE

A M. Roustan.

Wootton, le 7 ſeptembre 1766.

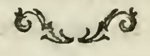
Vous méritez bien, monſieur, l'exception que je fais pour vous de très-bon cœur, au parti que j'ai pris de rompre toute correſpondance de lettres, & de n'écrire plus à perſonne, hors les cas de néceſſité. Je ne veux pas vous laiſſer un moment, la fauſſe opinion que je ne vois en vous qu'un homme d'égliſe, & j'ajouterai que je ſuis bien éloigné de voir les eccléſiaſtiques en général, de l'œil que

vous ſuppoſez. Ils ſont bien moins mes ennemis, que des inſtrumens aveugles & oſtenſibles dans les mains de mes ennemis adroits & cachés. Le clergé catholique, qui ſeul avoit à ſe plaindre de moi, ne m'a jamais fait ni voulu aucun mal; & le clergé proteſtant, qui n'avoit qu'à s'en louer, ne m'en a fait & voulu que parce qu'il eſt auſſi ſtupide que courtiſan, & qu'il n'a pas vu que ſes ennemis & les miens le faiſoient agir pour me nuire, contre tous ſes vrais intérêts. Je reviens à vous, monſieur, pour qui mes ſentimens n'ont point changé, parce que je crois les vôtres toujours les mêmes, & que les hommes de votre étoffe prennent moins l'eſprit de leur état, qu'ils n'y portent le leur. Je n'ai pas craint que les clameurs de M. Hume fiſſent impreſſion ſur vous, ni ſur M. Abauzit, ni ſur aucun de ceux qui me connoiſſent; & quant au public, il eſt mort pour moi; ſes jugemens inſenſés l'ont tué dans mon cœur; je ne connois plus d'autre bien que celui de la paix de l'ame, & des jours achevés

en repos, loin du tumulte & des hommes; & ſi les méchans ne veulent pas m'oublier, peu m'importe; pour moi, je les ai parfaitement oubliés. M. Hume, en m'accablant publiquement des outrages que vous ſavez, a promis de publier les faits & les pieces qui les autoriſent. Peut-être voudroit-il aujourd'hui n'avoir pas pris cet engagement; mais il eſt pris enfin : s'il le remplit, vous trouverez dans ſa relation, l'éclairciſſement que vous demandez; s'il ne le remplit pas, vous en pourrez juger par là même; un tel ſilence, après le bruit qu'il a fait, feroit déciſif. Il faut, monſieur, que chacun ait ſon tour; c'eſt à préſent celui de M. Hume; le mien viendra tard; il viendra toutefois, je m'en fie à la Providence. J'ai un défenſeur dont les opérations ſont lentes, mais ſûres; je les attends, & je me tais. Je ſuis touché du ſouvenir de M. Abauzit & de ſes obligeantes inquiétudes; ſaluez-le tendrement & reſpectueuſement de ma part; marquez-lui qu'il ne ſe peut pas qu'un homme, qui ſait honorer dignement la

vertu, en soit dépourvu lui-même. Assurez-le que, quoi que puissent faire & dire, & M. Hume, & les gazetiers, & les plénipotentiaires, & toutes les puissances de la terre, mon ame restera toujours la même. Elle a passé par toutes les épreuves, & les a soutenues; il n'est pas au pouvoir des hommes de la changer. Je vous remercie de l'offre que vous me faites de m'instruire de ce qui se passe; mais je ne l'accepte pas: je ne prévois que trop ce qui arrivera, comme j'ai prévu tout ce qui arrive. La bourgeoisie n'a démenti en rien la haute opinion que j'avois d'elle; sa conduite, toujours sage, modérée, & ferme dans d'aussi cruelles circonstances, offre un exemple peut-être unique, & bien digne d'être célébré. Jamais ils n'ont mieux mérité de jouir de la liberté, qu'au moment qu'ils la perdent; & j'ose dire qu'ils effacent la gloire de ceux qui la leur ont acquise. Vous devriez bien, monsieur, former la noble entreprise de célébrer ces hommes magnanimes, en faisant l'oraison funebre de leur liberté:

votre cœur ſeul, même ſans vos talens, ſuffiroit pour vous faire exécuter ſupérieurement cette entrepriſe ; & jamais Iſocrate & Démoſthene n'ont traité de plus grand ſujet. Faites-le, monſieur, avec majeſté & ſimplicité ; ne vous y permettez ni ſatyre ni invective, pas un mot choquant contre les deſtructeurs de la république ; les faits, ſans y ajouter de réflexion, quand ils ſeront à leur charge. Détournez vos regards de l'iniquité triomphante, & ne voyez que la vertu dans les fers. Imitez cette ancienne prêtreſſe d'Athenes, qui ne voulut jamais prononcer d'imprécations contre Alcibiade ; diſant qu'elle étoit miniſtre des dieux, non pour excommunier & maudire, mais pour louer & bénir.



LETTRE

A M. Richard Davenport.

A Wootton, le 11 septembre 1766.

APRÈS le départ, monsieur, de ma précédente lettre, j'en reçus enfin une de M. Becket. Il me marque que les estampes sont dans une des autres caisses; ainsi je n'ai plus rien à dire: mais vous m'avouerez que, ne les trouvant pas dans la caisse où elles devoient être, & trouvant les porte-feuilles vuides, il étoit assez naturel que je les crusse perdues. Il me reste à vous faire mes excuses, de vous avoir donné pour cette affaire, bien de l'embarras mal-à-propos.

Vous recevez si bien vos hôtes, & votre habitation me paroît si agréable, que j'ai grande envie de retourner vous y voir l'année prochaine. Si vous n'étiez pas pressé pour la plantation de votre jardin, & que vous voulussiez attendre jusqu'à l'année prochaine, il me vien-

droit peut-être quelques idées; car quant à préfent, j'ai l'efprit encore trop rempli de chofes triftes, pour qu'aucune idée agréable vienne s'y préfenter. Mais l'afyle où je fuis, & la vie douce que j'y mene, m'en rendront bientôt, quand rien du dehors ne viendra les troubler. Puiffai-je être oublié du public, comme je l'oublie! Quoi que vous en difiez, je préférerois, & je croirois faire une chofe cent fois plus utile, de découvrir une feule nouvelle plante, que de prêcher pendant cinquante ans tout le genre humain.

Nous avons depuis quelques jours, un bien mauvais temps, dont je ferois moins affligé, fi j'efpérois qu'il ne s'étendît pas jufqu'à Davenport. J'en falue de tout mon cœur, les habitans, & fur-tout le bon & aimable maître.



LETTRE

A M. LALIAUD.

A Wootton, le 15 novembre 1766.

A peine nous connoiſſons-nous, monſieur, & vous me rendez les plus vrais ſervices de l'amitié : ce zele eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice, qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature nous fit amis ; nous ne ſommes, ni vous ni moi, diſpoſés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens ; c'eſt à mon avis la plus ſûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſur-tout s'ils le laiſſent répandre à Londres ; ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire

tout à leur aiſe : pour moi, je n'ai rien à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve bien inſultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philoſophe. Bon jour, monſieur. Je vous aimerai toujours; mais je ne vous écrirai pas, à moins de néceſſité. Cependant, je ſerois bien aiſe par précaution, d'avoir votre adreſſe. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. de Sauttershaim, que je ſuis ſenſible à ſon ſouvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je ſuis auſſi ſurpris que fâché, qu'avec de l'eſprit, des talens, de la douceur, & une aſſez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra ; mais les commencemens y ſont difficiles.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 12 décembre 1766.

J'ÉTOIS extrêmement en peine de vous, monſieur, quand j'ai reçu votre lettre

du 19 novembre, qui m'a tranquillifé fur votre fanté & fur votre amitié, mais qui m'a donné des douleurs, dont la perte de votre enfant, quelque touché que je fois de tout ce qui vous afflige, n'eft pourtant pas la plus vive. Cette vie, monfieur, n'eft le temps ni de la vérité ni de la juftice; il faut s'en confoler par l'attente d'une meilleure.

Tout bien pefé, je ne fuis pas fâché que vous n'ayez pas fait cette année, la bonne œuvre que vous vous étiez propofée; mais je le fuis beaucoup que vous m'ayez laiffé dans la plus parfaite incertitude fur l'avenir. Il m'importeroit de favoir à quoi m'en tenir fur ce point. Il ne s'agit que d'un *oui* ou d'un *non* de votre part, que j'entendrai fans qu'il foit befoin de plus grande explication.

C'eft à regret que je vous écris fi rarement & fi peu. Ce n'eft pas faute d'avoir de quoi vous entretenir; mais il faut attendre de plus fûres occafions. Mes refpects à Mad. d'Ivernois. J'embraffe tendrement tout ce qui vous eft cher,

tous ceux qui m'aiment, & fur-tout votre affocié.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

22 décembre 1766.

QUOIQUE jufqu'ici, monfieur, malgré mes follicitations & mes prieres, je n'aie pu obtenir de vous un feul mot d'explication, ni de réponfe fur les chofes qu'il m'importe le plus de favoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce filence, bien que très-extraordinaire. Mais, monfieur, il eft temps qu'il ceffe ; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je fuis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres, fans m'accorder, malgré vos promeffes, aucun des éclairciffemens que je vous ai demandés avec tant d'inftances. Chacun a fon caractere ; je fuis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous

le ſoyez comme moi ; mais c'eſt auſſi pouſſer trop loin le myſtere, que de refuſer conſtamment de me dire ſur quel pied je ſuis dans votre maiſon, & ſi j'y ſuis de trop ou non. Conſidérez, je vous ſupplie, ma ſituation, & jugez de mes embarras ; quel parti puis-je prendre, ſi vous refuſez de me parler ? Dois-je reſter dans votre maiſon malgré vous ? En puis-je ſortir ſans votre aſſiſtance ? Sans amis, ſans connoiſſances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je ſuis entiérement à la merci de vos gens. C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir ; il convient, ce me ſemble, que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous, moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez

à vos gens, vous feriez moins trompé, & je ferois mieux traité; nous y trouverions tous deux notre avantage. Vous avez trop d'efprit pour ne pas voir qu'il y a des gens, à qui mon féjour dans votre maifon déplait beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre défagréable.

Que fi, malgré toutes ces raifons, vous continuez à garder avec moi le filence, cette réponfe alors deviendra très-claire; & vous ne trouverez pas mauvais que, fans m'obftiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, fans vous en parler davantage, emportant un fouvenir très-reconnoiffant de l'hofpitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me diffimuler les cruels embarras où je me fuis mis en l'acceptant.



LETTRE

A milord NEWNHAM, *aujourd'hui lord* HARCOURT.

A Wootton, le 24 décembre 1766.

Je croirois, milord, exécuter peu honnêtement la résolution que j'ai prise de me défaire de mes estampes & de mes livres, si je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les estampes, dont vous avez eu la bonté de me faire présent. J'en fais assurément tout le cas possible ; & la nécessité de ne rien laisser sous mes yeux, qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit seule en obtenir le sacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, soit d'estampes, soit de livres, quelque chose qui puisse vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & sur-tout par préférence, ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit passer qu'en main d'ami. Enfin, milord, si vous êtes à portée

tée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté, les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccadilly, à côté de lord Egremont. Recevez, milord, je vous prie, les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A M. ......

A Wootton, le 2 janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, monſieur, ſur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce ſilence pût vous inquiéter ſur l'effet de votre précédente lettre. Je n'y ai rien vu qui ne confirmât les ſentimens d'eſtime & d'attachement que vous m'avez inſpirés; & ces ſentimens ſont ſi vrais, que ſi jamais j'étois

dans le cas de quitter cette province, je ſouhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant, que je ſuis ſi touché des ſoins de M. Davenport, & ſi content de ſa ſociété, que je ne me priverois pas ſans regret, d'une hoſpitalité ſi douce; mais comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le même pied; & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je penſe ſouvent avec plaiſir, à la ferme ſolitaire que nous avons vue enſemble, & à l'avantage d'y être votre voiſin; mais ceci ſont plutôt des ſouhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel, eſt le vrai plaiſir que j'ai de correſpondre en toute occaſion, à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, monſieur, que je

me ſuis donné le conſeil de la dame donc vous parlez ; j'aurois dû le prendre plus tôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi, une connoiſſance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir ; après un premier mouvement d'indignation, dont je n'étois pas le maître, je me ſuis retiré paiſiblement. Il a voulu une rupture formelle ; il a fallu lui complaire : il a voulu enſuite une explication ; j'y ai conſenti. Tout cela s'eſt paſſé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous ſavez : il l'a fait tout ſeul ; je me ſuis tû ; je continuerai de me taire ; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve un peu inſultant pour un bon homme, & un peu bruyant pour un philoſophe.

Comment va la botanique ? Vous en occupez-vous un peu ? Voyez-vous des gens qui s'en occupent ? Pour moi, j'en raffole, je m'y acharne, & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus, je n'ai pas de quoi l'exercer ; car avant de retenir, il faut apprendre ;

& ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai nul moyen de les favoir ; il me femble que tous les livres qu'on écrit fur la botanique, ne font bons que pour ceux qui la favent déjà. J'ai acquis votre *Stillingflet*, & je n'en fuis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes eftampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaifir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au refte, je fuis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice ; car rien ne me fait tant de mal que de refter affis, & d'écrire ou lire ; & c'eft une des raifons qui me font renoncer à tout commerce de lettres, hors les cas de néceffité. Je vous écrirai dans peu ; mais de grace, monfieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon filence pour un figne de refroidiffement ou d'oubli, & foyez perfuadé que c'eft pour mon cœur une confolation très-douce, d'être

aimé de ceux qui ſont auſſi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes reſpects empreſſés à M. Malthus, je vous en ſupplie ; recevez ceux de Mlle. le Vaſſeur, & mes plus cordiales ſalutations.

REPONSES

Aux queſtions faites par M. DE CHAUVEL.

A Wootton, le 5 janvier 1767.

JAMAIS, ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a propoſé de la part de M. de Voltaire, d'habiter une petite maiſon appellée l'Hermitage. En 1755, M. de Voltaire me preſſant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ſes vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me reſſouviens pas d'avoir eu de ſa part, aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponſe. Ayant retrouvé par haſard, le brouillon de cette

lettre, je la tranfcris ici, permettant à M. de Chauvel d'en faire l'ufage qu'il lui plaira. (1)

Je ne me fouviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans, à M. du Theil : mais il eft vrai que j'ai été domeftique de M. de Montaigu, ambaffadeur de France à Venife, & que j'ai mangé fon pain, comme fes gentilshommes étoient fes domeftiques & mangeoient fon pain : avec cette différence, que j'avois par-tout le pas fur les gentilshommes, que j'allois au fénat, que j'affiftois aux conférences, & que j'allois en vifite chez les ambaffadeurs & miniftres étrangers; ce qu'affurément les gentilshommes de l'ambaffadeur n'euffent ofé faire. Mais bien qu'eux & moi fuffions fes domeftiques, il ne s'enfuit point que nous fuffions fes valets.

Il eft vrai qu'ayant répondu fans infolence, mais avec fermeté, aux brutalités de l'ambaffadeur, dont le ton reffembloit

---

(1) On trouvera cette lettre ci-après, page 75, fous date du 17 juin 1760.

aſſez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeller ſes gens, & de me faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Veniſe rit beaucoup dans ce temps là, c'eſt que ſur cette menace, je m'approchai de la porte de ſon cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de Montaigu, & lui dis : *Non pas, s'il vous plait, M. l'ambaſſadeur. Les tiers ſont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci ſe paſſe entre nous.* A l'inſtant S. E. devint très-polie; nous nous ſéparâmes fort honnêtement; & je ſortis de ſa maiſon, non pas honteuſement, comme il plait à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel, chancelier du conſulat. Le lendemain, M. le Blond, conſul de France, me donna un dîner, où M. de S. Cyr & une partie de la nation françoiſe ſe trouva; toutes les bourſes me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois beſoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin,

je partis accompagné & fêté de tout le monde ; tandis que l'ambaſſadeur, ſeul & abandonné dans ſon palais, y rongeoit ſon frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut atteſter tout cela ; le chevalier de Carrion, alors mon confrere & mon ami, ſecretaire de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, & depuis ſecretaire d'ambaſſade à Paris, y eſt peut-être encore, & peut atteſter la même choſe. Des foules de lettres & de témoins la peuvent atteſter ; mais qu'importe à M. de Voltaire ?

Je n'ai jamais rien écrit ni ſigné de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, ſignée de moi. On peut conſulter là-deſſus, ma lettre du 8 août 1765, adreſſée à M. du Peyrou, imprimée avec les ſiennes à lord Wemyſs. (1)

Meſſieurs de Berne m'ayant chaſſé de leurs états en 1765, à l'entrée de l'hiver,

(1) Cette lettre du 8 août 1765, ſe trouve tome XXIV des Œuvres, page 289, édition in-8°, & in-12, & tome XII in-4°.

le peu d'eſpoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois ſi grand beſoin, joint à ma foibleſſe & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le baillif de Nidau, une lettre qui a couru Paris, (1) qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Geneve, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecretaire d'un ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet, un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours; & dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel, dont j'ai oublié les termes, (2) mais qu'il avoit aſſurément bien mérité.

---

(1) Celle du 20 octobre 1765, tome XXIV des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XII in-4°.

(2) Voyez ci-après ce billet ſous date du 31 mai 1765, page 80.

Je me souviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un, que je me sentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus, que je tenois ce discours; c'étoit au contraire pour m'en défendre; & cela, monsieur, est très-différent. Celui qui veut me servir à sa mode, & non pas à la mienne, cherche l'ostentation du titre de bienfaiteur; & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils soins. A voir la multitude prodigieuse de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une situation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le seul vrai bien dont je jouis, est la liberté; & ma liberté, graces au ciel, est mon ouvrage. Quelqu'un s'ose-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous seul, ô George Keith! pouvez le faire; & ce n'est pas vous qui m'accuserez d'ingratitude. J'ajoute à milord Maréchal, mon ami du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois

point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits ? Faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre ; & ſoyez ſûr que vous ne trouverez de la vie, un cœur plus vraiment reconnoiſſant que le mien. Telle eſt ma façon de penſer, que je n'ai point déguiſée ; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis ; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme là.

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

A Montmorency, le 17 juin 1760.

Je ne penſois pas, monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (1) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

---

(1) C'eſt celle du 18 août, tome XXIII des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XI in-4°.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée, n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer de leur dépôt en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, Mad. de Chenonceaux, belle-fille de Mad. Dupin, Mad. la comteſſe de Houdetot, & un Allemand nommé M. Grimm. Mad. de Chenonceaux ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour cela; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre; il vous fut demandé, vous le refuſâtes, & il n'en fut plus queſtion.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle eſpece de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel l'éditeur dit, ſous la date du 23 octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques*

ſemaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru devoir lui donner place dans ſon journal.

Voilà, monſieur, tout ce que j'en ſais. Il eſt très-ſûr que juſqu'ici, l'on n'avoit pas même oui parler à Paris, de cette lettre: il eſt très-ſûr que l'exemplaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'eſt pas vraiſemblable; ou d'une des trois perſonnes que je vous ai nommées. Enfin il eſt très-ſûr que les deux dames ſont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances, au moyen deſquelles il vous ſeroit aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de remonter à la ſource & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet

exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, monſieur, que cette lette n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût, & qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera jamais imprimée ſans votre aveu, (*) que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous demander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer, je vous pr mets de la joindre fidélement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un ſeul mot.

Je ne vous aime point, monſieur; vous

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſur-tout avec un homme qui les foule tous aux pieds, n'en ſauroient exiger davantage.

m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus fenfibles, à moi votre difciple & votre enthoufiafte. Vous avez perdu Geneve, pour le prix de l'afyle que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiffemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eft vous qui me rendez le féjour de mon pays infupportable; c'eft vous qui me ferez mourir en terre étrangere, privé de toutes les confolations des mourans, & jeté pour tout honneur, dans une voirie; tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin; vous l'avez voulu: mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, fi vous l'aviez voulu. De tous les fentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y refte que l'admiration qu'on ne peut refufer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eft pas ma faute. Je ne manquerai jamais au refpect que je leur dois, ni aux

procédés que ce respect exige. Adieu, monsieur.

Note servant d'apostille à cette lettre.

On remarquera que depuis près de sept ans que cette lettre est écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, jusqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun sait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en secret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

BILLET

A M. DE VOLTAIRE.

Motiers, 31 mai 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été secretaire de l'ambassadeur de France à Venise, j'ai été son valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier ſecretaire de l'ambaſſadeur de France, ſi je n'ai pas fait les fonctions de ſecretaire d'ambaſſade, ſi je n'en ai pas eu les honneurs au ſénat de Veniſe, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE

A M.

A Wootton, janvier 1767.

CE que vous me marquez, monſieur, que M. Deyverdun a un poſte chez le général Conway; m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre dont je joins ici une copie, faite ſur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiiez ſi ledit M. Deyverdun a écrit cette lettre, choſe dont je ne doute nullement, ni s'il eſt en effet l'auteur des écrits en queſtion, mis dans le *S. James Chronicle*, ce que je ſais parfaitement

être faux. D'ailleurs, ledit M. Deyverdun bien inſtruit, & bien préparé à ſon rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorſque leſdits écrits furent portés au *S. James Chronicle*, eſt trop ſur ſes gardes, pour que vous puiſſiez maintenant rien ſavoir de lui. Mais il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite des temps, ne paroiſſant inſtruit de rien, & gardant ſoigneuſement le ſecret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le ſecret de toutes ces manœuvres, lorſque ceux qui s'y ſont prêtés ſeront moins ſur leur garde; & tout ce que je ſouhaite dans cette affaire, eſt que vous découvriez la vérité par vous-même. Je penſe auſſi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de ſavoir ſi ce ſont d'honnêtes gens. Or, que ledit Deyverdun ait fait ou non, les écrits dont il ſe vante, vous ſavez maintenant, ce me ſemble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me ſurvivrez, j'eſpere, de beaucoup d'années; & ce m'eſt une conſolation très-douce de penſer qu'un

jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier par vous-même, beaucoup de faits, que vous ſaurez de mon vivant, ſans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous eſt impoſſible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 janvier 1767.

JAMAIS, monſieur, je n'ai écrit, ni dit, ni penſé rien de pareil aux extravagances qu'on vous dit avoir été trouvées écrites de ma main, dans les papiers de M. LeNieps, non plus que rien de ce que M. de Voltaire publie, avec ſon impudence ordinaire, être écrit & ſigné de moi, dans les mains du miniſtre Montmollin. Votre inépuiſable crédulité ne me fâche plus, mais elle m'étonne toujours; & d'autant plus en cette occaſion, que

vous avez pu voir dans nos liaisons ; que je ne suis pas visionnaire ; & dans le *Contrat social*, que je n'ai jamais approuvé le gouvernement démocratique. Avez-vous donc assez grande opinion de la probité de mes ennemis, pour les croire incapables d'inventer des mensonges, & peuvent-ils obtenir votre estime aux dépens de celle que vous me devez ?

Tandis que votre facilité à tout croire en montre si peu pour moi, la mienne pour vous & vos magnanimes compatriotes augmente de jour en jour. Le courage & la fermeté n'est pas en eux ce qui me frappe ; je m'y attendois : mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, à voir tant de sagesse en même temps au milieu des plus grands dangers. Voici la premiere fois qu'un peuple a montré ce grand & beau spectacle : il mérite d'être inscrit dans les fastes de l'histoire. Vos magistrats, messieurs, se conduisent dans toute cette affaire, comme un peuple forcené ; & vous vous conduisez, dans les périls terribles qui vous menacent, avec

toute la dignité des plus respectables magistrats. Je crois voir le sénat de Rome, assis gravement dans la place publique, attendant la mort de la main des Gaulois. Voici la premiere & derniere fois que, depuis notre entrevue de Thonon, je me serai permis de vous parler de vos affaires; mais je n'ai pu refuser ce mot d'admiration à celle que vous m'inspirez. Vous savez quel fut constamment mon avis dans cette entrevue; & comme je vous rends de bon cœur la justice qui vous est due, j'espere que vous ne me refuserez pas non plus dans l'occasion; celle que vous me devez. Je n'ai rien de plus à vous dire. De tels hommes n'ont assurément pas besoin de conseils, & ce n'est pas à moi de leur en donner. Mon service est fait pour le reste de ma vie; il ne me reste qu'à mourir en repos, si je puis.

Vous ne doutez pas, mon ami, du tendre empressement que j'aurois de vous voir. Cependant il convient, pour mon repos & pour votre avantage, que nous

ne nous livrions à ce plaisir, que quand tout sera fini de maniere ou d'autre dans votre ville. Le public, qui me connoît si peu & qui me juge si mal, ne doute pas que je n'aille toujours semant parmi vous la discorde; & l'on prétend m'avoir vu moi-même le mois dernier, caché en Suisse pour cet effet. Tout ce que vous feriez de bien seroit mal, si-tôt qu'on présumeroit que c'est moi qui l'ai conseillé. Ne venez donc que couronné d'un rameau d'olive, afin que nous goûtions le plaisir de nous voir dans toute sa pureté. Puisse arriver bientôt cet heureux moment! Personne au monde n'y sera plus sensible que le cœur de votre ami.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Wootton, février 1767.

J'ÉTOIS, monsieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au soir; mais

je me raſſurai le jeudi matin, le jugeant abſolument impraticable; j'étois bien éloigné de penſer même que vous le vouluſſiez eſſayer. De grace, ne faites plus de pareils eſſais, juſqu'à ce que le temps ſoit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich, ne laiſſe-t-elle une galerie juſqu'à Wootton! J'en ferois ſouvent la mienne; mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que, le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aie à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir: je ne vous dis rien de vos envois; ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton, s'il n'y avoit tant de viande

à mon garde-manger, que je ne sais plus où la mettre. Bon jour, monsieur. Vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus besoin que d'envie, puisque vous ne vous corrigez point. Comptez moins sur mon indulgence, mais comptez toujours sur mon plus sincere attachement.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 7 février 1767.

J'AI fait, cher ami, une étourderie épouvantable, qui sûrement me coûtera plus cher qu'à vous. Dans une distraction causée par la diversité des affaires pressées, je vous ai adressé en droiture, une lettre dans laquelle je parlois ouvertement de votre futur voyage, & d'autres choses où le secret n'étoit pas moins requis. Comme je ne doute pas un instant que cette lettre ne soit interceptée, je vous en transcris ce que j'ai pu tirer d'un pre-

mier chiffon barbouillé, qu'il a fallu recommencer. . . . . . (1)

Voilà ce que je vous écrivois, il y a huit jours, & que je vous confirme : mais ayant appris depuis lors, à quelle extrêmité votre pauvre peuple eſt réduit, je ſens déchirer mes entrailles patriotiques, & je crois devoir vous dire qu'il eſt, ſelon moi, temps de céder. Vous le pouvez ſans honte, puiſque la réſiſtance eſt inutile, & vous le devez pour conſerver ce qui vous reſte, après vos loix & votre liberté. Quand je dis ce qui vous reſte, je n'entends pas baſſement vos biens; mais votre pays, vos familles, & ces multitudes de pauvres compatriotes, à qui le pain eſt encore plus néceſſaire que la liberté. J'apprends que vous vous cottiſez généreuſement pour ces pauvres gens; je voudrois bien pouvoir ſuivre ce bon exemple. J'enverrai quelque bagatelle aux collecteurs de Londres, ſelon mes

(1) L'auteur avoit tranſcrit ici ſa précédente lettre du 31 janvier, qu'on vient de lire, page 83.

moyens; mais je vous prie d'avoir recours pour moi, à Mad. Boy de la Tour, afin qu'étant une des causes innocentes des miseres de ce pauvre peuple, je contribue aussi en quelque chose à son soulagement.

Adieu, mon ami; je vous embrasse tendrement. J'ai le plus grand besoin de vous voir; mais encore un coup, ne venez que quand vos affaires seront finies. Ce délai importe, & vous pourriez trouver quelque obstacle à passer. Malgré mon étourderie, venez à petit bruit autant qu'il sera possible. Mais j'ai changé d'avis sur votre séjour à Londres, & je serois bien aise que vous vous y arrêtassiez quelques jours, pour connoître un peu par vous-même l'air du bureau; car enfin, si de là vous voulez absolument venir, personne n'aura le pouvoir de vous en empêcher. J'embrasse nos amis; ne m'oubliez pas, je vous en supplie, auprès de Mad. d'Ivernois.

Bien des remerciemens & respects de Mlle. le Vasseur. Si je ne vous ai pas

toujours répété la même chose à chaque lettre, c'eſt qu'il me sembloit que cela n'avoit plus beſoin d'être dit; car il n'y a pas de fois qu'elle ne m'en ait chargé.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

A Wootton, le 7 février 1767.

JE reçus hier, monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſur-tout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpere qu'il n'a pas hérité de ſes ſentimens, je vous prie de lui témoigner combien je ſuis touché de ſes bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton, que je vous prie de fermer avant de la lui faire paſſer. Je dois des remerciemens à tout le monde; & vous, monſieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins : mais comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez ſans doute à être imité. Mes ſalutations, je vous ſupplie, & celles de Mlle. le Vaſſeur, à vos chers enfans & aux dames de votre maiſon. Agréez ſon reſpect, & mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 7 février 1767.

Il eſt vrai, milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la juſtice & de la vérité, eſt que ſans vous écrire, ſans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé avec confiance, ſur un fait qui étoit à ſa charge,

ſans crainte d'être démenti par vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour juger mal par M. Hume, de tous ſes amis. Il en a qui le connoiſſent, & qui ſont très-dignes de lui; mais il en a auſſi qui ne le connoiſſent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, ſans les en eſtimer moins. Je ſuis très-touché, milord, de vos lettres, & très-ſenſible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis, parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je ſuis fâché pour eux, qu'il faille à celà du courage: je connois des gens mieux inſtruits, chez leſquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, milord, mon entiere & pleine confiance, en me prévalant de vos offres; & dès à préſent j'ai une grace à vous demander; c'eſt de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il eſt ancien ami de M. d'Alembert, mais il eſt auſſi mon ancienne connoiſſance; & les ſeuls jugemens que je crains, ſont ceux des gens qui ne me connoiſſent pas. Je puis bien dire de M. Watelet, au ſujet de M. d'Alembert, ce que j'ai dit de vous

au ſujet de M. Hume ; mais je connois l'incroyable ruſe de mes ennemis, capable d'enlacer dans ſes pieges adroits, la raiſon & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grace, preſſez-vous de me le dire ; car j'ai grand beſoin de le ſavoir. Agréez, milord, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 14 février 1767.

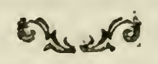
VOUS m'avez donné, milord, le premier vrai plaiſir que j'aie goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes ſentimens pour lui ; & moi qui m'inquiete très-médiocrement de l'eſtime du public, je ſens que je n'aurois jamais pu me paſſer de la ſienne. Il ne faut abſolument point que ſes eſtampes ſoient en vente avec les

autres ; & puiſque, de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard, à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à la bonne heure ; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre, le nom de M. Watelet : mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entiere diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs, ſans faveur & ſans préférence, & qu'il ne ſoit pas queſtion de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimens, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage ; ce ſera m'obliger doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le

deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vaſſeur de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect. Agréez, milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, milord, de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.



LETTRE

LETTRE
A M. Granville.

A Wootton, le 28 février 1767.

Que fait mon bon & aimable voiſin ? Comment ſe porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaiſir ſon heureuſe arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverſer ſon voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La ſanté, les eaux, les amuſemens, comment va tout cela ? Vous ſavez, monſieur, que rien de ce qui vous touche, ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué s'eſt formé de liens qui ſont votre ouvrage ; vous vous êtes acquis trop de droits ſur moi, pour ne m'en avoir pas un peu donné ſur vous ; & il n'eſt pas juſte que j'ignore ce qui m'intéreſſe ſi véritablement. Je devrois auſſi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien ; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choſes. Paiſible, oiſif, ſouffrant,

prenant patience, peſtant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers, furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, monſieur; je le deſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépens. Mlle. le Vaſſeur vous demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre, d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 5 mars 1767.

JE ne ſuis pas ſurpris, milord, de l'état où vous avez trouvé mes eſtampes: je m'attendois à pis; mais il me paroît cependant ſingulier qu'il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eût peu des ſiennes, il

y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée, fait honneur à ſon burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'abbé de Saint-Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fuſſent vendues; car quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître perſonnellement, elles étoient un cadeau de ſa part. Si vous ne les aviez pas, milord, & qu'elles puſſent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eſt de la main de milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, ſans nom, mais tête nue & très-reſſemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'eſt la ſeule eſtampe que je veuille me réſerver; & quand elle me laiſſeroit la fantaiſie d'avoir les portraits des hommes qui lui reſſemblent, ce goût ne ſeroit pas ruineux. Je ſens avec combien d'indiſcrétion j'abuſe de votre temps & de vos bontés; mais quelque peine que vous

donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous supplie, milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit assez peu de chose, que probablement il ne s'est pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais, font du reste un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embarrassé de ces bagatelles; mais pour vous dire la vérité, milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber; c'est effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne suis pas tout-à-fait aussi curieux d'avoir sa figure que celle de milord Maréchal, vous pouvez, milord,

à votre choix, garder, ou jeter, ou donner, ou brûler ce chiffon : pourvu qu'il ne me revienne pas, c'eſt tout ce que je deſire. Agréez, milord, je vous ſupplie, les aſſurances de mon reſpect.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 6 avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre derniere lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes ; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur, quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je

voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang, pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être ne ſeroit-il pas à deſirer que j'en fuſſe l'arbitre : je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur, que celui de la liberté. Mes bons amis, ſentez-vous bien quelle gloire ce ſeroit pour vous, de part & d'autre, que ce ſaint & ſincere accord fût votre propre ouvrage, ſans aucun concours étranger ? Au reſte, n'attendez rien, ni de l'Angleterre, ni de perſonne, que de vous ſeuls ; vos reſſources ſont toutes dans votre prudence & dans votre courage : elles ſont grandes, graces au ciel.

J'ai prié M. du Peyrou de vous donner avis, que le roi m'avoit gratifié d'une penſion. Si jamais nous nous revoyons, je vous en dirai davantage ; mais mon cœur qui deſire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je ſuis trop malheureux en toute choſe, pour eſpérer plus aucun vrai plaiſir en cette vie. Adieu

mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté eſt expoſée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre, & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Wootton, le 8 avril 1767.

Je différois, monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de certaines diſtractions aſſez graves; mais les découvertes que je fais journellement ſur ma véritable ſituation, les augmentent, & ne me laiſſent plus guere eſpérer de les finir: ainſi, quelque douce que me fût votre correſpondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une miſe auſſi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême ſingulier, qui m'occupe dans

ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre-cœur, un voyage de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute ſans obſtacle & ſans accident, je vous écrirai de là plus au long.

Vous admirez Richardſon? Monſieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, ſi, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ſes ſituations, qui paroiſſent romaneſques, ſont naturelles, combien ſes portraits, qui paroiſſent chargés, ſont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes obſervations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là; car les capitaines Tomlinſon me pleuvent, & je n'ai pas apperçu juſqu'ici, veſtige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu ſi peu de monde, & l'isle eſt ſi grande, que cela prouve ſeulement que je ſuis malheureux.

Adieu, monſieur; je ne verrai jamais le château de Brie; &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le

ſeigneur : mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie ; je me ſouviendrai toujours, que c'eſt au plus fort de mes miſeres, que ſon noble cœur m'a fait des avances d'amitié ; & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui eſt acquiſe juſqu'à mon dernier ſoupir.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 11 avril 1767.

Je ne puis, milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remerciemens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoiſſance ; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes, dont M. Ramſay avoit

eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la diſtribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le ſurplus à M. Davenport, qui veut bien ſe charger de me l'apporter. J'aſpire, milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de graces & mes devoirs en perſonne; & il ne tiendra pas à moi que ce ne ſoit avant votre départ de Londres. Recevez, en attendant, je vous ſupplie, milord, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

P. S. Je ne vous parle point de ma ſanté, parce qu'elle n'eſt pas meilleure, & que ce n'eſt pas la peine d'en parler, pour n'avoir que les mêmes choſes à dire. Celle de Mlle. le Vaſſeur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéreſſer, eſt très-mauvaiſe; & il n'eſt pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, le 30 avril 1767.

Un maître de maiſon, monſieur, eſt obligé de ſavoir ce qui ſe paſſe dans la ſienne, ſur-tout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit. Si vous ignorez ce qui ſe paſſe dans la vôtre à mon égard, depuis noël, vous avez tort; ſi vous le ſavez, & que vous le ſouffriez, vous avez plus grand tort: mais le tort le moins excuſable, eſt d'avoir oublié votre promeſſe, & d'être allé tranquillement vous établir à Davenport, ſans vous embarraſſer ſi l'homme qui vous attendoit ici ſur votre parole, y étoit à ſon aiſe, ou non. En voilà plus qu'il ne faut, pour me faire prendre mon parti. Demain, monſieur, je quitte votre maiſon. J'y laiſſe mon petit équipage, & celui de Mlle. le Vaſſeur; & j'y laiſſe le produit de mes eſtampes & livres, pour ſûreté des frais faits pour

ma dépenſe depuis noël. Je n'ignore ni les embûches qui m'attendent, ni l'impuiſſance où je ſuis de m'en garantir: mais, monſieur, j'ai vécu; il ne me reſte qu'à finir avec courage, une carriere paſſée avec honneur. Il eſt aiſé de m'opprimer, mais difficile de m'avilir. Voilà ce qui me raſſure contre les dangers que je vais courir. Recevez derechef mes vifs & ſinceres remerciemens de la noble hoſpitalité que vous m'avez accordée. Si elle avoit fini comme elle a commencé, j'emporterois de vous un ſouvenir bien tendre, qui ne s'effaceroit jamais de mon cœur. Adieu, monſieur; je regretterai ſouvent la demeure que je quitte : mais je regretterai beaucoup davantage, d'avoir eu un hôte ſi aimable, & de n'en avoir pu faire mon ami.



LETTRE. (1)

Monsieur. J'ose vous ſupplier de vouloir bien prendre ſur vos affaires, le temps de lire cette lettre, ſeul & avec attention. C'eſt à votre jugement éclairé, c'eſt à votre ame ſaine, que j'ai à parler. Je ſuis ſûr de trouver en vous, tout ce qu'il faut pour peſer avec ſageſſe & avec équité, ce que j'ai à vous dire. J'en ſerai moins ſûr, ſi vous conſultez tout autre que vous.

J'ignore avec quel projet j'ai été amené en Angleterre; il y en a eu un, cela eſt certain: j'en juge par ſon effet, auſſi grand, auſſi plein qu'il auroit pu l'être, quand ce projet eût été une affaire d'état.

(1) Cette lettre ne porte aucun renſeignement, ni ſur ſa date, ni ſur ſon adreſſe. On peut ſuppoſer que l'auteur l'a écrite en avril ou mai 1767, peu de temps avant ſon départ d'Angleterre, & l'a adreſſée à quelque perſonne en place, peut-être à M. le général C.... y.

Mais comment le fort, la réputation d'un pauvre infortuné, pourroient-ils jamais faire une affaire d'état? C'eſt ce qui eſt trop peu concevable pour que je puiſſe m'arrêter à pareille ſuppoſition. Cependant, que les hommes les plus élevés, les plus diſtingués, les plus eſtimables, qu'une nation toute entiere ſe prêtent aux paſſions d'un particulier qui veut en avilir un autre, c'eſt ce qui ſe conçoit encore moins. Je vois l'effet; la cauſe m'eſt cachée, & je me ſuis tourmenté vainement pour la pénétrer: mais, quelle que ſoit cette cauſe, les ſuites en feront les mêmes, & c'eſt de ces ſuites qu'il s'agit ici. Je laiſſe le paſſé dans ſon obſcurité; c'eſt maintenant l'avenir que j'examine.

J'ai été traité dans mon honneur, auſſi cruellement qu'il ſoit poſſible de l'être. Ma diffamation eſt telle en Angleterre, que rien ne l'y peut relever de mon vivant. Je prévois cependant ce qui doit arriver après ma mort, par la ſeule force de la vérité, & ſans qu'aucun écrit poſthume de ma part s'en mêle; mais cela

viendra lentement, & ſeulement quand les révolutions du gouvernement auront mis tous les faits paſſés, en évidence. Alors ma mémoire ſera réhabilitée; mais, & de mon vivant, je ne gagnerai rien à cela.

Vous concevez, monſieur, que cette ignominie intolérable au cœur d'un homme d'honneur, rend au mien le ſéjour de l'Angleterre inſupportable. Mais on ne veut pas que j'en ſorte. Je le ſens, j'en ai mille preuves, & cet arrangement eſt très-naturel; on ne doit pas me laiſſer aller publier au-dehors, les outrages que j'ai reçus dans l'isle, ni la captivité dans laquelle j'y ai vécu. On ne veut pas non plus que mes mémoires paſſent dans le continent & ailleurs, inſtruire une autre génération, des maux que m'a fait ſouffrir celle-ci. Quand je dis *on*, j'entends les premiers auteurs de mes diſgraces; à Dieu ne plaiſe que l'idée que j'ai, monſieur, de votre reſpectable caractere, me permette jamais de penſer que vous ayez trempé dans le fond du projet! Vous ne

me connoissiez point; on vous a fait croire de moi beaucoup de choses; l'illusion de l'amitié vous a prévenu pour mes ennemis; ils ont abusé de votre bienveillance; & par une suite de mon malheur ordinaire, les nobles sentimens de votre cœur, qui vous auroient parlé pour moi si j'eusse été mieux connu de vous, m'ont nui par l'opinion qu'on vous en a donnée. Maintenant le mal est sans remede; il est presque impossible que vous soyez désabusé: c'est ce que je ne suis pas à portée de tenter; & dans l'erreur où vous êtes, la prudence veut que vous vous prêtiez aux mesures de mes ennemis.

J'oserai pourtant vous faire une proposition qui, je crois, doit parler également à votre cœur & à votre sagesse. La terrible extrêmité où je suis réduit, en fait, je l'avoue, ma seule ressource; mais cette ressource en est peut-être également une pour mes ennemis, contre les suites désagréables que peut avoir pour eux, mon dernier désespoir.

Je veux sortir, monsieur, de l'Angle-

terre

terre ou de la vie, & je sens bien que je n'ai pas le choix. Les manœuvres sinistres que je vois, m'annoncent le sort qui m'attend, si je feins seulement de vouloir m'embarquer. J'y suis déterminé pourtant, parce que toutes les horreurs de la mort n'ont rien de comparable à celles qui m'environnent. Objet de la risée & de l'exécration publique, je ne me vois environné que de signes affreux, qui m'annoncent ma destinée. C'est trop souffrir, monsieur, & toute interdiction de correspondance m'annonce assez que, sitôt que l'argent qui me reste sera dépensé, je n'ai plus qu'à mourir. Dans ma situation, ce sera un soulagement pour moi, & c'est le seul désormais qui me reste; mais j'ai bien de la peine à penser que mon malheur ne laisse après lui, nulle trace désagréable. Quelque habilement que la chose ait été concertée, quelque adroite qu'en soit l'exécution, il restera des indices peu favorables à l'hospitalité nationale. Je suis malheureusement trop connu, pour que ma fin tragique ou ma

difparition demeurent fans commentaires ; & quand tant de complices garderoient le fecret, tous mes malheurs précédens mettront trop de gens fur la trace de celui-ci, pour que les ennemis de mes ennemis (car tout le monde en a) n'en faffent pas quelque jour un ufage qui pourra leur déplaire. On ne fait jufqu'où ces chofes là peuvent aller ; & l'on n'eft plus maître de les arrêter, quand une fois elles marchent. Convenez, monfieur, qu'il y auroit quelque avantage à pouvoir fe difpenfer d'en venir à cette extrêmité.

Or on le peut, *& prudemment* on le doit. Daignez m'écouter. Jufqu'à préfent j'ai toujours penfé à laiffer après moi, des mémoires qui miffent au fait la poftérité, des vrais événemens de ma vie ; je les ai commencés, dépofés en d'autres mains, & déformais abandonnés. Ce dernier coup m'a fait fentir l'impoffibilité d'exécuter ce deffein, & m'en a totalement ôté l'envie.

Je fuis fans efpoir, fans projet, fans defir même de rétablir ma réputation détruite ; parce que je fais qu'après moi,

cela viendra de ſoi-même, & qu'il me faudroit des efforts immenſes pour y parvenir de mon vivant. Le découragement m'a gagné; la douce amitié, l'amour du repos ſont les ſeules paſſions qui me reſtent, & je n'aſpire qu'à finir paiſiblement mes jours dans le ſein d'un ami. Je ne vois plus d'autre bonheur pour moi ſur la terre; & quand j'aurois déſormais à choiſir, je ſacrifierois tout à cet unique déſir qui m'eſt reſté.

Voilà, monſieur, l'homme qui vous propoſe de le laiſſer aller en paix, & qui vous engage ſa foi, ſa parole, tous les ſentimens d'honneur dont il fait profeſſion, & toutes ces eſpérances ſacrées qui ſont ici-bas la conſolation des malheureux, que non-ſeulement il abandonne pour toujours le projet d'écrire ſa vie & ſes mémoires, mais qu'il ne lui échappera jamais, ni de bouche, ni par écrit, un ſeul mot de plainte ſur les malheurs qui lui ſont arrivés en Angleterre; qu'il ne parlera jamais de M. Hume, ou qu'il n'en parlera qu'avec honneur; & que lorſ-

qu'il fera preſſé de s'expliquer ſur les plaintes indiſcrettes, qui dans le fort de ſes peines, lui ſont quelquefois échappées, il les rejetera ſans myſtere, ſur ſon humeur aigrie & portée à la défiance & aux ombrages par des malheurs continuels. Je pourrai parler de la ſorte avec vérité, n'ayant que trop d'injuſtes ſoupçons à me reprocher par ce malheureux penchant, ouvrage de mes déſaſtres, & qui maintenant y met le comble. Je m'engage ſolemnellement à ne jamais écrire quoi que ce puiſſe être, & ſous quelque prétexte que ce ſoit, pour être imprimé ou publié, ni ſous mon nom, ni en anonyme, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Vous trouverez, monſieur, ces promeſſes bien fortes; elles ne le ſont pas trop pour la détreſſe où je ſuis. Vous me demanderez des garans pour leur exécution: cela eſt très-juſte. Les voici; je vous prie de les peſer.

Premiérement, tous mes papiers relatifs à l'Angleterre, y ſont encore dans

un dépôt. Je les ferai tous remettre entre vos mains, & j'y en ajouterai quelques autres assez importans, qui sont restés dans les miennes. Je partirai à vuide, & sans autres papiers qu'un petit porte-feuille absolument nécessaire à mes affaires, & que j'offre à visiter.

Secondement, vous aurez cette lettre signée, pour garant de ma parole; & de plus, une autre déclaration que je remettrai en partant, à qui vous me prescrirez, & telle que si j'étois capable de jamais l'enfreindre de mon vivant, ou après ma mort, cette seule piece anéantiroit tout ce que je pourrois dire, en montrant dans son auteur, un infame qui, se jouant de ses promesses les plus solemnelles, ne mérite d'être écouté sur rien. Ainsi, mon travail détruisant son propre objet, en rendroit la peine aussi ridicule que vaine.

En troisieme lieu, je suis prêt à recevoir toujours avec le même respect & la même reconnoissance, la pension dont il plait au roi de m'honorer. Or, je vous demande, monsieur, si lorsqu'honoré d'une

pension du prince, j'étois assez vil, assez infame, pour mal parler de son gouvernement, de sa nation & de ses sujets; il seroit possible en aucun temps, qu'on m'écoutât sans indignation, sans mépris & sans horreur. Monsieur, je me lie par les liens les plus forts & les plus indissolubles. Vous ne pouvez pas supposer que je veuille rétablir mon honneur, par des moyens qui me rendroient le plus vil des mortels.

Il y a, monsieur, un quatrieme garant plus sûr, plus sacré que tous les autres, & qui vous répond de moi : c'est mon caractere connu pendant cinquante & six ans. Esclave de ma foi, fidelle à ma parole, si j'étois capable de gloire encore, je m'en ferois une illustre & fiere, de tenir plus que je n'aurois promis; mais plus concentré dans moi-même, il me suffit d'avoir en cela, la conscience de mon devoir. Eh, monsieur, pouvez-vous penser que de l'humeur dont je suis, je pusse aimer la vie, en portant la bassesse & le remords dans ma solitude? Quand

la droiture cessera de m'être chere, c'est alors que je serai vraiment mort au bonheur.

Non, monsieur; je renonce pour jamais à tous souvenirs pénibles. Mes malheurs n'ont rien d'assez amusant pour les rappeller avec plaisir; je suis assez heureux si je suis libre, & que je puisse rendre mon dernier soupir dans le sein d'un ami. Je ne vous promets en ceci, que ce que je me promets à moi-même, si je puis goûter encore quelques jours de paix avant ma mort.

Je n'ai parlé jusqu'ici, monsieur, qu'à votre raison. Je n'ai qu'un mot maintenant à dire à vôtre cœur. Vous voyez un malheureux réduit au désespoir, n'attendant plus que la maniere de sa derniere heure. Vous pouvez rappeller cet infortuné à la vie; vous pouvez vous en rendre le sauveur, & du plus misérable des hommes, en faire encore le plus heureux. Je ne vous en dirai pas davantage, si ce n'est ce dernier mot, qui vaut la peine d'être répété. Je vois mon heure extrême, qui se prépare.

Je suis résolu, s'il le faut, de l'aller chercher, & de périr ou d'être libre; il n'y a plus de milieu.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Amiens, le 2 juin 1767.

J'ai différé, monsieur, de vous écrire jusqu'à ce que je pusse vous marquer le jour de mon départ, & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain & arriver après-demain au soir à S. Denis, où je séjournerai le lendemain vendredi, pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux Trois-Maillets. Comme on trouve des fiacres à S. Denis, sans prendre la peine d'y venir vous-même, il suffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domestique, qui nous conduise dans l'asyle hospitalier que vous voulez bien me destiner. Il m'a été impossible de rester inconnu, comme je l'avois desiré, & je crains bien que mon nom ne me suive à la piste. A

tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. Jaques, & c'est sous ce nom que vous pourrez me faire demander aux Trois-Maillets. Rien n'égale le plaisir avec lequel je vais habiter votre maison, si ce n'est le tendre empressement que j'ai d'en embrasser le vertueux maître.

LETTRE

AU MÊME.

A Fleury (1), *ce vendredi à midi 5 juin 1767.*

IL faut, monsieur, jouir de vos bontés & de vos soins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maison, le jardin, le parc, tout est admirable; & je me suis dépêché de m'emparer de tout par la possession, c'est-à-dire, par la jouissance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tiré

(1) Maison de campagne de M. le marquis de Mirabeau.

de peine sur votre retour d'hier, & m'a donné l'espoir de vous voir demain. Je ne veux point me laisser donner d'inquiétudes; mais quelque agréable & douce que me soit l'habitation de votre maison, mon intention est toujours de les prévenir. Mille très-humbles salutations & respects de Mlle. le Vasseur.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 juin 1767.

VOTRE présence, monsieur, votre noble hospitalité, vos bontés de toute espece ont mis le comble aux sentimens que m'avoient inspirés vos écrits & vos lettres. Je vous suis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme respectable & cher à un autre; mais je suis venu d'Angleterre avec une résolution qu'il ne m'est pas même permis de changer, puisque je ne saurois devenir votre hôte à demeure, sans contracter des obli-

gations qu'il n'eſt pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir; & pour répondre une fois pour toutes, à un mot que vous m'avez dit en paſſant, je vous répete & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être; que je ne ferai ni ne laiſſerai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reſte encore en manuſcrit; que je ne puis ni ne veux rien lire déſormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que dès à préſent, je ſuis mort à toute littérature, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, & que jamais rien ne me fera changer de réſolution ſur ce point. Je ſuis aſſurément pénétré pour vous, de reconnoiſſance, mais non pas juſqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantiſſement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne devienne empereur ou roi; encore ce que je ferai dans ce cas, ſera-t-il moins pour vous que pour mes peuples; puiſqu'en pareil cas, quand je ne

vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoi que vous puissiez faire, au Bignon je serois chez vous, & je ne puis être à mon aise que chez moi ; je serois dans le ressort du parlement de Paris, qui par raison de convenance peut, au moment qu'on y pensera le moins, faire une excursion nouvelle *in anima vili* ; je ne veux pas le laisser exposé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaisir, si cela ne faisoit pas un détour inutile, & si je ne craignois un peu, quand j'y serois, d'avoir la tentation d'y rester. Là-dessus toutefois, votre volonté soit faite ; je ne résisterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le sentirai conforme à mon bien réel ou de fantaisie ; car pour moi c'est tout un. Ce que je crains n'est pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je suis très-surpris & très en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & sur-tout de Suisse, dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans

le cas de faire à vous & à moi le plaiſir de reſter ici, juſqu'à ce que j'en aie reçu, & par conſéquent celui de vous y embraſſer quelquefois encore, ſachant que les œuvres de miſéricorde plaiſent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens, ce qu'il me reſte à vous dire, & ſur-tout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au ſoir, & que par la maniere dont je l'ai ſenti, je mérite d'avoir encore. *Vale, et me ama.*

LETTRE

AU MÊME.

Ce vendredi 19 juin 1767.

JE lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu ; mais il ne réſultera rien de plus de cette lecture, que la confirmation des ſentimens que vous m'avez inſpirés, & de mon admiration pour votre grand & profond génie ; ce que je me permets de vous dire en paſſant, & ſeulement une

ſois. Je ne vous réponds pas même de vous ſuivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penſer, fatigant de ſuivre les penſées des autres, & qu'à préſent, je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point ; mais je ſors de votre maiſon, fier d'y avoir été admis, & plus deſireux que jamais de conſerver les bontés & l'amitié du maître. Du reſte, quelque mal que vous penſiez de la ſenſibilité, priſe pour toute nourriture, c'eſt l'unique qui m'eſt reſtée ; je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous reſpecte. C'eſt beaucoup ; mais voilà tout : n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai, ſi je puis, votre livre de plantes ; s'il m'embarraſſe trop, je le laiſſerai, dans l'eſpoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aiſe. Adieu, mon cher & reſpectable hôte ; je pars plein de vous, & content de moi, puiſque j'emporte votre eſtime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Trye-le-Château, le 24 juin 1767.

J'ESPÉROIS, monſieur, vous rendre compte un peu en détail, de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation: mais une douleur fort vive, qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume, une difficulté qui me force d'abréger. Le château eſt vieux; le pays eſt agréable; & j'y ſuis dans un hoſpice qui ne me laiſſeroit rien à regretter, ſi je ne ſortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes, dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre *Philoſophie rurale*, que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre, ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccès. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la premiere

occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſyle. M. le prince de Conti le deſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de Jaques ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous lequel j'eſpere, monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révere, & vous embraſſe de tout mon cœur. RENOU.

LETTRE

A milord HARCOURT.

Le 10 juillet 1767.

JE reçois ſeulement en ce moment, milord, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 mai, & le billet que vous m'avez envoyé ſous la même date. En vous remerciant de l'une & de l'autre, & en vous réitérant mes très-humbles excuſes, de la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur, permettez qu'étant éloigné de vous, je prenne la liberté

liberté de me recommander à l'honneur de votre souvenir, de vous assurer que vos bontés ne sortiront point de ma mémoire, & de vous renouveller les protestations de ma reconnoissance & de mon respect.

Je vous demande la permission, milord, de ne point dater quant à présent, du lieu de ma retraite, & de ne plus signer un nom sous lequel j'ai vécu si malheureux. Vous ne tarderez pas d'être instruit de celui que j'ai pris, & sous lequel je vous rendrai désormais mes hommages, si vous me permettez de vous les renouveller quelquefois. Si vous m'honorez d'une réponse, M. Watelet est à portée de me la faire passer.

LETTRE

A M. Granville.

De France, le 1er août 1767.

Si j'avois eu, monsieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai

réfolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de furvenans, ont abforbé tout mon temps, jufqu'à ce que je fois parvenu à obtenir un afyle un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il foit, j'y fens fouvent, monfieur, la privation de votre voifinage & de votre fociété, & j'en remplis fouvent la folitude, du fouvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en eft fallu que je ne fois retourné jouir de tout cela, chez mon ancien & aimable hôte; mais la maniere dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entiere, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous difois alors, qu'en quelque lieu que je fuffe, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant, qu'à ce fouvenir fi bien dû, fe joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de fi loin.

Permettez du moins, que ce regret foit tempéré par le plaifir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nou-

velles, & réitérer de temps en temps, les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 12 août 1767.

Je suis affligé, monsieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire; mais ce que vous me demandez, est contraire à ma plus inébranlable résolution, même à mes engagemens; & vous pouvez être assuré que de ma vie, une ligne de moi ne sera imprimée de mon aveu. Pour ôter même une fois pour toutes, les sujets de tentation, je vous déclare que dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres, qui pourroient réveiller en moi, des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, monsieur, si vous revenez à la charge,

ne vous offenſez pas que ce ſoit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la maniere dont je ſuis ici. Non, mon reſpectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un ſemblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays, de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige, dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre; & puiſſai-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus!

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & belle compatriote, que je crois déjà partie. Je ſuis bien fier que Mad. la comteſſe ait daigné ſe rappeller un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire, s'il falloit qu'elle gardât un

peu des souvenirs qu'elle laisse à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embrassemens.

LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 août 1767.

Je vous dois bien des remerciemens, monsieur, pour votre derniere lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine; car vous étant aussi sincérement attaché que je le suis, je ne pouvois rester un moment tranquille, dans la crainte de vous avoir déplu. Graces à vos bontés, me voilà tranquillisé sur ce point; vous me trouvez grognon; passe pour cela: je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat: mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié, contre la clause que j'ai le plus expressément stipulée; car je vous confirme pour la derniere fois, que ce seroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'abbé ; mais ce tort n'eſt qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me ſemble que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils ſont, ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui ; puiſque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous, quelques pages de ſon ouvrage, que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre, avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'*Aſtrée*, je ne veux plus que des livres qui m'ennuient, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'ayez deviné

trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir, n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes, qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premiérement d'habiter dans un château, & non pas ſous un toit de chaume; chez autrui, & non pas chez moi, & ſurtout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi, il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſtique : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah, pourquoi faut-il que j'aie fait des livres ! J'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.



LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye, ce 24 août 1767.

Je n'ai reçu que depuis peu de jours, mon bon ami, votre lettre du 20 mai, adreſſée à Wootton. Elle étoit dans le plus triſte état du monde, à demi brûlée, & paroiſſant avoir été ouverte pluſieurs fois. Les pieces que vous y avez jointes, ayant groſſi le paquet, ont augmenté la curioſité. Je ne ſais pourquoi vous vous obſtinez à m'envoyer de pareilles pieces : peine qui ne peut ſervir de rien, ni à vous, ni à moi, ni à perſonne, & qui empêchera toujours que vos lettres ne me parviennent fidélement. Quand vos affaires ſeront accommodées, apprenez-le moi, pour conſoler mon cœur. Juſques là, ne me parlez que de vous.

Lorſque je doutois que vous vinſſiez me voir à Wootton, ce n'étoit pas de votre volonté que j'étois en peine, mais

bien des obſtacles que vous trouveriez à l'exécuter. Soyez perſuadé que, ſi vous m'étiez venu voir en Angleterre, de quelque maniere que vous vous y fuſſiez pris, vous n'auriez point paſſé Londres. Si jamais la concorde renaît parmi vous, j'ai lieu d'eſpérer que n'ayant plus à courir ſi loin, vous aurez moins de difficultés à me rejoindre. M. du Peyrou vous en indiquera les moyens quand il ſera temps, & ſoyez ſûr que l'eſpoir de vous embraſſer, eſt un de ceux qui me font encore aimer la vie.

Je ne ſais comment j'avois oublié de vous rendre compte de l'affaire dont vous m'aviez chargé à Berlin. J'aurois juré de vous en avoir rendu compte il y a longtemps; car dans mon premier moment de relâche, j'écrivis à cet effet à milord Maréchal. C'étoit préciſément quand M. Michel venoit d'être nommé. Milord me répondit qu'il étoit allé exprès à Berlin pour parler aux miniſtres, de votre affaire; qu'il falloit néceſſairement que vous vous adreſſaſſiez directement à eux, ou au vice-

gouverneur; que depuis la nomination du dernier, il ne lui convenoit plus de se mêler d'aucun affaire qui regardât Neuchatel en aucune sorte; qu'il avoit refusé au colonel Chaillet, de se mêler d'une affaire pareille à celle qu'il venoit de proposer à ma sollicitation; & qu'il me prioit de ne plus me charger à l'avenir, de recommandations auprès de lui, de quelque espece qu'elles pussent être. Je ne doute pas qu'en vous adressant directement au ministere, votre affaire ne passât sans difficulté; d'autant plus qu'elle a déjà été proposée, & qu'on est toujours bien venu dans cette cour là, quand on se présente avec de l'argent. En partant de l'isle de S. Pierre, je laissai vos papiers avec tous les miens, à M. du Peyrou, des mains de qui vous les retirerez sans difficulté quand il vous plaira.

Je n'ai laissé nuls papiers à l'isle de S. Pierre, qu'il m'importe de ravoir; mais comme j'aime toujours mieux qu'ils soient en mains amies qu'en d'autres, si vous voulez les retirer en mon nom, vous n'a-

vez qu'à m'envoyer la formule du billet qu'il faut que je fasse pour cela, & je vous l'enverrai sans délai.

Comme lorsque vos affaires publiques seront terminées, vous pourriez avoir quelque voyage à faire dans le pays où je suis, sans passer par Neuchatel, je vous préviens que, si de Paris vous pouvez vous rendre au château de Trye, près de Gisors, & demander M. Renou, il vous donnera de mes nouvelles sûres. Gisors est à quinze petites lieues de Paris, & il y a un carrosse public qui part de Gisors tous les mercredis, & de Paris tous les samedis, & fait la route en été dans un jour. Je vous embrasse, mon bon ami, de tout mon cœur, ainsi que tout ce qui vous est cher, & tous nos amis.

M. du Peyrou étant tombé malade à Paris, cette lettre a été prodigieusement retardée.

Ce 8 novembre.

Autre retard bien plus long, M. du Peyrou étant retombé malade ici, & y ayant été retenu plus de deux mois, vous

pouvez juger ſi ces longs retards me tiennent en inquiétude, & me rendent vos promptes nouvelles néceſſaires, ſur les triſtes choſes que j'apprends.

LETTRE
A M.

A Trye-le-Château, le 9 ſeptembre 1767.

MONSIEUR. Permettez que j'aie l'honneur d'exécuter près de vous, l'ordre exprès que m'a donné l'auteur d'un livre intitulé : *Dictionnaire de muſique*, *par J. J. Rouſſeau*, qui s'imprime chez la veuve Ducheſne. Cet ordre eſt, monſieur, de m'oppoſer de ſa part, comme je fais, à la publication de cet ouvrage qui porte ſon nom, juſqu'à ce qu'il ait été de nouveau ſoumis à la cenſure : attendu que des paſſages raturés & rétablis dans le manuſcrit, peuvent faire naître des difficultés que le premier cenſeur étant mort, ne pourroit lever, & que l'auteur veut prévenir. Vous êtes très-humblement ſupplié,

monſieur, d'arrêter ladite publication juſqu'à ce temps là.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

Signé, RENOU. (1)

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

Ce 12 décembre 1767.

JE conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon, dans les guerres littéraires. Que j'en ſuis affligé, & que je vous plains! Sans prendre la liberté de vous dire là-deſſus, rien de mon chef, j'oſerai vous tranſcrire

(1) C'étoit le nom qu'avoit pris l'auteur, en ſe retirant au château de Trye.

ici deux vers du Taſſe, que je me rappelle, & auxquels je n'ajouterai rien.

Giunta è tua gloria al ſommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te conviene.

Je vous honore & vous embraſſe, monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A milord HARCOURT.

13 janvier 1768.

Je me reprocherois, milord, d'avoir tardé ſi long-temps à vous écrire & à vous remercier, ſi je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit toute entiere, & que ce que je veux faire eſt toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autres été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui graces au ciel, eſt enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, milord, les prémices de mes loiſirs; & c'eſt avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, que touché de tou-

tes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand soin, je ne vous témoigne en toute occasion, combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps, l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des estampes; & c'est encore un de mes torts les moins excusables, de ne vous en avoir pas tout de suite accusé la réception : mais je me reposois un peu en cela, sur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, milord, ce qu'il falloit faire des estampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puisque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient passer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainsi, j'espere qu'à ce titre, vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'estampe

du roi, je desire extrêmement qu'elle me parvienne; & si vous permettez que j'abuse encore de vos bontés, j'ose vous supplier de la faire envelopper avec soin dans un rouleau. Je desire extrêmement recevoir bientôt cette belle estampe, que j'aurai soin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguste bienfaiteur, incessamment gravés sous mes yeux, comme ses bontés le sont dans mon cœur.

Daignez, milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre souvenir. Je tâcherai de mon côté, de ne me pas laisser oublier de vous, en vous renouvellant, autant que cela ne vous importunera pas, les assurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai respect.



LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

13 janvier 1768.

J'AI, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment, comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſont trop vrais, pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur, des tracas où vous êtes; car quoi que vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques: ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance, au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus; que je n'y penſe plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre re-

pos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me résoudre à le regarder.

Parlons de chansons, cela vaudra mieux. Seroit-il possible que vous songeassiez tout de bon, à faire un opéra ? O, que vous seriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra, que crier dans le désert ! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous lise; mais on ne vous suit, ni ne veut vous entendre. Ma foi, monsieur, faisons comme les nourrices, qui, quand les enfans grondent, leur chantent & les font danser. Votre seule proposition m'a déjà mis, moi vieux radoteur, parmi ces enfans là; & il s'en faut peu que ma muse chenue ne soit prête à se ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la seule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage; car votre proposition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir si le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A présent que vous en avez à peu près le plaisir, dites-moi tout roudement ce qui en

eſt ; & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe, & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela, ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela, de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami ; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Trye, le 25 janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé ſi long-temps, monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 novembre, ſans beaucoup de tracas, qui venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me feront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre

voiſin. Ce qui ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je deſire fort, monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel, plus par habitude que par néceſſité ; & que toutefois les eaux vous faſſent tant de bien, que vous puiſſiez jouir en paix, de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, & dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec priere de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté, à parcourir une eſpece de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire ; mais enfin, le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, monſieur, pour faire partir cette lettre, rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir, & qui veut bien s'en charger, ne me laiſſe pas le temps de tranſcrire ma réponſe à l'aimable bergere de Calwich, & me force à la laiſſer partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuſer cette petite irrégularité, ainſi que celle du défaut de ſignature, dont vous pouvez ſavoir la raiſon. Recevez, monſieur, mes ſalutations empreſſées, & mes vœux pour l'affermiſſement de votre ſanté.

L'HERBORISTE de Mad. la duchеſſe de Portland.

P. S. Comme l'exemplaire du *Dictionnaire de muſique*, qui vous étoit deſtiné, avoit été adreſſé à M. Vaillant, qui n'a jamais paru fort ſoigneux des commiſſions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis, un ſecond à M. Rougemont, pour vous le faire paſſer, au défaut du premier.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 28 janvier 1768.

Je me fouviens, mon illuftre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à fes avantages, je me dis entr'autres, en me défaifant de ma montre : graces au ciel, je n'aurai plus befoin de favoir l'heure qu'il eft. J'aurois pu me dire la même chofe fur le quantieme, en me défaifant de mon almanach : mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correfpondances plus douces & moins fréquentes : c'eft pourquoi je fuis fujet à me tromper dans mes dates, de femaine, & même quelquefois de mois; car quoiqu'avec l'almanach, je fache bien trouver le quantieme dans la femaine, fachant le jour, quand il s'agit de trouver auffi la femaine, je fuis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être

moins avec vous qu'avec tout autre, puisque je n'écris à personne plus souvent & plus volontiers qu'à vous.

Conclusion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre ; c'est de quoi j'étois d'avance à peu près sûr. J'avoue pourtant que dans ma situation présente, quelque distraction attachante & agréable me seroit nécessaire. J'aurois besoin, sinon de faire de la musique, au moins d'en entendre ; & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je suis attaché plus que jamais à la solitude ; mais il y a tant d'entours déplaisans à la mienne, & tant de tristes souvenirs m'y poursuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entiere, mais où des objets agréables pussent effacer l'impression de ceux qui m'occupent, & faire diversion au sentiment de mes malheurs. Des spectacles où je pusse être seul dans un coin & pleurer à mon aise, de la musique qui pût ranimer un peu mon cœur affaissé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener unique-

ment à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela ; car en toutes choses, les consolations les plus simples me sont refusées ; mais il me faut un peu de travail sur moi-même, pour y suppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en suis pas surpris ; car le public me connoît si bien, qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choses que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empressées, pour me rappeller chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ses avances ; mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du souverain & des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays là, j'y suis attaché par reconnoissance ; & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaisons, je n'y pusse vivre agréablement. Mais l'air du pays, qui m'en a chassé, n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de son-

ger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde, celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur; & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſyle pour y finir mes jours.

On me preſſe pour la poſte, & je ſuis forcé de finir bruſquement, en vous ſaluant avec reſpect & vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE

A M. d'Ivernois.

Du château de Trye, ce 9 février 1768.

Dans l'incertitude, mon excellent ami, de la meilleure voie pour vous faire paſſer cette lettre ſûrement & promptement, je prends le parti de riſquer directement ce duplicata, & d'en adreſſer un autre à M. Coindet, pour vous le faire paſſer. C'eſt une lettre qu'il a reçue, & qu'il m'a envoyée, qui a occaſionné la mienne. Le temps me preſſe; je ſuis rendu de fatigue

& navré de douleur, dans la crainte d'une catastrophe. Au nom de Dieu, faites-moi passer des nouvelles si-tôt que le sort de votre pauvre état sera décidé. O la paix, la paix, mon bon ami! Hélas! il n'y a que cela de bon dans cette courte vie. J'embrasse nos amis. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. J'implore la bénédiction du ciel sur vos soins patriotiques, & j'en attends le succès avec la plus vive impatience.

J'espere que vous avez reçu ma précédente, que je vous ai adressée en droiture. C'est toujours la voie qu'il faut préférer, sur-tout pour tout ce qui peut demander du secret.

LETTRE

AU MÊME.

Le 9 février 1768.

On m'a communiqué, mon bon ami, quelques articles des deux projets d'accommodement qui vous sont proposés,

& j'apprends que le Confeil-général, qui doit en décider, eft fixé au 28. Quoique tant de précipitation ne me laiffe pas le temps de pefer fuffifamment ces articles; quoique je ne fois pas fur les lieux, que j'ignore l'état des chofes, que je n'aie ni papiers, ni livres, & que ma mémoire, abfolument éteinte, ne me rappelle pas même votre conftitution, je fuis trop affecté de votre fituation, pour ne pas vous dire, bien qu'à la hâte, mon opinion fur les moyens qu'on vous offre d'en fortir. Quelque mal digérée que foit cette opinion, je ne laiffe pas, meffieurs, de vous l'expofer avec confiance, non pas en moi, mais en vous; très-fûr que fi je me trompe, vous démêlerez aifément mon erreur.

Dans l'extrait qui m'a été envoyé, il n'y a, du projet appellé *le fecond*, qu'un feul article, qui eft auffi le fecond; favoir, l'élection de la moitié du Petit-Confeil par le Confeil-général. Ce fecond article n'étant bon à pas grand'chofe, je ne dirai rien du projet dont il eft tiré.

Je parlerai de l'autre, après avoir posé deux principes que vous ne contesterez pas : l'un, qu'un accommodement ne suppose pas qu'on cede tout d'un côté & rien de l'autre, mais qu'on se rapproche des deux côtés ; l'autre, qu'il n'est pas question de victoire dans cette affaire, ni de donner gain de cause aux négatifs ou aux représentans, mais de faire le plus grand bien de la chose commune, sans songer si l'on est Rutule ou Troyen.

Cela posé, j'oserai vous dire que ce projet me paroît, non-seulement acceptable, mais avec quelques changemens & l'addition d'un ou deux articles, le meilleur peut-être, que vous puissiez adopter.

Le Petit-Conseil tend fortement à la plus dure aristocratie. Les maximes des représentans vont par leurs conséquences, non-seulement à l'excès, mais à l'abus de la démocratie ; cela est certain. Or, il ne faut ni l'un ni l'autre dans votre république ; vous le sentez tous. Entre le Petit-Conseil, violent aristocrate, & le Conseil-général, démocrate effréné, où trouver

une ſorce intermédiaire, qui contienne l'un & l'autre & ſoit la clef du gouvernement? Elle exiſte cette force; c'eſt le conſeil des Deux-cent. Mais pourquoi cette force ne va-t-elle pas à ſon but? Pourquoi le Deux-cent, au lieu de contenir le Vingt-cinq, en eſt-il l'eſclave? N'y a-t-il pas moyen de corriger cela? Voilà préciſément de quoi il s'agit.

Avant d'entrer dans l'examen des moyens, permettez-moi, meſſieurs, d'inſiſter ſur une réflexion dont j'ai le cœur plein. Les meilleures inſtitutions humaines ont leurs défauts. La vôtre, excellente à tant d'égards, a celui d'être une ſource éternelle de diviſions inteſtines. Des familles dominantes s'enorgueilliſſent, abuſent de leur pouvoir, excitent la jalouſie. Le peuple, ſentant ſon droit, s'indigne d'être ainſi traîné dans la fange par ſes égaux. Des tribunaux concurrens ſe chicanent, ſe contre-pointent. Des brigues diſpoſent des élections. L'autorité & la liberté, dans un conflit perpétuel, portent leurs querelles juſqu'à la guerre civile:

j'ai vu vos citoyens armés s'entr'égorger dans vos murs. En ce moment même, cette horrible cataſtrophe eſt prête à renaître ; & quand dans vos plans de réforme, vous devriez, par des moyens de concorde & de paix, par des établiſſemens doux & ſages, tâcher de couper la racine à ces maux, vous allez comme à plaiſir, les attiſer, en excitant parmi vous de nouvelles animoſités, de nouvelles haines, par la plus dure de toutes les cenſures, par l'inquiſition du grabeau. Cela, meſſieurs, permettez-moi de le dire, n'eſt aſſurément pas bien penſé. Premiérement, le Conſeil ne ſouffrira jamais un établiſſement trop humiliant pour de fiers magiſtrats ; & quand ils le ſouffriroient, je dis pour le bien de la paix & de la patrie, il ne ſeroit point à deſirer qu'il eût lieu. Loin d'établir de nouveaux grabeaux, vous feriez mieux d'abolir ceux qui exiſtent, mais qui très-heureuſement, ne ſignifiant rien du tout, peuvent reſter ſans danger.

Cela dit, je paſſe à mon ſujet. Il s'agit

d'un gouvernement mixte, mais difficile à combiner; où le peuple ſoit libre ſans être maître, & où le magiſtrat commande ſans tyranniſer. Le vice de votre conſtitution n'eſt pas de trop gêner la liberté du peuple: au contraire, cette liberté légitime ne va que trop loin; & quoi qu'on en puiſſe dire, il n'eſt pas bon que le Conſeil-général ſoit trop néceſſaire à tout.

Mais le vice inhérent & fondamental, eſt dans le défaut de balance & d'équilibre dans les trois autres Conſeils qui compoſent le gouvernement. Ces trois Conſeils, dont deux ſont à peu près inutiles, ſont ſi mal combinés, que leur force eſt en raiſon inverſe de leur autorité légale, & que l'inférieur domine tout. Il eſt impoſſible que ce vice reſte, & que la machine puiſſe aller bien.

Ce qu'il y a d'heureux pourtant dans cette machine, qui ne laiſſe pas d'être admirable, eſt, que cet important équilibre peut s'établir ſans rien changer aux principales pieces. Tous les reſſorts ſont bons;

il ne s'agit que de les faire jouer un peu différemment.

Mais ce qu'il y a de fâcheux, eſt que cette réforme demande des ſacrifices, & préciſément de la part des deux corps qui juſqu'ici ont paru le moins diſpoſés à en faire; ſavoir, le Conſeil-général & celui des Vingt-cinq.

Or, voilà que, par pluſieurs articles que j'ai ſous les yeux, les Vingt-cinq offrent d'eux-mêmes, preſque tout ce qu'on pourroit avoir à leur demander; même en un ſens, davantage. Ajoutez un ſeul article, mais indiſpenſable; & le Petit-Conſeil a fait de ſon côté, tous les pas néceſſaires vers un accord raiſonnable & ſolide. Cet article regarde l'élection des ſyndics, dans la ſuppoſition preſqu'impoſſible, que le cas qui ſe préſente ici pour la premiere fois depuis la fondation de la république, y pût renaître une ſeconde fois: auquel cas, au lieu de préſenter derechef le Conſeil en corps, comme on va faire, il faudroit, ſelon moi, ſe réſoudre à préſenter de nouveaux candidats tirés

des

des Soixante. Je dirai mes raiſons ci-après.

Que le Conſeil-général veuille céder à ſon tour, ou plutôt échanger, contre l'élection des Soixante qu'il gagne, un droit, un ſeul droit qu'il prétend, mais qu'on lui conteſte, & dont il n'eſt point en poſſeſſion; au moyen de cela, tout eſt fait. Je parle du droit de prononcer ſouverainement & en dernier reſſort, ſur l'objet des repréſentations. En un mot, c'eſt le droit négatif, qu'il s'agit d'accorder au Deux-cent, déjà juge ſuprême de tous les autres appels. Peut-être eſt-il parlé dans le projet, de cet article, & cela doit être; mais l'extrait que j'ai, n'en dit rien.

Avec ces additions, & quelques légeres modifications au reſte, le projet dont les articles ſont ſous mes yeux, me paroît offrir un moyen de pacification convenable à tout le monde, raiſonnable du moins, ſolide & durable autant qu'on peut l'eſpérer de l'état préſent des choſes, & de la diſpoſition des eſprits; & je crois qu'il en réſulteroit un gouvernement qui, ſans être

plus composé que l'ancien, feroit mieux lié dans fes parties, & par conféquent plus fort dans fon tout.

C'eft fur-tout dans le fecond article, que confifte effentiellement la bonté du projet. Par cet article, le Confeil des Soixante eft en entier élu par le Confeil-général, & tous les membres du Petit-Confeil doivent être tirés du Soixante (car il faut ôter d'ici les auditeurs). L'idée de donner une exiftence à ce Confeil des Soixante, qui n'étoit rien auparavant, eft très-bonne; elle eft due aux médiateurs: il faut en profiter, & leur en favoir gré. Ceci fuppofe qu'on revêtira ce corps, de nouvelles attributions qui lui donneront du poids dans l'état; mais bien qu'il foit rempli par le peuple, ce n'eft pourtant pas en lui-même que s'opérera fon plus grand effet, mais dans le Deux-cent, dont les membres rentreront ainfi dans la dépendance du Confeil-général, maître de leur ouvrir ou fermer à fon gré, la porte des grandes magiftratures. Voilà précifément la folution très-fimple & très-fûre,

du problême que je propofois au commencement de cette lettre.

Par le premier article, on accorde au Confeil - général l'élection de la moitié des Deux - cent: je ne ferois pas trop d'avis qu'on acceptât cette conceffion. Ces moitiés d'élection font moins efficaces qu'embarraffantes. Il ne faut pas confidérer les élections faites par le peuple, par leur effet fubféquent, qui n'eft rien; mais par leur effet antérieur, qui eft tout. Les fyndics font élus par le Confeil-général; voyez toutefois comment ils le traitent! Le peuple ne doit pas efpérer de fes créatures, plus de reconnoiffance qu'il n'en a pour fes bienfaiteurs. Ce n'eft pas à ce qu'on fait après être élu, mais à ce qu'on fait pour être élu, qu'il faut regarder en bonne politique. Quand le peuple tire fes magiftrats de fon propre fein, il n'augmente de rien fa force; mais quand il les tire d'un autre corps, il fe donne de la force fur ce corps là. Voilà pourquoi l'élection du Soixante vous donnera de l'afcendant en Deux - cent, & pourquoi

l'élection du Petit - Confeil donnera de l'afcendant au Deux-cent en Soixante. Vous en auriez par les fyndics fur le Vingt - cinq même, s'il étoit plus nombreux, ou que le choix ne fût pas forcé. C'eft ainfi que les plus fimples moyens, les meilleurs en toute chofe, vont tout remettre dans l'ordre légitime & naturel.

Il fuit de là, que le privilege d'élire la moitié du Deux-cent, vous eft beaucoup moins avantageux qu'il ne femble; & cela eft trop remuant pour votre ville, trop bruyant pour votre Confeil-général. Le jeu de la machine doit être auffi facile que fimple, & toujours fans bruit autant qu'il fe peut. L'élection du Deux-cent, laiffée au Petit-Confeil, a pourtant de grands inconvéniens, je l'avoue; mais n'y auroit-il pas, pour y pourvoir, quelque expédient plus court & mieux entendu? Par exemple, où feroit le mal que cette élection fût une des nouvelles attributions dont on revêtiroit le Confeil des Soixante? Le Petit-Confeil lui-même y devroit d'autant moins répugner, que par fa préfidence

& par ſon nombre, qui fait preſque la moitié du nombre total, il n'auroit guere moins d'influence dans ces élections, que s'il continuoit ſeul à les faire. Je n'imagine pas que ceci faſſe une grande difficulté.

Mais je crains que l'article de l'élection des ſyndics n'en faſſe davantage, & ne coûte beaucoup au Conſeil: car il y a chez les hommes les plus éclairés, des entêtemens dont ils ne ſe doutent pas eux-mêmes; & ſouvent ils agiſſent par obſtination, penſant agir par raiſon. Ils s'effraieront de la poſſibilité d'un cas qui ne ſauroit même arriver déſormais, ſur-tout ſi la loi qui doit y pourvoir, paſſe. Le Conſeil des Vingt-cinq ſent trop ſa puiſſance abſolue; il ſent trop que tout dépend de lui, que lui ſeul ne dépend de rien, de rien du tout. Cela doit le rendre dur, exigeant, impérieux, quelquefois injuſte. Pour ſon propre intérêt, pour ſe faire ſupporter, il faut qu'il dépende de quelque choſe; car le ton qu'il a pris ne peut être ſouffert par des hommes. Eh! quelle plus légere dépendance peut-il s'impoſer, que celle,

non pas de fouffrir, mais de prévoir feulement dans un cas extrême, la perte paffagere d'un fyndicat en idée, & qui réellement ne fortira jamais de fon corps? Cependant ce facrifice idéal & purement chimérique, peut & doit produire un grand effet, pour leur rendre cet efprit humain & patriotique, qui paroît s'être éteint parmi eux. Eh! s'il en refte un feul, à qui quelque goutte de fang Genevois coule encore dans les veines, comment ne frémit-il pas, en fongeant au péril auquel ils viennent d'expofer l'état pour vous affervir, & dont ils n'ont été garantis eux-mêmes que par votre fermeté, par votre fageffe, par la modération des médiateurs, quoique fi cruellement prévenus? Comment les chefs de la république pouvoient-ils ne pas prévoir, en expofant ainfi fa liberté, que le peuple en auroit avant eux déploré la perte, mais qu'ils l'auroient fentie avant lui? En voyant un moyen fi doux, mais fi fûr, de garantir leurs fucceffeurs de pareille incartade, ils devroient, s'ils aimoient

leur pays, le propoſer eux-mêmes, quand perſonne avant eux ne l'auroit propoſé. Pour moi, je vous déclare que cet article me paroît d'une ſi grande importance, que rien, ſelon moi, ne doit vous y faire renoncer; pas, quand on vous céderoit tout le reſte; pas, quand les Conſeils voudroient en échange renoncer au droit négatif.

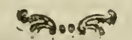
Mais je ne vous diſſimulerai pas, non plus, que ce droit négatif, attribué, non pas au Petit-Conſeil, ni même au Soixante, mais au Deux-cent, me paroît ſi néceſſaire au bon ordre, au maintien de toute police, à la tranquillité publique, à la force du gouvernement, que quand on y voudroit renoncer, vous ne devriez jamais le permettre. S'il n'y a point d'arbitre des plaintes, comment finiront-elles? Si le Conſeil-général, auteur des loix, veut être auſſi juge des faits, vous n'êtes plus citoyens, vous êtes magiſtrats; c'eſt l'anarchie d'Athenes, & tout eſt perdu. Que chacun rentre dans ſa ſphere & s'y tienne, tout eſt ſauvé. Encore une fois,

ne ſoyez ni négatifs, ni repréſentans; ſoyez patriotes, & ne reconnoiſſez pour vos droits, que ceux qui ſont utiles à cette petite, mais illuſtre république, que de ſi dignes citoyens couvrent de gloire.

Ce n'eſt point, meſſieurs, à des gens comme vous qu'il faut tout dire. Je ne m'arrêterai point à vous détailler les avantages du projet propoſé, dans l'état où vous pouvez raiſonnablement demander qu'on le mette, & où les changemens à faire, ſont autant contre vous que pour vous. Je n'ai rien dit, par exemple, de l'abolition du plus grand fléau de votre patrie, de cette autorité devenue héréditaire & tyrannique, uſurpée & réunie par des familles qui en abuſoient ſi cruellement. C'eſt à cette premiere entrée, qu'il faut attendre & repouſſer au paſſage, tout ce qui eſt de même ſang ou de même nom; car une fois dans le Conſeil, ſoyez ſûrs qu'ils parviendront au ſyndicat malgré vous; mais ils n'entreront pas dans le Conſeil malgré vous: c'eſt à vous d'y veiller, & cela devient très-facile. Encore

une fois, cette obſervation, ni d'autres pareilles, ne ſont pas de celles qu'on a beſoin de vous rappeller. C'eſt aſſez d'avoir établi les principes; les conſéquences ne vous échapperont pas.

Je me ſuis hâté, mon bon ami, de vous faire *ab hoc & ab hac*, mes petites obſervations, dans la crainte de les rendre trop tardives. Si je me ſuis trompé dans cet examen trop précipité, hommes ſages & reſpectables, pardonnez mon erreur à mon zele. Je crois ſincérement que le projet dont il s'agit, ſeroit dans ſon exécution, favorable à la liberté, à la tranquillité, à la paix. Je crois de plus, que cette paix vous eſt très-néceſſaire; que les circonſtances ſont propres à la faire avantageuſement, & ne le redeviendront peut-être jamais. Puiſſai-je en apprendre bientôt l'heureuſe nouvelle, & mourir de joie au même inſtant! Je mourrois plus heureuſement que je n'ai vécu. Je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE

AU MÊME.

Du château de Trye, ce 23 février 1768.

JE reçois, mon bon ami, avec votre lettre du 17, le mémoire que vous y avez joint; & quand je ferois en état d'y faire les obfervations que vous me demandez, il eft clair que le temps me manqueroit pour cela, puifque cette lettre écrite fur le moment même, aura peine, fuppofé même que rien n'en fufpende la marche, à vous arriver avant le 28. Mais, mon excellent ami, je fens que ma mémoire eft éteinte; que ma tête eft en confufion; que de nouvelles idées n'y peuvent plus entrer; qu'il me faut même un temps & des efforts infinis pour reprendre la trace de celles qui m'ont été familieres. Je ne fuis plus en état de comparer, de combiner; je ne vois qu'un nuage, en parcourant votre mémoire. Je n'y vois qu'une chofe claire, que je favois, mais qui m'eft bien

confirmée ; c'eſt que les rédacteurs de ce mémoire ſont aſſez inſtruits, aſſez éclairés, aſſez ſages, pour faire par eux-mêmes, une beſogne tout auſſi bonne qu'elle peut l'être, & que dans l'objet qui les occupe, ils n'ont beſoin que de temps, & non pas de conſeils, pour la rendre parfaite. J'y vois bien clairement encore que, comme je l'avois prévu, la précipitation de ma lettre précédente & l'ignorance d'une foule de choſes qu'il falloit ſavoir, m'y ont fait tomber dans de grandes bévues, dont vous en relevez dans votre lettre, une qui maintenant me ſaute aux yeux.

Cependant, je ſuis dans la plus intime perſuaſion que votre état a le plus grand beſoin d'une prompte pacification, & que de plus longs délais vous peuvent précipiter dans les plus grands malheurs. Dans cette poſition, il me vient une idée qui doit ſûrement être venue à quelqu'un d'entre vous, & dont je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas uſage, parce qu'elle peut avoir de grands avantages, ſans aucun inconvénient. Ce ſeroit pour vous donner

le temps de peſer un ouvrage qui demande cependant la plus prompte exécution, de faire un réglement proviſionnel, qui n'eût force de loi que pour vingt ans, durant leſquels on auroit le temps d'en obſerver la force & la marche, & au bout deſquels il ſeroit abrogé, modifié, ou confirmé, ſelon que l'expérience en auroit fait ſentir les inconvéniens ou les avantages. Pour moi, je n'apperçois que ce ſeul expédient pour concilier la diligence avec la prudence, & j'avoue que je n'en apperçois pas le danger. La paix, mes amis, la paix, & promptement, ou je meurs de peur que tout n'aille mal.

Vous ne recevrez point le duplicata de ma lettre par M. Coindet. Il n'en a pas été content, & me l'a rendue. Je m'en étois douté d'avance.

L'article IX, page 40, commence par ces mots : *S'il ſe publioit*... il faut, ce me ſemble, ajouter ces deux-ci : *dans l'état*; car enfin il me paroît abſurde & ridicule, que le gouvernement de Geneve prétende avoir juriſdiction ſur les livres qui s'im-

priment hors de ſon territoire, dans tout le reſte du monde; & parce que le Petit-Conſeil a fait une fois cette faute, il ne faut pas pour cela la conſacrer dans vos loix; d'autant plus que je ne demande, ni ne deſire, ni n'approuve que l'on revienne jamais ſur cette affaire; puiſqu'ayant fait un ferment ſolemnel de ne rentrer jamais dans Geneve, ſi ce petit grief étoit redreſſé, il ne dépendroit pas de moi de tirer aucun parti de ce redreſſement: ce dont je ſuis bien aiſe de vous prévenir, de peur que votre zele amical ne vous inſpirât dans la ſuite, quelque démarche inutile ſur un point qui doit à jamais reſter dans l'oubli. Au reſte, je mets ſi peu de fierté à cette réſolution, que ſi par quelque démarche reſpectueuſe, je pouvois ôter une partie du levain d'aigreur qui fermente encore, je la ferois de tout mon cœur.

Je finis à la hâte ce griffonnage, que je n'ai pas même le temps de relire, tant je ſuis preſſé de le faire partir.

Eh mon Dieu! cher ami, j'oublie de vous parler de ce que vous avez fait pour

ma bonne tante, & de l'argent que vous avez avancé pour moi. Hélas! je ſuis ſi occupé de vous, que je ne ſonge pas même à ce que vous faites pour moi. Mais, mon digne ami, vous connoiſſez mon cœur, je m'en flatte; & vous êtes bien ſûr que cet oubli ne durera pas long-temps. Ah, plaiſe au ciel que votre premiere lettre m'annonce une bonne nouvelle! Si je tarde encore un inſtant, ma lettre n'eſt plus à temps. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Trye, par Giſors, le 7 mars 1768.

COMME j'ignore, monſieur, ce que M. Coindet a pu vous écrire, je veux vous rendre compte moi-même de ce que j'ai fait. Si-tôt qu'il m'eut envoyé votre premiere lettre, j'en écrivis une à M. d'Ivernois, le ſeul correſpondant que je me ſois laiſſé à Geneve, & auquel même, depuis mon funeſte départ pour l'Angleterre,

je n'avois pas écrit plùs de cinq ou ſix fois. Cette lettre, raiſonnée de mon mieux, mais preſſante & impartiale autant qu'il étoit poſſible, péchoit en pluſieurs points, faute de connoiſſance de la ſituation de vos affaires, dont je ne ſavois abſolument rien que ce qui en étoit dit dans la vôtre. J'y blâmois fortement le grabeau propoſé; j'y propoſois le projet du Conſeil, dont j'avois l'extrait dans votre lettre, comme excellent en lui-même, ſauf quelques changemens & additions, les unes favorables, les autres contraires aux repréſentans, ſelon qu'il m'avoit paru néceſſaire pour faire un tout plus ſolide & bien pondéré. J'avois écrit cette lettre à la hâte; elle étoit très-longue. Je l'envoyai ouverte à M. Coindet, le priant de la faire paſſer à ſon adreſſe, & de vous en envoyer en même temps une copie. Quelques jours après, il me marqua n'avoir rien fait de tout cela, parce qu'il ne trouvoit pas que cette lettre allât à ſon but. Il eſt venu me voir, & je me la ſuis fait rendre. J'offre de vous l'envoyer quand il vous plaira,

afin que vous en puissiez juger vous-même. Comme le moment pressoit, & que je prévoyois un peu ce qu'a fait M. Coindet, j'avois envoyé en même temps, le brouillon de la même lettre en duplicata, directement à M. d'Ivernois, dont les amis ne l'ont pas non plus approuvée ; & il m'est arrivé ce qu'il arrive ordinairement à tout homme impartial, entre deux partis échauffés, qui cherche sincérement l'intérêt commun, & ne va qu'au bien de la chose : j'ai déplu également des deux côtés. Voyant les esprits si peu disposés encore à se rapprocher, & sentant toutefois, combien la plus prompte pacification vous est à tous importante & nécessaire, j'ai eu depuis, une autre idée que j'ai communiquée encore à M. d'Ivernois ; mais je ne sais s'il aura reçu ma lettre. Ce seroit de tâcher du moins, de faire un réglement provisionnel pour vingt ans, au bout desquels on pourroit l'annuller, ou le confirmer, selon qu'on l'auroit reconnu bon ou mauvais à l'usage. On doit tout faire pour appaiser ce moment de chaleur

qui

qui peut avoir les ſuites les plus funeſtes. Quand on ne ſe fera plus un devoir cruel de m'affliger ; quand je ne ſerai plus, & que les circonſtances ſeront changées, les eſprits ſe rapprocheront naturellement, & chacun ſentira tôt ou tard, que ſon plus vrai bien n'eſt que dans le bien de la patrie.

Vous devez le ſavoir, monſieur ; ſi j'en avois été cru, non-ſeulement on n'eût point ſoutenu les repréſentations, mais on n'en eût point fait ; car naturellement je ſentois qu'elles ne pouvoient avoir ni ſuccès ni ſuite, que tout étoit contre les repréſentans, & qu'ils ſeroient infailliblement les victimes de leur zele patriotique. J'étois bien éloigné de prévoir le grand & beau ſpectacle qu'ils viennent de donner à l'univers, & qui, quoi qu'en puiſſent dire nos contemporains, fera l'admiration de la poſtérité. Cela devroit bien guérir vos magiſtrats, d'ailleurs ſi éclairés, ſi ſages ſur tout autre point, de l'erreur de regarder le peuple de Geneve comme une populace ordinaire. Tant qu'ils ont agi

ſur ce faux préjugé, ils ont fait de grandes fautes qu'ils ont bien payées; & je prédis qu'il en ſera de même, tant qu'ils s'obſtineront dans ce mépris très-mal entendu. Quand on veut aſſervir un peuple libre, il faut ſavoir employer des moyens aſſortis à ſon génie, & rien n'eſt plus aiſé; mais ils ſont loin de ces moyens là. Je reviens à moi: le malheur que j'ai eu d'être impliqué dans les commencemens de vos troubles, m'a fait un devoir dont je ne me ſuis jamais départi, de n'être ni la cauſe, ni le prétexte de leur continuation. C'eſt ce qui m'a empêché d'aller purger le décret; c'eſt ce qui m'a fait renoncer à ma bourgeoiſie; c'eſt ce qui m'a fait faire le ſerment ſolemnel de ne rentrer jamais dans Geneve; c'eſt ce qui m'a fait écrire & parler à tous mes amis, comme j'ai toujours fait: & j'ai encore renouvellé en dernier lieu, à M. d'Ivernois, les mêmes déclarations que j'ai ſouvent faites ſur cet article; ajoutant même que, s'il ne tenoit qu'à une démarche auſſi reſpectueuſe qu'il ſoit poſſible, pour appaiſer

l'animosité du Conseil, j'étois prêt à la faire hautement, & de tout mon cœur. Pourvu que vous ayez la paix, rien ne me coûtera, monsieur, je vous proteste; & cela, sans espoir d'aucun retour de justice & d'honnêteté de la part de personne. Les réparations qui me sont dues, ne me seront faites qu'après ma mort, je le sais; mais elles seront grandes & sinceres : j'y compte, & cela me suffit. Malheureusement, je ne peux rien; je n'ai nulle espece de crédit dans Geneve, pas même parmi les représentans. Si j'en avois eu, je vous le répete, tout ce qui s'est fait, ne se seroit point fait. D'ailleurs, je ne puis qu'exhorter; mais je ne veux pas tromper. Je dirai, comme je le crois, que la paix vaut mieux que la liberté; qu'il ne reste plus d'asyle à la liberté sur la terre, que dans le cœur de l'homme juste, & que ce n'est pas la peine de se batailler pour le reste. Mais quand il s'agira de peser un projet, & d'en dire mon sentiment, je le dirai sans déguisement. Encore une fois, je veux exhorter, mais non pas tromper.

Je ſuis bien aiſe, monſieur, que vous penſiez ſavoir que je ſuis tranquille, & que cela vous faſſe plaiſir. Cependant, ſi vous connoiſſiez ma véritable ſituation, vous ne me croiriez pas ſi hors des mains de M. Hume; & vous ne vous adreſſeriez pas à M. Coindet, pour dire le mal que vous pouvez penſer de cet homme là. Adieu, monſieur; je ferai toujours cas de votre amitié, & je ſerai toujours flatté d'en recevoir des témoignages; mais comme vous n'ignorez, ni mon habitation, ni le nom que j'y porte, vous me ferez plaiſir de m'écrire directement par préférence, ou de faire paſſer vos lettres par d'autres mains; & ſur-tout, ne ſoyez jamais la dupe de ceux qui ſont le plus de bruit de leur grande amitié pour moi. J'oubliois de vous dire que M. Coindet ne m'envoya que le 29, c'eſt-à-dire, le lendemain du Conſeil-général, votre lettre du 10; que je ne la reçus que le 3 mars, & que par conſéquent, il n'étoit plus temps d'en faire uſage. Du reſte, ordonnez. Je ſuis prêt.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye, le 8 mars 1768.

VOTRE lettre, mon ami, du 29 me fait frémir. Ah, cruels amis! quelles angoiſſes vous me donnez! N'ai-je donc pas aſſez des miennes? Je vous exhorte de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui juſqu'à préſent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens; conſultez vos lumieres; peſez, imaginez, propoſez: mais je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en hommes de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire, que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union ſe relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement proviſionnel peut

vous faire paſſer ſur bien des choſes, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & paſſager vous eſt favorable ; mais ſi vous ne le ſaiſiſſez rapidement, il va vous échapper ; tout eſt contre vous, & vous êtes perdus. Je penſe bien différemment de vous, ſur la chance générale de l'avenir ; car je ſuis très-perſuadé que dans dix ans, & ſur-tout dans vingt, elle ſera beaucoup plus avantageuſe à la cauſe des repréſentans, & cela me paroît infaillible : mais on ne peut pas tout dire par lettres ; cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs, finiſſez, & promptement, duſſiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la conſtance en opiniâtreté ; c'eſt le ſeul moyen de conſerver l'eſtime publique, que vous avez acquiſe, & dont vous ſentirez le prix un jour. Mon cœur eſt ſi plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres, pour vous la faire ſentir.

Je differe de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confidens, point de bruit, point de noms; & ſur-tout, défiez-vous par préférence, de ceux qui ſont oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami. Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner! Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

9 mars 1768.

JE ne vous répéterai pas, mon illuſtre ami, les monotones excuſes de mes longs ſilences, d'autant moins que ce ſeroit toujours à recommencer: car à meſure que mon abattement & mon découragement augmentent, ma pareſſe augmente en même raiſon. Je n'ai plus d'activité pour rien; plus même pour la promenade, à

laquelle d'ailleurs je ſuis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore ; du reſte je ſuis nul. Ce n'eſt pas ſeulement là, le mieux pour ma pareſſe; c'eſt le mieux auſſi pour ma raiſon : & comme rien n'uſe plus vainement la vie que de regimber contre la néceſſité, le meilleur parti qui me reſte à prendre & que je prends, eſt de laiſſer faire ſans réſiſtance, ceux qui diſpoſent ici de moi.

La propoſition d'aller vous voir à Fleury, eſt auſſi charmante qu'honnête ; & je ſens que l'aimable ſociété que j'y trouverois, ſeroit en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale ; je la trouve trop haute pour moi, plus ſtoïque que conſolante; & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent, que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélerinage me tente beaucoup, & c'eſt préciſément pour cela, que je crains de ne

le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte, je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant, que la durée de mon état préſent, qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage, quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt toute entiere, de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi ſûre que douce. De plus, le refuge que je ſuis venu chercher au ſein de votre nation, ſans précautions d'aucune eſpece, ſans autre ſûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant, les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher, veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne les pas forcer à le voir : aſſurément une telle conduite marque, non pas de l'arrogance, mais de la confiance ; elle eſt un témoi-

gnage d'eſtime auquel on doit être ſenſible, & non pas une témérité dont on ſe puiſſe offenſer. Je ſuis certain qu'aucun eſprit bien fait ne peut penſer autrement.

Comptez donc, mon illuſtre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit, un uſage plus agréable que celui que vous m'avez propoſé. Mais mon état préſent ne me permet cet eſpoir, qu'autant qu'il changera en mieux avec la ſaiſon; c'eſt de quoi je ne puis juger que quand elle ſera venue. En attendant, recevez mon reſpect, mes remerciemens & mes embraſſemens les plus tendres.

LETTRE

A M. DE LA LANDE.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, monſieur, de ceux qui s'amuſent à rendre aux infortunés, des honneurs ironiques, & qui couronnent

la victime qu'ils veulent facrifier. Ainfi, tout ce que je conclus des louanges dont il vous plait de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, eft que la générofité vous entraîne à outrer le refpect que l'on doit à l'adverfité. J'attribue à un fentiment auffi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'efprit, de méthode & d'art. Si cependant vous euffiez choifi moins fcrupuleufement, les endroits où la mufique françoife eft le plus maltraitée, je ne fais fi cette réferve eût été nuifible à la chofe; mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien auffi quelquefois defiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire, quelques-uns de ces articles n'étant que de remplifiage, d'autres, extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartiennent uniquement, & font meilleurs en eux-mêmes; tels que *accent*, *confonnance*, *diffon-*

nance, *expression*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *son*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & sur-tout l'article *enharmonique*, dans lequel j'ose croire que ce genre difficile, & jusqu'à présent très-mal entendu, est mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, monsieur, de la liberté avec laquelle j'ose vous dire ma pensée ; je la soumets avec une pleine confiance, à votre décision, qui n'exige pas de vous, une nouvelle peine, puisque vous avez été appellé à lire le livre entier ; ennui dont je vous fais à la fois, mes remerciemens & mes excuses.

Je me souviens, monsieur, avec plaisir & reconnoissance, de la visite dont vous m'honorâtes à Montmorency, & du desir qu'elle me laissa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, & mériter peut-être un jour de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

28 mars 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laiſſer l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre, ſur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement; je revins heureuſement; je reçus des nouvelles qui me firent plaiſir; & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé, n'eſt arrivé, je commence à craindre, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires, qui peuvent agir ſur mon cerveau. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt que quelqu'altération qui ſurvienne à ma tête, mon cœur reſtera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'eſpere que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux! Ne ceſſez jamais de l'être. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

26 avril 1768.

QUOIQUE je fusse accoutumé, mon bon ami, à recevoir de vous des paquets fréquens & coûteux, j'ai été vivement alarmé à la vue du dernier, taxé & payé six livres quatre sols de port. J'ai cru d'abord qu'il s'agissoit de quelque nouveau trouble dans votre ville, dont vous m'envoyiez à la hâte, l'important & cruel détail; mais à peine en ai-je parcouru cinq ou six lignes, que je me suis tranquillisé, voyant de quoi il s'agissoit; & de peur d'être tenté d'en lire davantage, je me suis pressé de jeter mes six livres quatre sols au feu, surpris, je l'avoue, que mon ami, M. d'Ivernois, m'envoyât de pareils paquets, de si loin, par la poste, & bien plus surpris encore, qu'il m'osât conseiller d'y répondre. Mes conseils, mon bon ami, me paroissent meilleurs que les

vôtres, & ne méritoient assurément pas un pareil retour de votre part.

A mon départ pour Gisors, regardant cette course comme périlleuse, je vous envoyai un billet de cent francs sur Mad. Duchesne, afin que s'il mésarrivoit de moi, vous n'en fussiez pas pour ces cent francs, dont vous m'aviez fait l'avance. Il vous a plu de supposer que cet envoi vouloit dire, ne venez pas. Une interprétation si bizarre, est peu naturelle; si je vous connoissois moins, je croirois, moi, qu'elle étoit de votre part, un mauvais prétexte pour ne pas venir, après m'en avoir témoigné tant d'envie : mais je ne suis pas si prompt que vous, à mésinterpréter les motifs de mes amis; & je me contenterai de vous assurer, avec vérité, que rien jamais ne fut plus éloigné de ma pensée, en écrivant ce billet, que le motif que vous m'avez supposé.

Si j'étois en état de faire d'une maniere satisfaisante, la lettre dont vous m'avez dit le sujet, je vous en enverrois ci-joint le modele; mais mon cœur serré, ma tête

en désordre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec soin, même avec clarté; & il ne me reste précisément qu'assez de sagesse, pour ne plus entreprendre ce que je ne suis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus, de mauvaise volonté, je vous le jure; & je suis désormais hors d'état d'écrire pour moi-même, les choses même les plus simples, & dont j'aurois le plus grand besoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre; & pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. du Peyrou. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends compte; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que foible, infirme, découragé, je reste à peu près sans pain sur mes vieux jours, & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne; la Providence y pourvoira de maniere ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre,

pauvre, j'ai vécu heureux; & ce n'eſt que quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur ou du moins le repos que je cherche, reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, ſeroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poſte, & de ne pas vous imaginer qu'en me propoſant le rembourſement des ports, vous ſerez pris au mot. Il eſt beaucoup plus honnête avec des amis; dans le cas où je me trouve, de leur économiſer la dépenſe, que d'offrir de la leur rembourſer.

Bon jour, mon cher d'Ivernois; je vous aime & vous embraſſe de tout mon cœur. J'eſpere que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante, ſur la ſuite de ſa petite penſion. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui ſera continuée, quoi qu'il arrive, à moins que je ne ſois tout-à-fait ſur le point de mourir de faim; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. du Peyrou me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentans : mais que ce soit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire ; je n'y vois point du tout de quoi répondre, ni se fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & saigner de temps en temps.

LETTRE

A M. le prince DE CONTI.

A Trye-le-Château, juin 1768.

MONSEIGNEUR. Ceux qui composent votre maison (je n'en excepte personne) sont peu faits pour me connoître. Soit qu'ils me prennent pour un espion, soit qu'ils me croient honnête homme, tous doivent également craindre mes regards. Aussi, monseigneur, ils n'ont rien épargné, & ils n'épargneront rien, chacun par les manœuvres qui leur conviennent,

pour me rendre haïssable & méprisable à tous les yeux, & pour me forcer de sortir enfin de votre château. Monseigneur, en cela, je dois & je veux leur complaire. Les graces dont m'a comblé Votre Altesse Sérénissime, suffissent pour me consoler de tous les malheurs qui m'attendent en sortant de cet asyle, où la gloire & l'opprobre ont partagé mon séjour. Ma vie & mon cœur sont à vous, mais mon honneur est à moi; permettez que j'obéisse à sa voix qui crie, & que je sorte dès demain, de chez vous. J'ose dire que vous le devez. Ne laissez pas un coquin de mon espece, parmi ces honnêtes gens.

LETTRE

A Mlle. LE VASSEUR, sous le nom de Mlle. RENOU.

A Grenoble, ce 25 juillet, à trois heures du matin, 1768.

DANS une heure d'ici, chere amie, je partirai pour Chambéry, muni de bons-

passe-ports & de la protection des puissances, mais non pas du sauf-conduit des philosophes, que vous savez. Si mon voyage se fait heureusement, je compte être ici de retour avant la fin de la semaine, & je vous écrirai sur-le champ. Si vous ne recevez pas dans huit jours, de mes nouvelles, n'en attendez plus, & disposez de vous, à l'aide des protections, en qui vous savez que j'ai toute confiance, & qui ne vous abandonneront pas. Vous savez où sont les effets, en quoi consistoient nos dernières ressources; tout est à vous. Je suis certain que les gens d'honneur qui en sont dépositaires, ne tromperont point mes intentions ni mes espérances. Pesez bien toute chose, avant de prendre un parti. Consultez Mad. l'abbesse; elle est bienfaisante, éclairée; elle nous aime, elle vous conseillera bien; mais je doute qu'elle vous conseille de rester auprès d'elle. Ce n'est pas dans une communauté qu'on trouve la liberté ni la paix; vous êtes accoutumée à l'une, & vous avez besoin de l'autre. Pour être libre & tran-

quille, foyez chez vous, & ne vous laiffez fubjuguer par perfonne. Si j'avois un confeil à vous donner, ce feroit de venir à Lyon. Voyez l'aimable Madelon; demeurez, non chez elle, mais auprès d'elle. Cette excellente fille a rempli de tout point mon pronoftic. Elle n'avoit pas quinze ans, que j'ai hautement annoncé quelle femme & quelle mere elle feroit un jour. Elle l'eft maintenant, & graces au ciel, fi folidement & avec fi peu d'éclat, que fa mere, fon mari, fes freres, fes fœurs, tous fes proches ne fe doutent pas eux-mêmes du profoud refpect qu'ils lui portent, & croient ne faire que l'aimer de tout leur cœur. Aimez-la comme ils font, chere amie; elle en eft digne, & vous le rendra bien. Tout ce qu'il reftoit de vertu fur la terre, femble s'être refugié dans vos deux cœurs. Souvenez-vous de votre ami l'une & l'autre; parlez-en quelquefois entre vous. Puiffe ma mémoire vous être toujours chere, & mourir parmi les hommes avec la derniere des deux!

Depuis mon départ de Trye, j'ai des

preuves de jour en jour plus certaines, que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas, & m'attend principalement ſur la frontiere. Selon le parti qu'ils pourront prendre, ils me feront peut-être du bien ſans le vouloir. Mon principal objet eſt bien, dans ce petit voyage, d'aller ſur la tombe de cette tendre mere que vous avez connue, pleurer le malheur que j'ai eu de lui ſurvivre; mais il y entre auſſi, je l'avoue, du deſir de donner ſi beau jeu à mes ennemis, qu'ils jouent enfin de leur reſte: car vivre ſans ceſſe entouré de leurs ſatellites flagorneurs & fourbes, eſt un état pour moi, pire que la mort. Si toutefois mon attente & mes conjectures me trompent, & que je revienne comme je ſuis allé, vous ſavez, chere ſœur, chere amie, qu'ennuyé, dégoûté de la vie, je n'y cherchois & n'y trouvois plus d'autre plaiſir, que de chercher à vous la rendre agréable & douce; dans ce qui peut m'en reſter encore, je ne changerai ni d'occupation ni de goût. Adieu, chere ſœur; je vous embraſſe en frere & en ami.

LETTRE
A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 31 août 1768.

NOUS vous devons, & nous vous faisons, monsieur, Mlle. Renou & moi, les plus vifs remerciemens de toutes vos bontés pour tous les deux; mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre, pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaisir d'avoir ici depuis quelques jours, celle de mes infortunes. Voyant qu'à tout prix, elle vouloit suivre ma destinée, j'ai fait ensorte au moins, qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'est point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre & pure fraternité, dans laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle est, & sera jusqu'à la mort,

ma femme, par la force de nos liens, & ma sœur, par leur pureté. Cet honnête & saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite & d'honneur, officiers d'artillerie, & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps, c'est-à-dire, avant que j'eusse aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte si court & si simple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne suis pas plus avancé sur le choix de ma demeure, que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon; & tant de cabarets & de courses ne facilitent pas un bon établissement. Les nouveaux voyages à faire me font peur, sur-tout à l'entrée de la saison où nous touchons; & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, si je puis, avant que je me

trouve, par ma ſituation, dans l'impoſſibilité d'y reſter & dans celle d'aller plus loin. Ainſi, monſieur, je me vois forcé de renoncer pour cette année, à l'eſpoir de me rapprocher de vous, ſauf à voir dans la ſuite, ce que je pourrai faire pour contenter mon deſir à cet égard.

Recevez les ſalutations de ma femme, & celles, monſieur, d'un homme qui vous aime de tout ſon cœur.

LETTRE

A M. le comte DE TONNERRE.

A Bourgoin, le 6 ſeptembre 1768.

IL y a peu de réſolutions & il n'y a point de répugnance, par-deſſus leſquelles le deſir d'approfondir l'affaire du ſieur Thevenin, ne me faſſe paſſer; & ſi ma confrontation ſous vos yeux, avec cet homme, peut vous engager, monſieur, à la ſuivre juſqu'au bout, je ſuis prêt à partir. Permettez ſeulement, que j'oſe vous demander auparavant, l'aſſurance que ce voyage ne

ſera point inutile ; que vous ne dédaignerez aucune des précautions convenables pour conſtater la vérité, tant à vos yeux qu'à ceux du public ; & que le motif d'éviter l'éclat, que je ne crains point, n'arrêtera aucune des démarches néceſſaires à cet effet. Il ne feroit aſſurément pas digne de votre généroſité, ni de la protection dont vous m'honorez, que des impoſteurs puſſent à leur gré, me promener de ville en ville, m'attirer au milieu d'eux, & m'y rendre impunément le jouet de leurs ſuppôts.

J'attends vos ordres, monſieur le comte ; & quelque parti qu'il vous plaiſe de prendre ſur cette affaire, dont je vous cauſe à regret la longue importunité, je vous ſupplie de vouloir bien me renvoyer la lettre de M. Bovier, & la copie de ma réponſe, que j'eus l'honneur de vous envoyer.

Je vous ſupplie, monſieur le comte, d'agréer avec bonté ma reconnoiſſance & mon reſpect.



LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 18 septembre 1768.

MONSIEUR. Le contre-temps de votre absence à mon arrivée à Grenoble, m'affligea d'autant plus que, sentant combien il m'importoit que, selon votre desir, mon entrevue avec le sieur Thevenin se passât sous vos yeux, & ne pouvant le trouver qu'à l'aide de M. Bovier, que j'aurois voulu ne pas voir, je me voyois forcé d'attendre à Grenoble votre retour, à quoi je ne pouvois me résoudre ; ou de revenir l'attendre ici, ce qui m'exposoit à un second voyage. J'aurois pris, monsieur, ce dernier parti, sans la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 15, & qui me fut envoyée à la nuit par M. Bovier. Je compris par cette lettre, qu'afin que mon voyage ne fût pas inutile, vous pensiez que je pouvois voir ledit Thevenin, quoiqu'en votre absence ; & c'est ce que je fis, par l'entremise de

M. Bovier, auquel il fallut bien recourir pour cela.

Je le vis tard, à la hâte, en deux reprises; j'étois en proie à mille idées cruelles, indigné, navré de me voir, après soixante ans d'honneur, compromis, seul, loin de vous, sans appui, sans amis, vis-à-vis d'un pareil misérable, & sur-tout de lire dans les cœurs des assistans, & de ceux même à qui je m'étois confié, leur mauvaise volonté secrette.

Mais, quelque courte qu'ait été cette conférence, elle a suffi pour l'objet que je m'y proposois. Avant d'y venir, permettez-moi, monsieur le comte, une petite observation qui s'y rapporte. M. Bovier m'avoit induit en erreur, en me marquant que c'étoit personnellement à moi, que ledit Thevenin avoit prêté neuf francs; au lieu que Thevenin lui-même dit seulement les avoir fait passer par la main d'autrui, en prêt ou en don (car il ne s'explique pas clairement là-dessus) à un homme appellé Rousseau, duquel au reste il ne donne pas le moindre renseignement, ni de son sur-

nom, ni de son âge, ni de son-état, ni de sa demeure, ni de sa figure, ni de son habit, excepté la couleur, & qu'il s'étoit signé dans une lettre, *le voyageur perpétuel*. M. Bovier, sur le simple rapport d'un quidam qu'il dit ne pas connoître, part de ces seuls indices, & de celui du lieu où se sont vus ces deux hommes, pour m'écrire en ces termes: " Je crois vous faire plaisir de vous rappeller un homme qui vous a rendu un service, il y a près de dix années, & qui se trouve aujourd'hui dans le cas que vous vous en souveniez. „ Ce même M. Bovier, dans sa lettre précédente, me parloit ainsi: " Je vous ai vû; j'ai été émerveillé de trouver une ame aussi belle que la vôtre, jointe à un génie aussi sublime. „ Voilà, ce me semble, cette belle ame transformée un peu légérement, en celle d'un vil emprunteur, & d'un plus vil banqueroutier. Il faut que les belles ames soient bien communes à Grenoble; car assurément on ne les y met pas à haut prix.

Voici la substance de la déclaration dudit Thevenin, tant en présence de M. Bo-

vier & de sa famille, que de M. de Champagneux, maire & châtelain de Bourgoin, de son cousin M. de Roziere, officier d'artillerie, & d'un autre officier du même corps, leur ami, dont j'ignore le nom; laquelle déclaration a été faite en plusieurs fois, avec des variations, en hésitant, ou se reprenant; quoiqu'assurément il dût avoir la mémoire bien fraîche de ce qu'il avoit dit tant de fois, & à vous, monsieur le comte, & avant vous, à M. Bovier.

Que de la Charité-sur-Loire, qui est son pays, venant en Suisse & passant aux Verrieres de Joux, dans un cabaret dont l'hôte s'appelle Janin, un homme nommé Rousseau, le voyant mettre à genoux, lui demanda s'il étoit catholique; que là-dessus s'étant pris de conversation, cet homme lui donna une lettre de recommandation pour Yverdon; qu'ayant continué de demeurer ensemble dans ledit cabaret, ledit Rousseau le pria de lui prêter quelqu'argent, & lui donna deux jours après, deux autres lettres de recommandation, savoir, une seconde pour Yverdon, & l'autre

pour Paris, où ledit Rouſſeau lui dit qu'il avoit mis pour ſignature, *le voyageur perpétuel*; qu'en reconnoiſſance de ce ſervice, lui Thevenin lui fit remettre neuf francs par Janin leur hôte, après un voyage qu'ils firent tous trois des Verrieres à S. Sulpice, où ils dînerent encore enſemble; qu'enſuite ils ſe ſéparerent; que lui Thevenin ſe rendit de là, à Yverdon, & porta les deux lettres de recommandation à leurs adreſſes, l'une pour M. de Faugnes, l'autre pour M. Haldimand; que ne les ayant trouvés ni l'un ni l'autre, il remit ſes lettres à leurs gens, ſans que pendant deux ans qu'il reſta ſur les lieux, la fantaiſie lui ait pris de retourner chez ces meſſieurs, voir, du moins par curioſité, l'effet de ces mêmes lettres qu'il avoit ſi bien payées. A l'égard de la lettre de recommandation pour Paris, ſignée *le voyageur perpétuel*, il l'envoya à la Charité-ſur-Loire, à ſa femme, qui la fit paſſer par le curé à ſon adreſſe, dont il ne ſe ſouvient point.

Quant à la perſonne dudit Rouſſeau, j'ai déjà dit qu'il ne s'en rappelloit rien,

ni rien de ce qui s'y rapporte. Interrogé si ledit Rousseau portoit son chapeau sur la tête ou sous le bras, il a dit ne s'en pas souvenir ; s'il portoit perruque, ou s'il avoit ses cheveux, a dit qu'il ne s'en souvenoit pas non plus, & que cela ne faisoit pas une différence bien sensible. Interrogé sur l'habillement, il a dit que tout ce qu'il s'en rappelloit, étoit qu'il portoit un habit gris, doublé de bleu ou de verd. Interrogé s'il savoit la demeure dudit Rousseau, a dit qu'il n'en savoit rien ; s'il n'avoit plus eu de ses nouvelles, a dit que durant tout son séjour à Yverdon & à Estavayé, où il alla travailler en sortant de là ; il n'a jamais plus oui parler dudit Rousseau ; & n'a su ce qu'il étoit devenu, jusqu'à ce qu'apprenant qu'il y avoit un M. Rousseau à Grenoble, il s'est adressé par le vicaire de la paroisse, à son voisin M. Bovier, pour savoir si ledit sieur Rousseau ne seroit point son homme des Verrieres : chose qu'il n'a pourtant jamais affirmée, ni dite, ni crue, mais dont il vouloit simplement s'informer.

Comme sa déclaration laissoit assez indéterminé

indéterminé le temps de l'époque, j'ai parcouru, pour le fixer, ceux de ses papiers qu'il a bien voulu me montrer, & j'y ai trouvé un certificat daté du 30 juillet 1763, par lequel le sieur Cuche, chamoiseur d'Yverdon, atteste que ledit Thevenin a demeuré chez lui, pendant environ deux ans, &c.

Supposant donc que Thevenin soit entré chez le sieur Cuche, immédiatement à son arrivée à Yverdon, & qu'il se soit rendu immédiatement à Yverdon, en quittant ledit Rousseau à S. Sulpice, cela détermine le temps de leur entrevue, à la fin de l'été 1761 au plus tard. Il est possible que cette époque remonte plus haut; mais il ne l'est pas qu'elle soit plus récente, puisqu'il faudroit alors que cette rencontre se fût faite, du temps que ledit Thevenin étoit déjà à Yverdon, au lieu qu'elle se fit avant qu'il y fût arrivé.

J'ai demandé à cet homme, le nom du maître chez lequel il travaille à Grenoble; il me l'a dit; je l'ai oublié. Je lui ai demandé pour qui ce maître travailloit;

quelles étoient ſes pratiques ; il m'a dit qu'il n'en ſavoit rien , & qu'il n'en connoiſſoit aucune. Je lui ai demandé s'il ne travailloit point pour ſon voiſin M. Bovier le pere , qui eſt gantier ; il m'a dit qu'il n'en ſavoit rien ; & M. Bovier fils prenant la parole , a dit que non ; & il falloit bien en effet , qu'ils ne ſe connuſſent point , puiſque pour parvenir à lui parler , ledit Thevenin a eu recours au vicaire de la paroiſſe.

Voilà , dans ce qu'a dit cet homme , tout ce qui me paroît avoir trait à la queſtion.

Cette queſtion en peut offrir deux diſtinctes. Premiérement , ſi ledit Thevenin dit vrai , ou s'il ment ?

Suppoſant qu'il dit vrai , ſeconde queſtion : Quel eſt l'homme nommé Rouſſeau , auquel il a prêté ſon argent , ſans connoître de lui que le nom ? Car enfin l'identité des noms ne fait pas celle des perſonnes ; & il ne ſuffit pas , n'en déplaiſe à M. Bovier , de porter le nom de Rouſſeau , pour être par cela ſeul , le débiteur ou l'obligé du ſieur Thevenin.

Il n'y a, felon le récit du dernier, que trois perfonnes en état d'en attefter la vérité; favoir, le Rouffeau dont il ne connoît que le nom, Thevenin lui-même, & l'hôte Janin, qui eft abfent. D'ailleurs, le témoignage des deux premiers, comme parties, eft nul, à moins qu'ils ne foient d'accord; & celui du dernier feroit fufpect, s'il favorifoit Thevenin; car il peut être fon complice; il peut même être le feul frippon, comme vous l'avez, monfieur, foupçonné vous-même; il peut encore être gagné par ceux qui ont apofté l'autre. Il n'eft décifif qu'au cas qu'il condamne Thevenin. En tout état de caufe, je ne vois pas à tout cela, de quoi faire preuve fans d'autres informations. Il eft vrai que les circonftances du récit de Thevenin ne feroient pas un préjugé qui lui fût bien favorable, quand même il auroit affaire au dernier des malheureux, qui auroit tous les autres préjugés contre lui : mais enfin tout cela ne font pas des preuves. Qu'un garçon chamoifeur, qui court le pays pour chercher de l'ouvrage, s'aille mettre à

genoux en parade, dans un cabaret protestant; qu'un autre homme qui le voit, conclue de là qu'il eſt catholique, lui en faſſe compliment, lui offre des lettres de recommandation, & lui demande de l'argent ſans le connoître & ſans en être connu d'aucune façon; qu'au lieu de préſumer de là, que l'emprunteur eſt un eſcroc, & que ſes recommandations ſont des torches-cul, l'autre tranſporté du bonheur de les obtenir, tire auſſi-tôt neuf francs de ſa bourſe coſſue; qu'il ait même la plaiſante délicateſſe de n'oſer les donner lui-même, à celui qui oſe bien les lui demander; qu'il attende pour cela, d'être en un autre lieu, & de les lui faire modeſtement préſenter par un autre homme : tout cela, tout inepte & riſible qu'il eſt, n'eſt pas abſolument impoſſible.

Que le prêteur, ou donneur, paſſe trois jours avec l'emprunteur; qu'il mange avec lui; qu'il voyage avec lui, ſans ſavoir comment il eſt fait, s'il porte perruque, ou non, s'il eſt grand ou petit, noir ou blond, ſans retenir la moindre choſe de ſa figure :

cela paroît si singulier, que je lui en fis l'objection. A cela, il me répondit qu'en marchant, lui Thevenin étoit derriere l'autre, & ne le voyoit que par le dos ; & qu'à table, il ne le voyoit pas bien non plus, parce que ledit Rousseau ne se tenoit pas assis, mais se promenoit par la chambre en mangeant. Il faut convenir, en riant de plus fort, que cela n'est pas encore impossible.

Il ne l'est pas enfin, que desdites lettres de recommandation si précieuses, aucune ne soit parvenue, attendu que ledit Thevenin, modeste pour les lettres comme pour l'argent, ne voulut pas les rendre lui-même, ni s'informer au moins de leur effet, quoiqu'il demeurât dans le même lieu qu'habitoient ceux à qui elles étoient adressées, qu'il les vît peut-être dix fois par jour, & que ce fût au moins une curiosité fort naturelle de savoir si un coureur de cabarets, à l'affût des écus des passans, pouvoit être réellement en liaison avec ces messieurs là. Si, comme il est à craindre, aucune desdites lettres n'est parvenue,

ce/feront ces coquins de valets, à qui l'honnête Thevenin les a remifes, qui lui auront joué le tour de les garder. Je ne dis rien de la lettre pour Paris ; il eft fi clair qu'une recommandation pour Paris, eft extrêmement utile à un garçon chamoifeur qui va travailler à Yverdon !

Pardon, monfieur ; je ris de ma fimplicité, & j'admire votre patience : mais enfin, fi Thevenin n'eft pas un impofteur, il faut de néceffité abfolue, que toutes ces folies foient autant de vérités.

Suppofons-les telles, & paffons outre. Voilà le généreux Thevenin créancier ou bienfaiteur d'un nommé Rouffeau, lequel, comme le dit très-bien M. Bovier, doit être pénétré de reconnoiffance. Quel eft ce Rouffeau ? Lui Thevenin n'en fait rien ; mais M. Bovier le fait pour lui, & préfume avec beaucoup de vraifemblance, que ce Rouffeau eft l'infortuné Jean-Jaques Rouffeau, fi connu par fes malheurs paffés, & qui le fera bien plus encore par ceux que l'on lui prépare. Je ne fache pas cependant, que parmi ces multitudes

d'atroces & ridicules charges, que ſes ennemis inventent journellement contre lui, ils l'aient jamais accuſé d'être un coureur de cabarets, un crocheteur de bourſes, qui va pochetant quelques écus çà & là, chez le premier va-nu-pied qu'il rencontre. Si le Jean-Jaques Rouſſeau qu'on connoît, pouvoit s'abaiſſer à pareille infamie, il faudroit qu'on l'eût vu, pour le pouvoir croire; & encore après l'avoir vu, n'en croiroit-on rien. M. Bovier eſt moins incrédule; le ſimple doute d'un miſérable qu'il ne connoît point, ſe transforme à ſes yeux, en certitude, & lui prouve qu'une belle ame qu'il connoît, eſt celle du plus vil des mendians, ou du plus lâche des frippons.

Si le Jean-Jaques Rouſſeau dont il s'agit, n'eſt qu'un infame, ce n'eſt pas tout: il faut encore qu'il ſoit un ſot; car s'il accepte les neuf francs que ledit Thevenin ne lui donne pas de la main à la main, mais qu'il lui fait donner par un autre homme habitant du pays, il doit s'attendre qu'ils lui ſeront reprochés mille

fois le jour : il doit compter qu'à chaque fois qu'on citera dans le pays quelque trait de sa facilité à répandre, & de sa répugnance à recevoir, le sieur Janin ne manquera pas de dire : *Eh, par dieu, cet homme n'est pas toujours si fier ; il a demandé & reçu neuf francs d'un faquin d'ouvrier qui logeoit dans mon auberge ; & j'en suis bien sûr, car c'est moi qui les ai livrés.* Quand on commença d'ameuter le peuple contre ce pauvre Jean-Jaques, & qu'on le faisoit lapider jusques dans son lit, Janin auroit fait sa fortune avec cette histoire ; son cabaret n'auroit pas désempli. Thevenin fait bien de la conter à Grenoble ; mais s'il l'osoit conter à S. Sulpice ou aux Verrieres, & dans tout le pays, où ce même Jean-Jaques a pourtant reçu tant d'outrages, & qu'il dit qu'elle le regarde, je suis sûr que les habitans lui cracheroient au nez.

Préjugés vrais ou faux à part, passons aux preuves, & permettez, monsieur le comte, que nous examinions un peu le rapport de notre homme, & que nous voyions s'il se peut rapporter à moi.

Le sieur Thevenin fit connoissance avec ledit Rousseau aux Verrieres, & ils y demeurerent ensemble deux ou trois jours, logés chez Janin. J'ai demeuré long-temps à Motiers sans aller aux Verrieres, & je n'y ai jamais été qu'une seule fois, allant à Pontarlier avec M. de Sauttershaim, dit dans le pays, le baron Sauttern. Je n'y couchai point en allant, j'en suis très-sûr: je suis très-persuadé que je n'y couchai point en revenant, quoique je n'en sois pas sûr de même; mais si j'y couchai, ce fut sans y séjourner, & sans quitter le baron. Thevenin dit cependant, que son homme étoit seul. Ma mémoire affoiblie me sert mal sur les faits récens; mais il en est, sur lesquels elle ne peut me tromper; & je suis aussi sûr de n'avoir jamais séjourné, ni peu, ni beaucoup, aux Verrieres, que je suis sûr de n'avoir jamais été à Pékin.

Je ne suis donc pas l'homme qui resta deux ou trois jours aux Verrieres, à contempler les génuflexions du dévot Thevenin.

Je ne peux guere être, non plus, celui qui lui demanda de l'argent à emprunter aux mêmes Verrieres, parce que, outre M. du Terreau, maire du lieu, j'y connoiſſois beaucoup un M. Breguet, très-galant homme, qui m'auroit fourni tout l'argent dont j'aurois eu beſoin, & avec lequel j'ai eu bien des querelles, pour n'avoir pu tenir la promeſſe que je lui avois faite de l'y aller voir. Si j'avois logé là ſeul, c'eût été chez lui, ſelon toute apparence, & non pas chez le ſieur Janin, ſur-tout quand j'aurois été ſans argent.

Je ne ſuis point l'homme à l'habit gris doublé de bleu ou de verd, parce que je n'en ai jamais porté de pareil, durant tout mon ſéjour en Suiſſe. Je n'y ai jamais voyagé qu'en habit d'Arménien, qui ſûrement n'étoit doublé ni de verd ni de bleu. Thevenin ne ſe ſouvient pas ſi ſon homme avoit ſes cheveux ou la perruque, s'il portoit ſon chapeau ſur la tête ou ſous le bras. Un Arménien ne porte point de chapeau du tout; & ſon équipage eſt trop remarquable, pour qu'on en perde totale-

ment le ſouvenir, après avoir demeuré trois jours avec lui, & après l'avoir vu dans la chambre & en voyage, par-devant, par-derriere, & de toutes les façons.

Je ne ſuis point l'homme qui a donné au ſieur Thevenin une lettre de recommandation pour M. de Faugnes, que je ne connoiſſois pas même encore, quand ledit Thevenin alla à Yverdon ; & je ne ſuis point l'homme qui lui a donné une lettre de recommandation pour M. Haldimand, que je n'ai connu de m'a vie, & que je ne crois pas même, avoir été de retour d'Italie à Yverdon, ſous la même date. (1)

Je ne ſuis point l'homme qui a donné au ſieur Thevenin une lettre de recommandation pour Paris, ſignée, *le voyageur perpétuel.* Je ne crois pas avoir jamais employé cette plate ſignature, & je ſuis parfaitement ſûr de n'avoir pu l'employer à l'époque de ma prétendue rencontre

(1) J'ai appris ſeulement depuis quelques jours, que le ſecretaire baillival d'Yverdon s'appelloit auſſi M. Haldimand.

avec Thevenin ; car cette lettre devant être antérieure à l'arrivée dudit Thevenin à Yverdon, dut l'être à plus forte raiſon, à ſon départ de la même ville. Or, même en ce temps là, je ne pouvois ſigner *le voyageur perpétuel*, avec aucune apparence de vérité d'aucune eſpece ; car durant l'eſpace de dix-huit ans, depuis mon retour d'Italie à Paris, juſqu'à mon départ pour la Suiſſe, je n'avois fait qu'un ſeul voyage ; & il eſt abſurde de donner le nom de *voyageur perpétuel*, à un homme qui ne fait qu'un voyage en dix-huit ans. Depuis la date de mon arrivée à Motiers, juſqu'à celle du départ de Thevenin d'Yverdon, je n'avois fait encore aucune promenade dans le pays, qui pût porter le nom de voyage. Ainſi cette ſignature, au moment que Thevenin la ſuppoſe, eût été non-ſeulement plate & ſotte, mais fauſſe en tous ſens, & de toute fauſſeté.

Il n'eſt pas non plus fort aiſé de croire que je ſois l'homme dont Thevenin n'a plus oui parler, durant tout ſon ſéjour en Suiſſe ; puiſqu'on n'y parloit que de cet

homme infernal, qui osoit croire en Dieu sans croire aux miracles, contre lequel les prédicans prêchoient avec le plus saint zele, & qu'ils nommoient hautement l'*Ante-Christ*. Je suis sûr qu'il n'y avoit pas dans toute la Suisse, un honnête chamoiseur qui n'édifiât son quartier, en m'y maudissant saintement mille fois le jour; & je crois que le benin Thevenin n'étoit pas des derniers à s'acquitter de cette bonne œuvre. Mais sans rien conclure de tout cela, je finis par ma preuve péremptoire.

Je ne suis point l'homme qui a pu se trouver aux Verrieres & à S. Sulpice avec le sieur Thevenin, quand, venant de la Charité-sur-Loire, il alloit à Yverdon; car il n'a pu passer aux Verrieres plus tard que l'été de 1761, puisque le 30 juillet 1763, il y avoit environ deux ans qu'il demeuroit chez le sieur Cuche, & probablement davantage, qu'il demeuroit à Yverdon. Or, au vu & au su de toute la France, j'ai passé l'année entiere de 1761, & la moitié de la suivante, tranquille à Montmorency. Je ne pouvois donc pas,

dès l'année précédente, avoir couru les cabarets aux Verrieres & à S. Sulpice. Ajoutez, je vous ſupplie, qu'arrivant en Suiſſe, je n'allai pas tout de ſuite à Motiers; ajoutez encore, qu'arrivé à Motiers, & tout occupé juſqu'à l'hiver, de mon établiſſement, je ne fis aucun voyage du reſte de l'année, ni bien avant dans la ſuivante. Selon Thevenin, notre rencontre a dû ſe faire avant qu'il allât à Yverdon; & ſelon la vérité, il étoit déjà parti de cette ville, quand je fis mon premier & unique voyage aux Verrieres: je n'étois donc pas l'homme portant le nom de Rouſſeau, qu'il y rencontra. C'eſt ce que j'avois à prouver.

Quel étoit cet homme? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt que, pour que ledit Thevenin ne ſoit pas un impoſteur, il faut que cet autre homme ſe trouve; c'eſt-à-dire, que ſon exiſtence ſoit connue ſur les lieux. Il faut qu'il s'y ſoit trouvé dans l'année 1761; qu'il s'appellât Rouſſeau; qu'il eût un habit gris, doublé de verd ou de bleu; qu'il ait écrit des lettres à Mrs. de Faugnes & Haldimand, qui par

conféquent, étoient de fa connoiffance; qu'il ait écrit une autre lettre à Paris, fignée *le voyageur perpétuel*; qu'après avoir paffé deux jours avec Thevenin aux Verrieres, ils aient encore été de compagnie à S. Sulpice, avec Janin leur hôte; & qu'après y avoir dîné tous trois enfemble, ledit Thevenin ait fait donner audit Rouffeau, neuf francs par ledit Janin. La vérification de tous ces faits gît en informations, que je ne fuis point en état de faire, & qui ne m'intéreffent en aucune forte, fi ce n'eft pour prouver ce que je fais bien fans cela, favoir, que ledit Thevenin eft un impofteur apofté. J'ai pourtant écrit dans le pays, pour avoir là-deffus, des éclairciffemens dont j'aurai l'honneur, monfieur, de vous faire part, s'ils me parviennent. Mais comment pourrois-je efpérer que des lettres de cette efpece échapperont à l'interception, puifque celles même que j'adreffe à M. le prince de Conti, n'y échappent pas, & que la derniere que j'eus l'honneur de lui écrire, & que je mis moi-même à la pofte, en

partant de Grenoble, ne lui eſt pas parvenue? Mais ils auront beau faire : je me ris des machines qu'ils entaſſent ſans ceſſe autour de moi; elles s'écrouleront par leur propre maſſe, & le cri de la vérité percera le ciel tôt ou tard.

Agréez, monſieur le comte, les aſſurances de mon reſpect. (*)

(*) *Apoſtille de l'auteur.*

NB. " Cette lettre eſt reſtée ſans réponſe, de
„ même qu'une autre écrite encore l'ordinaire
„ ſuivant, à M. le comte de Tonnerre, en lui en
„ envoyant une, dans laquelle M. Roguin me
„ donnoit des informations ſur le ſieur Thévenin,
„ & qui ne m'a point été renvoyée. Depuis lors,
„ je n'ai reçu, ni de M. de Tonnerre, ni d'au-
„ cune ame vivante, aucun avis de rien de ce
„ qui s'eſt paſſé à Grenoble, au ſujet de cette
„ affaire, ni de ce qu'eſt devenu ledit Thevenin. „

On peut rapprocher de la lettre qu'on vient de lire, une note relative à ſon objet, inſérée dans le vol. 24, in-8. page 501 de la Collection des œuvres de Rouſſeau, édition de Geneve, 1782.

LETTRE

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 21 septembre 1768.

JE ne puis résister, monsieur, au desir de vous donner, par la copie ci-jointe, une idée de la maniere dont je suis traité dans ce pays. Si-tôt que je fus parti de Grenoble, pour venir ici, l'on y déterra un garçon chamoiseur, nommé *Thèvenin*, qui me redemandoit neuf francs, qu'il prétendoit m'avoir prêtés en Suisse, & qu'il prétend à présent m'avoir donnés; parce que ceux qui l'instruisent, ont senti le ridicule de faire prêter de l'argent par un passant, à quelqu'un qui demeure dans le pays. Cette extravagante histoire, qui par-tout ailleurs, eût attiré audit Thevenin le traitement qu'il mérite, lui attire ici la faveur publique; & il n'y a personne à Grenoble, & parmi les gens qui m'entourent, qui ne donnât tout au monde, pour que Thevenin se trouvât l'honnête

homme, & moi le frippon. Malheureusement pour eux, j'apprends à l'instant, par une lettre de Suisse, qui m'est arrivée sous couvert étranger, que ledit Thevenin a eu ci-devant l'honneur d'être condamné par un arrêt du parlement de Paris, à être marqué & envoyé aux galeres, pour fabrication de faux actes, dans un procès qu'il eut l'impudence d'intenter à M. Thevenin de Tanley, conseiller honoraire actuel au parlement, *rue des Enfans-Rouges, au Marais.* (1) J'ai écrit en Suisse, pour avoir des informations sur le compte de ce misérable; je n'ai eu encore que cette seule réponse, qui heureusement n'est pas venue directement à mon adresse. J'ai écrit à M. de Faugnes, receveur-général des

(1) L'arrêt est du 10 mars 1761. Il fut permis à *Jean Thevenin de Tanley & consors*, de le faire imprimer, publier & afficher. On y voit même, que ledit *Nicolas-Eloi Thevenin*, de la Charité-sur-Loire, est condamné au carcan, en place de Greve, pour y demeurer depuis midi jusqu'à deux heures, ayant écriteau devant & derriere, portant ces mots : *Calomniateur & imposteur insigne.*

finances à Paris, lequel a connu, à ce qu'on me marque, ledit Thevenin; je n'en ai aucune réponſe. Je crains bien que mes lettres ne ſoient interceptées à la poſte. M. de Faugnes demeure *rue Feydau.* Si, ſans vous incommoder, vous pouviez, monſieur, paſſer chez lui, & chez M. Thevenin de Tanley, vous tireriez peut-être de ces meſſieurs, des informations qui me feroient utiles pour confondre mon coquin, malgré la faveur de ſes honnêtes protecteurs.

Je vois que ma diffamation eſt jurée, & qu'on veut l'opérer à tout prix. Mon intention n'eſt pas de daigner me défendre, quoiqu'en cette occaſion, je n'aie pu réſiſter au deſir de démaſquer l'impoſteur; mais j'avoue, qu'enfin dégoûté de la France, je n'aſpire plus qu'à m'en éloigner, & du foyer des complots dont je ſuis la victime. Je n'eſpere pas échapper à mes ennemis, en quelque lieu que je me refugie; mais en les forçant de multiplier leurs complices, je rends leur ſecret plus difficile à garder, & je le crois déjà au

point de ne pouvoir me ſurvivre. C'eſt tout ce qui me reſte à deſirer déſormais. Bon jour, monſieur ; votre derniere lettre m'eſt bien parvenue ; cela me fait eſpérer le même bonheur pour celle-ci, & peut-être pour votre réponſe. Faites-la un peu promptement, je vous ſupplie, ſi vous voulez que je la reçoive ; car dans une quinzaine de jours, je pourrois bien n'être plus ici. Ma femme vous prie d'agréer ſes obéiſſances. Recevez mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 5 octobre 1768.

VOTRE lettre, monſieur, du 29 ſeptembre, m'eſt parvenue en ſon temps, mais ſans le duplicata ; & je ſuis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, eſpérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes ; mais

n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adreſſe intermédiaire, ici, ſi je puis, ou à Lyon.

Je ſuis bien touché de vos ſoins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je ſuis très-ſûr que vous n'avez pas regret: mais il eſt ſuperflu que vous continuiez d'en prendre au ſujet de ce coquin de Thevenin, dont l'impoſture eſt maintenant dans un degré d'évidence, auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus, quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair ? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée, étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable, ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela, qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai fait, cela me ſuffit; il

en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret, l'hiver dont je ſens déjà les atteintes, & qu'il ne me reſte pas une pierre pour y poſer ma tête, il n'y a point d'extrêmité que je n'endure, plutôt que de retourner à Trye ; & vous ne me propoſeriez ſûrement pas ce retour, ſi vous ſaviez ce qu'on m'y a fait ſouffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé là. Je frémis ſeulement à y ſonger ; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Également tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté, ni de reſter où je ſuis, ni d'aller où je veux ; je ne puis pas même obtenir de ſavoir où l'on veut que je ſois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement deſiré qu'on diſpoſât ouvertement de ma perſonne ; ce ſeroit me mettre en repos,

& voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je sens est qu'on est importuné de mon existence, & qu'on veut faire ensorte que je le sois moi-même ; il est impossible de s'y prendre mieux pour cela. Il m'est cent fois venu dans l'esprit de proposer mon transport en Amérique, espérant qu'on voudroit bien m'y laisser tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop : mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, si nous étions plus en état, ma femme & moi, d'en supporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée, dont je veux vous parler, & que ma passion pour la botanique m'a fait naître : car voyant qu'on ne vouloit pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en passer : c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument ; c'est un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, monsieur, trouver quelque moyen d'aller la finir, dans les isles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou

dans quelque autre coin de la Grece; il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne dispose plus de moi. J'ai dans l'esprit que la barbarie Turque me sera moins cruelle. Malheureusement pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai besoin d'aide & de protection. Je ne saurois subsister là-bas sans ressource; & sans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins, pour quelqu'un des consuls qui résident dans le pays, mon établissement y seroit totalement impossible. Comme je ne serois pas sans espoir d'y rendre mon séjour de quelque utilité au progrès de l'histoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre, obtenir quelque assistance des souverains qui se font honneur de le favoriser. Je ne suis pas un Tournefort, ni un Jussieu: mais aussi je ne ferois pas ce travail en passant, plein d'autres vues, & par tâche; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaisir, & jusqu'à la mort. Le goût, l'assiduité, la constance peuvent

ſuppléer à beaucoup de connoiſſances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion du roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favoriſât mon paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni deſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée; & d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là, pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés, de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, monſieur: je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, &

que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que ſondant le terrain, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la cour, & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres, pour protéger mes herboriſations dans l'Archipel, vous puiſſiez me marquer ſi l'exil dans ce pays là, que je deſire, peut être favoriſé d'un des deux ſouverains. Au reſte, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me réſoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le deſire, à recourir pour cela, à aucun particulier, quel qu'il ſoit. La voie la plus courte & la plus ſûre de ſavoir là-deſſus, ce qui ſe peut faire, ſeroit à mon avis, de conſulter Mad. la maréchale de Luxembourg. J'ai même une ſi pleine confiance, & dans ſa bonte pour moi, & dans ſes lumieres, que je voudrois que vous ne parlaſſiez d'abord de ce projet qu'à elle ſeule; que vous ne fiſſiez là-deſſus, que ce qu'elle

approuvera, & que vous n'y penſiez plus, ſi elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, monſieur, de compter ſur vous. Voilà ma réponſe. Je mets mon ſort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, monſieur; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. le comte DE TONNERRE, *en lui envoyant l'écrit ſuivant.*

A Bourgoin, le 9 octobre 1768.

MONSIEUR. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe, la déclaration juridique du ſieur Jeannet, cabaretier des Verrieres, relative à celle du ſieur Thevenin. De peur d'abuſer de votre patience, je m'abſtiens de joindre à cette piece, celles que j'ai reçues en même temps, puiſqu'elle ſuffit ſeule à la ſuite des preuves que vous avez déjà, pour démontrer pleinement, non l'erreur, mais l'impoſture de ce der-

nier. Je n'aurois assurément pas eu l'indiscrétion de vous importuner de cette ridicule affaire, si le ton décidé, sur lequel M. Bovier se faisoit le porteur de parole de ce misérable, n'eût excité ma juste indignation. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer, qu'après ce qui s'est passé, mon prétendu créancier se tiendra pour dit, qu'il ne sauroit se flatter de trouver en moi son débiteur, Voilà, monsieur le comte, de quoi jamais il ne s'est flatté, je vous assure : mais il s'est flatté, premiérement, de mentir, & m'avilir à son aise; puis après avoir dit tout ce qu'il vouloit dire, & n'ayant plus qu'à se taire, de se taire ensuite tranquillement; & s'il étoit enfin convaincu d'être un imposteur, de sortir néanmoins de cette affaire, confondu, très-peu lui importe, mais impuni, mais triomphant. Pour un homme qui paroît si bête, je trouve qu'il n'a pas trop mal calculé.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien ordonner, à votre commodité, que les deux pieces ci-jointes me soient ren-

voyées avec la lettre de M. Roguin. Je ſens que j'ai fort abuſé dans cette occaſion, de la permiſſion que vous m'avez donnée de faire venir mes lettres ſous votre pli. Je ſerai plus diſcret à l'avenir ; & ſi l'impunité du premier fourbe en ſuſcite d'autres, elle me ſervira de leçon pour ne m'en plus tourmenter.

J'ai l'honneur, monſieur le comte, de vous aſſurer de tout mon reſpect.

DÉCLARATION juridique du ſieur Jeannet.

L'AN 1768, & le 19e jour du mois de ſeptembre, par-devant noble & prudent Charles-Auguſte du Terraux, bourgeois de Neuchatel & de Romain-Motiers, maire pour S. M. le roi de Pruſſe, notre ſouverain prince & ſeigneur, en la juriſdiction des Verrieres ; adminiſtrant juſtice par jour extraordinaire, mais au lieu & heure accoutumés, & en la préſence des ſieurs jurés en icelle après nommés :

Perſonnellement eſt comparu M. Guyenet, receveur pour S. M. & lieutenant en l'honorable cour de juſtice du Val-de-Tra-

vers, qui a repréſenté, qu'ayant reçu depuis peu, une lettre de M. J. J. Rouſſeau, datée de Bourgoin du 8 du courant, par laquelle il lui marque que le nommé Thevenin, chamoiſeur de ſa profeſſion, lui ayant fait demander neuf livres argent de France, qu'il prétend lui avoir fait remettre en prêt, au logis du Soleil à S. Sulpice, il y a à peu près dix ans; & comme cet article eſt trop intéreſſant à l'honneur de mondit ſieur Rouſſeau, pour ne pas l'éclaircir, vu & d'autant qu'il n'a jamais été dans le cas d'emprunter cette ſomme dudit Thevenin, & que cet article eſt controuvé; c'eſt pourquoi mondit ſieur le lieutenant Guyenet ſe préſente aujourd'hui par-devant cette honorable Juſtice, pour requérir que par connoiſſance, il puiſſe juſtifier authentiquement ce qu'il vient d'avancer; ayant pour cet effet, fait citer en témoignage, le ſieur Jean-Henri Jeannet, cabaretier de ce lieu, préſent, lequel & par qui l'argent que répete ledit Thevenin à mondit ſieur Rouſſeau, doit, ſuivant lui, avoir été remis; requérant qu'avant de

faire dépofer ledit fieur Jeannet, il y foit apointé, ce qui a été

Connu.

Et pour y fatisfaire, ledit fieur Jeannet étant comparu, a, après ferment intimé fur les interrogats circonftanciés, à lui adreffés, tendans à dire tout ce qu'il peut favoir de cette affaire, dépofé comme fuit:

Qu'il n'a aucune connoiffance que le nommé Thevenin, chamoifeur, ait jamais prêté chez lui dépofant, ni ailleurs, aucun argent à M. Jean-Jaques Rouffeau, pendant tout le laps de temps qu'il a demeuré dans ce pays, n'ayant jamais eu l'honneur de voir dans fon logis, mondit fieur Rouffeau; bien eft-il vrai qu'il y a à peu près cinq ans, qu'il le vit s'en revenant du côté de Pontarlier, fans lui avoir parlé, ni l'avoir revu dès lors.

Il fe rappelle auffi très-bien, qu'en 1762, pendant le courant du mois de mai, arriva chez lui un nommé Thevenin, qui fe difoit être de la Charité-fur-Loire, refugié dans ce pays, pour éviter l'effet

d'une lettre de cachet obtenue contre lui, lequel étoit accompagné du nommé Guillobel, marchand horloger du même lieu; ledit Thevenin n'ayant séjourné chez lui que huit à dix jours, pendant lequel temps arriva encore dans son logis, un nommé Decustreau, qu'il connoissoit depuis près de vingt ans, pour avoir logé chez lui à différentes fois, & duquel il peut produire des lettres.

Ledit Decustreau partit au bout de quelques jours, pour Neuchatel; Thevenin avec lui Jeannet, l'accompagnerent jusques à S. Sulpice, au logis du Soleil, où ils dînerent. Après le départ dudit Decustreau, ledit Thevenin demanda au déposant s'il connoissoit ledit Decustreau; il lui répondit, qu'il le connoissoit pour avoir logé chez lui. Cette demande dudit Thevenin ayant excité au déposant, la curiosité d'apprendre de lui, pourquoi il lui formoit cette question, ledit Thevenin lui répondit, que c'étoit à cause d'un écu de trois livres qu'il avoit prêté audit Decustreau, sur la demande qu'il lui en avoit

avoit faite. Et enfin ledit ſieur Jeannet ajoute, que pendant tout le temps que ledit Thevenin a reſté chez lui, il ne lui a point parlé de M. Rouſſeau, ni dit qu'il eût la moindre choſe à faire avec lui; que ledit Thevenin, lorſqu'il arriva dans ce pays, n'avoit point de profeſſion, ayant dès lors appris celle de chamoiſeur à Eſtavayé-le-lac.

C'eſt tout ce que ledit ſieur Jeannet a déclaré ſavoir ſur cette affaire.

Enfin, mondit ſieur le lieutenant a continué à dire, qu'étant néceſſaire à M. Rouſſeau d'avoir le tout par écrit, pour lui ſervir en cas de beſoin, il demandoit que par connoiſſance, il lui fût adjugé; ce qui lui a été

Connu & jugé par les ſieurs Jaques Lambelet doyen, & Jacob Perroud, tous deux juſticiers dudit lieu; & par mondit ſieur le maire ordonné au notaire ſouſſigné, greffier des Verrieres, de lui en faire l'expédition en cette forme. Le jour prédit 19 ſeptembre 1768.

Par ordonnance. Signé, JEANJAQUET.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 10 octobre 1768.

Vos lettres, monsieur, me sont parvenues. Je ne répondis point à la premiere, parce que vous m'annonciez votre prochain départ de Geneve ; mais j'y crus voir de votre part, la continuation d'une amitié à laquelle je serai toujours sensible, & j'y trouvai la clef de bien des mysteres, auxquels depuis long-temps je ne comprenois rien. Cela m'a fait rompre un peu imprudemment peut-être, avec des ingrats, dont j'ai plus à craindre qu'à espérer, après m'être perdu pour leur service ; mais mon horreur pour toute espece de déguisement, augmente avec l'effet de ceux dont je suis la victime. Aussi bien, dans l'état où l'on m'a réduit, je puis désormais être franc impunément ; je n'en deviendrai pas plus misérable.

J'ignore absolument ce que c'est que le

château de Lavagnac, à qui il appartient, sur quel pied j'y pourrois loger, s'il est habitable pour moi, c'est-à-dire, à ma maniere, & meublé; en un mot, tout ce qui s'y rapporte, hors le peu que vous m'en dites dans votre derniere lettre, & qui me paroît très-attrayant. Coindet ne m'en a jamais parlé, & cela ne m'étonne guere. Votre courte description du local est charmante. Vous m'offrez de m'en dire davantage, & même d'aller prendre des éclaircissemens sur les lieux. Je suis bien tenté de vous prendre au mot; car aller habiter un si beau lieu, moi qui n'ai d'asyle qu'au cabaret, vous voir en passant, être voisin de M. Venel, pour lequel j'ai la plus véritable estime, tout cela m'attire assez fortement pour me déterminer probablement tout-à-fait, pour peu que les convenances dont j'ai besoin, s'y rencontrent. A l'égard du profond secret que vous me promettez, vous n'en êtes plus le maître; ne laissez pourtant pas de le garder autant qu'il vous sera possible; je vous en prie instamment, puisque votre

lettre a été ouverte, quoique celle qui lui servoit d'enveloppe, ne l'ait pas été. Avis au lecteur.

J'apprends avec le plus vrai plaisir, que votre voyage a été salutaire à la santé de Mad. Moultou. Mon empressement de vous voir est encore augmenté par le desir d'être connu d'elle & de lui agréer. Si je n'obtiens pas qu'elle approuve votre amitié pour moi, & qu'elle en suive l'exemple, je réponds au moins que ce ne sera pas ma faute. Mais comme je desire m'arrêter un peu à Montpellier, pour voir M. Gouan & le jardin des plantes, je ne logerai pas chez vous. Je vous prierai seulement de me chercher deux chambres dans votre voisinage, & qui n'empêcheront pas, si je ne vous importune point, que vous ne me voyiez chez vous presque autant que si j'y logeois, à condition que vous ne fermerez pour cela votre porte à personne : les sociétés bonnes pour vous, feront sûrement très-bonnes pour moi ; & si je ne suis pas bon pour elles, ce ne sera pas la faute de ma volonté.

Vous ſavez ſûrement que ma gouvernante, & mon amie, & ma ſœur, & mon tout, eſt enfin devenue ma femme. Puiſqu'elle a voulu ſuivre mon ſort & partager toutes les miſeres de ma vie, j'ai dû faire au moins que ce fût avec honneur. Vingt-cinq ans d'union des cœurs ont produit enfin celle des perſonnes. L'eſtime & la confiance ont formé ce lien. S'il s'en formoit plus ſouvent ſous les mêmes auſpices, il y en auroit moins de malheureux. Mad. Renou ne ſera point l'ornement d'un cercle, & les belles dames riront d'elle, ſans que cela la fâche; mais elle ſera juſqu'à la fin de mes jours, la plus douce conſolation, peut-être l'unique, d'un homme qui en a le plus grand beſoin.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Vous pouvez m'écrire en droiture, à M. Renou, à Bourgoin en Dauphiné.



LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 23 octobre 1768.

J'AI, monsieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remerciemens des peines que je vous donne, que d'en profiter ; il en est pourtant, que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres, que vous prenez inutilement, puisqu'il est de la derniere évidence que, si l'on prenoit le parti de supprimer vos lettres, on supprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je sens l'impossibilité d'exécuter mon projet : vos raisons sont sans replique ; mais je ne conviens pas qu'en supposant cette exécution possible, ce seroit donner plus beau jeu à mes ennemis : je suis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre, de tomber dans les mains de leurs satellites ; au lieu que

les pachas ne se piquant pas de philosophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne disposeroient pas tout-à-fait aussi aisément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous substituez au mien, savoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens, en songeant à quitter Trye. Je le proposai à M. le prince de Conti, qui s'y opposa & me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, & le seroit encore; mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait isolée m'effraie un peu, depuis que je vois dans ceux qui disposent de moi, tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne sais ce qu'ils veulent faire de moi dans un désert; mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne soit l'une des raisons qui les a portés à me chasser de Trye, dont l'habitation ne leur paroissoit pas encore assez solitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de Son Altesse, de Mad. la Maréchale & le mien, fût que j'y finisse mes

jours. S'ils n'avoient voulu que s'assurer de moi, me diffamer à leur aise, sans que jamais je pusse dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puisque, maîtres absolus dans la maison du prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y disposoient de moi tout à leur gré. Cependant, après avoir tâché de me dissuader d'y entrer, & de me persuader d'en sortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chasser de vive force, par les mains du sacripant que le maître avoit chargé de me protéger; mais qui se sentoit trop bien protégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de désobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait? Je l'ignore; je sais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trye, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne, & qu'ils ne veulent autre chose encore, que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le prince me protégera-t-il

ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans sa maison même ? Que deviendrai-je dans ces montagnes, si je vais m'y fourrer sans préliminaire, sans connoissance, & sûr d'être, comme par-tout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir ? Si nous prenons des arrangemens d'avance, il arrivera ce qui est toujours arrivé ; c'est que M. le prince de Conti & Mad. la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiavélistes qui les entourent, & qui se gardent bien de laisser voir leurs desseins secrets, leur donneront le plus beau jeu du monde, pour dresser d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je serai attendu là, comme je l'étois à Grenoble, & comme je le suis par-tout où l'on sait que je veux aller. Si c'est une maison isolée, la chose leur sera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'espionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'est pour autre chose, comme je vous l'ai

prouvé. Et pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'eſt pas attirant.

Voilà, monſieur, des conſidérations que je vous prie de bien peſer ; à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation iſolée, pour un étranger à mon âge, & dans mon état ; la dépenſe au moins triple ; les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainſi ſéqueſtré du genre humain, non volontairement & par goût, mais par force & pour aſſouvir la rage de mes oppreſſeurs : car d'ailleurs, je vous jure que mon même goût pour la ſolitude eſt plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que ſi j'étois pleinement libre & maître de mon ſort, je choiſirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée n'auroit rien de pénible & de triſte pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce ſoit ouvertement : je puis tout ſouffrir ſans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un ſot fourbe, qui ſe croit fin

parce qu'il eſt faux. J'étois tranquille aux cailloux des aſſaſſins de Motiers, & ne puis l'être aux phraſes des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore, que ma ſituation préſente eſt trop déſagréable & violente, pour que je ne ſaiſiſſe pas la premiere occaſion d'en ſortir ; ainſi des arrangemens d'une exécution éloignée ne peuvent jamais être pour moi, des engagemens abſolus, qui m'obligent à renoncer aux reſſources qui peuvent ſe préſenter dans l'intervalle. J'ai dû, monſieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter, que l'eſpece de liberté de diſpoſer de moi, que mes reſſources me laiſſent, n'eſt pas illimitée ; que ma ſituation la reſtreint tous les jours ; que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, paſſé leſquelles, d'autres loix ordonneront de mon ſort, & de celui de ma compagne : mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je ſens qu'en général, vivant ou mort, le temps eſt pour moi ; mes ennemis le ſentent auſſi, & c'eſt

ce qui les désole ; ils se pressent de jouer de leur reste ; dès maintenant ils en ont trop fait, pour que leurs manœuvres puissent rester long-temps cachées ; & le moment qui doit les mettre en évidence, sera précisément celui où ils voudront les étendre sur l'avenir. Vous êtes jeune, monsieur ; souvenez-vous de la prédiction que je vous fais, & soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que, prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera, & comme votre raison vous éclairera. Plein de confiance en vos sentimens & en vos lumieres, certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez Mad. la Maréchale : la mienne en elle, est toujours la même. Je compte également, & sur ses bontés, & sur celles de M. le prince de Conti ; mais l'un est subjugué, l'autre ne l'est pas ; & je ratifie d'avance, tout ce que vous résoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien.

A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S. & il ne tiendra pas à moi de le mériter ; mais ce font de ces chofes qui s'acceptent, & qui ne fe demandent pas.

Je ne fuis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je fuis à la fin de mon papier ; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit fur moi, l'effet que vous defiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire ; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, fi je n'euffe été fûr que c'étoit un drôle apofté. Je defirois, non par vengeance affurément, mais pour ma fûreté, qu'on dévoilât fes inftigateurs : on ne l'a pas voulu, foit ; il en viendroit mille autres, que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bon jour, monfieur ; je vous embraffe de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoifeur eft bien le cordonnier de M. de Tanley. Il apprit le métier de chamoi-

ſeur à Yverdon, après ſa retraite. J'ai fait faire en Suiſſe, des informations, avec la dépoſition juridique, & légaliſée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 2 novembre 1768.

DEPUIS la derniere lettre, monſieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponſe, j'ai reçu de M. le duc de Choiſeul, un paſſe-port que je lui avois demandé pour ſortir du royaume, il y a près de ſix ſemaines, & auquel je ne ſongeois plus. Me ſentant de plus en plus dans l'abſolue néceſſité de me ſervir de ce paſſe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrêmité où je me trouve, & dans la saiſon où nous ſommes, ſur l'uſage que j'en ferois, ne voulant ni ne pouvant le laiſſer écouler comme l'autre. Vous ſerez étonné du réſultat de ma délibération, faite pourtant avec tout le poids, tout le ſang-

froid, toute la réflexion dont je suis capable ; c'est de retourner en Angleterre, & d'y aller finir mes jours dans ma solitude de Wootton. Je crois cette résolution la plus sage que j'aie prise en ma vie, & j'ai pour un des garans de sa solidité, l'horreur qu'il m'a fallu surmonter pour la prendre, & telle qu'en cet instant même, je n'y puis penser sans frémir. Je ne puis, monsieur, vous en dire davantage dans une lettre ; mais mon parti est pris, & je m'y sens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'ambassadeur d'Angleterre ; mais je ne sais s'il est à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer ; & si vous pouviez même parvenir à savoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis : car tandis que j'attends ici sa réponse, mon passe-port s'écoule, & le temps est précieux. Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas sentir, combien il m'importe que la

réfolution que je vous communique, demeure fecrette, & fecrette fans exception : toutefois je n'exige rien de vous, que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'ambaffadeur d'Angleterre ébruite ce deffein, c'eft toute autre chofe ; & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti fur ce point, vous fentez que je l'ai pris fur tout le refte. Je quitterai ce continent, comme je quitterois le féjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même chofe ; j'y laiffois des attachemens, j'y croyois laiffer des amis. Pardon, monfieur ; mais je parle des anciens. Vous fentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils foient, ne laiffent pas ces déchiremens de cœur qui le font faigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puiffe contracter. Toutes mes bleffures faigneront, j'en conviens, le refte de mes jours ; mais mes erreurs du moins font bien guéries ; la cicatrice eft faite de ce côté là. Je vous embraffe.

LETTRE

LETTRE

A M. Moultou.

A Bourgoin, le 5 novembre 1768.

Vous avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous ; & j'en ai fait une en particulier, dans votre digne pere, par les sentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je suis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'est ainsi, cher Moultou, que je meurs en détail, dans tous ceux qui m'aiment; tandis que ceux qui me haïssent & me trahissent, semblent trouver dans l'âge & dans les années, une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte, au lieu de parler de la vôtre : mais la véritable douleur, qui n'a point de consolation, ne sait guere en trouver pour autrui ; on console les indifférens, mais on s'afflige avec ses amis. Il me semble que si j'étois près de vous, que

nous nous embrassassions, que nous pleurassions tous deux sans nous rien dire, nos cœurs se seroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre description de Lavagnac! Hélas! ce beau séjour étoit l'asyle qu'il me falloit; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie; je pouvois espérer d'y trouver enfin de paisibles jours, & d'y attendre sans impatience, la mort qu'ailleurs je desirerai sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon sort. Si j'en avois été le maître, si le prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne serois jamais sorti de Trye, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le séjour agréable. Jamais prince n'en a tant fait pour aucun particulier, qu'il en a daigné faire pour moi: *Je le mets ici à ma place*, disoit-il à son officier; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maitre de tout.* Il a même daigné me venir voir plusieurs fois, souper avec

moi tête-à-tête, me dire en présence de toute sa suite, qu'il venoit exprès pour cela, &, ce qui m'a plus touché que tout le reste, s'abstenir même de chasser, de peur que le motif de son voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré ses soins, ses ordres les plus absolus, malgré le desir, la passion j'ose dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on est parvenu à m'en chasser, & cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en sortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Altesse a tout su, & n'a pu désapprouver ma retraite. Les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont suivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai souffertes. Voyant qu'on ne me laisseroit jamais en repos dans le royaume, j'ai résolu d'en sortir; j'ai demandé un passe-port à M. de Choiseul, qui après m'avoir laissé long-temps sans réponse, vient enfin de m'envoyer ce passe-port. Sa lettre est très-polie, mais n'est que cela; il

m'en avoit écrit auparavant, d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire usage de ce passe-port, c'est m'inviter en quelque sorte à en faire usage. Il ne convient pas d'importuner les ministres pour rien : cependant, depuis le moment où j'ai démandé ce passe-port, jusqu'à celui où je l'ai obtenu, la saison s'est avancée ; les Alpes se sont couvertes de glace & de neige ; il n'y a plus de moyen de songer à les passer dans mon état. Mille considérations impossibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible, auquel mon cœur pût jamais se résoudre, mais le seul qui m'ait paru me rester ; c'est de repasser en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux jours, dans ma triste solitude de Wootton, où depuis mon départ, le propriétaire m'a souvent rappellé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conséquence de cette résolution ; j'ai même écrit aussi à l'ambassadeur d'Angleterre : si ma proposition est acceptée, comme elle le sera infailliblement, je ne

puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inſpire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer, ſans mériter des reproches; & à tout âge, ſur-tout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de répréhenſible, le repos du peu de jours qui me reſtent à paſſer. Mais je vous avoue que ce beau ſéjour de Lavagnac, le voiſinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de ſon ami, par conſéquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trye, j'étois entre les mains du dernier des malheureux; tout cela me ſuivra en idée dans ma ſombre retraite, & y augmentera ma miſere, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, eſt une lueur de vaine eſpérance, dont je vois l'illuſion, mais qui m'inquiete malgré que j'en aie. Quand mon ſort ſera parfaitement décidé, & qu'il ne me reſtera qu'à m'y ſoumettre, j'aurai

plus de tranquillité. C'eſt en attendant, un grand ſoulagement pour mon cœur, d'avoir épanché dans le vôtre, tout ce détail de ma ſituation. Au reſte, je ſuis attendri d'imaginer vos dames, vous & M. Venel, faiſant enſemble ce pélerinage bienfaiſant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miſéricorde. Recevez tous mes plus tendres remerciemens, & ceux de ma femme; faites agréer ſes reſpects & les miens à vos dames. Nous vous ſaluons & vous embraſſons l'un & l'autre de tout notre cœur.

P. S. J'ai propoſé l'alternative de l'Angleterre ou de Minorque, que j'aimerois mieux à cauſe du climat. Si ce dernier parti eſt préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, ſoit à Montpellier, ſoit à Marſeille ?

Autre P. S. Si j'avois reçu votre lettre avant le départ des miennes, je doute qu'elles fuſſent parties.

LETTRE

A M. Laliaud.

A Bourgoin, le 7 novembre 1768.

Depuis ma derniere lettre, monſieur, j'ai reçu d'un ami, l'incluſe qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti ſi bruſquement. La ſituation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat, ſi convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu aſſez ſolitaire pour être tranquille, & pas aſſez pour être un déſert; tout cela, je vous l'avoue, ſi je paſſe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai propoſé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera ſouvent tourner les yeux & ſoupirer vers cet agréable aſyle, ſi bien fait pour me rendre heureux, ſi l'on m'y laiſſoit en paix. Mais j'ai écrit; ſi l'ambaſſadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me mo-

quer de lui, si je changeois de résolution; & d'ailleurs, ce seroit en quelque sorte, marquer peu d'égard pour le passe-port que M. de Choiseul a eu la bonté de m'envoyer à ma priere. Les ministres sont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il soit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude, qu'il se brasse quelque chose, sans que je puisse deviner quoi. Thevenin n'a pas été aposté pour rien: il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il m'est impossible de pénétrer; & dans la profonde obscurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement, de faire un faux pas. Tout ce qui m'est arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trye, me montre évidemment, qu'il n'y a que M. le prince de Conti, parmi ceux qui m'aiment, qui sache au vrai le secret de ma situation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille, sans pouvoir y réussir. Cette persuasion m'arrache

des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand prince, & je me reproche vivement mon impatience, au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernieres lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une ſeconde qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la premiere; c'eſt de quoi je deſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de le groſſir au point de donner dans la vue: mais ſi dans ce moment critique, vous aviez pour moi, la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé, de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres; car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracaſſerie du ſieur Thevenin eſt enfin terminée. Après les preuves ſans replique, que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'impoſture de ce coquin, il m'a offert de le punir par quelques jours de priſon. Vous ſentez bien que c'eſt ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'eſt pas de quoi il étoit queſtion. Vous ne ſauriez imaginer les angoiſſes que m'a données cette ſotte affaire, non pour ce miſérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont apoſté, & que rien n'étoit plus aiſé que de démaſquer, ſi on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait ſentir combien je ſuis inepte & bête en pareil cas, le ſeul, à la vérité, de cette eſpece, où je me ſois jamais trouvé. J'étois navré, conſterné, preſque tremblant; je ne ſavois ce que je diſois en queſtionnant l'impoſteur; & lui, tranquille & calme dans ſes abſurdes menſonges, portoit dans l'audace du crime, toute l'apparence de la ſécurité des innocens. Au reſte, j'ai fait paſſer à M. de Tonnerre, l'arrêt imprimé con-

çernant ce miſérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet homme en jeu, avoient ſu choiſir un ſujet expérimenté dans ces ſortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des embarras pareils à ceux où je ſuis, & jamais je ne me ſentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté, nul eſpoir de repos; & loin de me déſeſpérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en feroit bien temps, je vous aſſure. Vous voyez, monſieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille ſoins, comment je remets mon ſort en vos mains, & à vous ſeul. Si vous n'appellez pas cela de la confiance & de l'amitié, auſſi bien que de l'importunité, & de l'indiſcrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE

A M. Moultou.

A Bourgoin, le 21 novembre 1768.

J'ai, mon ami, votre lettre du 14. Je ne puis me détacher de l'idée d'aller vous embraſſer, & délibérer avec vous, de ma deſtination ultérieure. Je n'ai point encore de réponſe de l'ambaſſadeur d'Angleterre; il n'étoit pas à Paris quand je lui ai écrit; & j'ai appris dans l'intervalle, qu'il avoit l'honnête Walpole pour ſecretaire d'ambaſſade. Cette nouvelle a achevé de me déterminer. Je n'irai point en Angleterre : on me traitera comme on voudra en France; mais je ſuis déterminé à y reſter. Je ne puis renoncer à l'eſpérance, qu'au moins pour l'honneur de l'hoſpitalité françoiſe, il s'y trouvera quelque coin où l'on voudra bien me laiſſer mourir en repos. Si ce coin, cher Moultou, en pouvoit être un du château de Lavagnac, il me ſemble que ſous les

auſpices de l'amitié, l'habitation m'en feroit délicieuſe. Malheureuſement, j'écris inutilement à M. le prince de Conti; mes lettres ne lui parviennent point. Il me répondoit fort exactement au commencement; il ne me répond plus; il m'a fait dire qu'il ne recevoit point de mes nouvelles. Les négociations intermédiaires ont leurs inconvéniens. La généroſité de ce grand prince, m'a accoutumé à accepter, & non pas à demander. Je ne puis me réſoudre à changer de méthode. Si l'ami de M. Venel, qui commande dans le château, veut écrire, à la bonne heure; je lui en ferai obligé. Pour moi, je n'écrirai pas. Mais dites-moi, n'y a-t-il dans le pays, aucune habitation qui pût me convenir, que ce château? Le bon M. Venel ne pourroit-il pas me trouver un terrier à Pezenas même, ou aux environs? Pourvu que je ſois ſon voiſin, que m'importe en quel lieu j'habite? Si nous étions dans une meilleure ſaiſon, ſi le voyage étoit moins pénible, ſi j'avois plus de facilités pour le faire, je volerois

près de vous; mais mon tranſport & celui de tout mon attirail de botanique, eſt embarraſſant. Je ne ſuis point à portée ici, d'avoir des voitures. Il me faudroit un bon carroſſin, qui pût charger avec nous, cinq ou ſix malles, ou caiſſes; il me faudroit un bon voiturier, qui nous conduisît bien, & qui fût honnête homme. J'ai penſé que cela ſe pourroit trouver où vous êtes, & que vous pourriez être à portée de faire pour moi, ce marché, & de m'envoyer la voiture au temps convenu. Voyez. Ah, ſi vous pouviez faire plus! Mais, Mad. Moultou, votre ſanté, vos affaires! & quand tout vous le permettroit, je ne devrois pas le ſouffrir. Quoi qu'il en ſoit, j'ai le plus grand deſir de me rendre auprès de vous; & cela d'autant plus, que j'ai quelque lieu de croire qu'on m'y verroit avec plus de plaiſir qu'ici.

J'ai reçu depuis peu, avec le reſte de mes plantes & bouquins, une lettre que M. Gouan m'écrivoit à Trye. Elle eſt de ſi vieille date, que je ne ſais plus com-

ment y répondre. Il m'accuſera de malhonnêteté envers lui, moi qui voudrois tout faire pour obtenir ſes inſtructions & ſa correſpondance, & que ce deſir anime encore à me rendre à Montpellier. Si vous le connoiſſez, ſi vous le voyez, obtenez-moi, je vous prie, ſes bonnes graces, en attendant que je ſois à portée de les cultiver. Quel tréſor vous m'annoncez dans l'herbier de plantes marines! Que je ſuis touché de la généroſité de votre digne parent! Elle me fera, avec celle du brave Dombey, une collection complete, ſur-tout ſi M. Gouan veut bien y ajouter quelques fragmens de ſes dernieres dépouilles des Pyrénées. Que je vais être riche! Je ſuis ſi avare & ſi enfant, que le cœur m'en bat de joie. Gardez-moi bien précieuſement ce beau préſent, je vous prie, juſqu'à ce qu'il ſoit décidé qui de lui ou de moi, ira joindre l'autre.

J'ai été très-malade, très-agité de peine & de fievre, ces temps derniers. Maintenant je ſuis tranquille, mais très-foible.

J'aime mieux cet état que l'autre ; & j'aurai peu de regret aux forces qui me manquent, s'il m'en reſte aſſez pour vous aller voir. Adieu, cher Moultou ; faites agréer à madame, les hommages & reſpects de votre vieux ami & de ſa femme. Nous vous embraſſons l'un & l'autre, de tout notre cœur.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 28 novembre 1768.

JE ne puis pas mieux vous détromper, monſieur, ſur la réſerve dont vous me ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées & vous en confiant l'exécution ; & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le prince de Conti, où je parle comme vous le deſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni deſiré, ni cru, que ma lettre à M. l'ambaſſadeur

baſſadeur d'Angleterre, dût ni pût être un ſecret pour Son Alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public; & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M. le prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui feroit remiſe en main propre; je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſqu'auſſitôt révoqué que formé: de nouvelles lumieres ſur ma ſituation, m'ont appris que je me devois de reſter en France, & j'y reſterai. M. Davenport m'a fait une réponſe très-engageante & très-honnête. L'ambaſſadeur ne m'a point répondu. Si j'avois ſu que le ſieur Walpole étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois

bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce miférable, & pour fon camarade, tout le mépris dont ils font dignes. J'ai toujours agi d'après la fuppofition des fentimens de droiture & d'honneur, innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens coi, & je ne fuppofe plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarraffé de ma figure. Si c'eft leur tort ou le mien, c'eft ce que je les laiffe décider à leur mode; ils peuvent continuer à ballotter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'eft pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours, je fuis moins bien; j'ai de la fievre, un grand mal de tête, que les échecs où j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amufent plus. Je ne fais que chanter des ftrophes du Taffe; il eft étonnant

quel charme je trouve dans ce chant, avec ma pauvre voix caſſée & déjà tremblotante. Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour ſoutenir un peu ma voix ſoibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au ſoir. Il eſt impoſſible à ma mauvaiſe tête, de renoncer aux châteaux en Eſpagne. Le ſoin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Taſſe, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi. Bon jour, monſieur; ma femme vous ſalue de tout ſon cœur; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien ſincérement.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, ce 7 décembre 1768.

VOICI, monſieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner

cours. Elle eſt pour M. Davenport, qui m'a écrit trop honnêtement, pour que je puiſſe me diſpenſer de lui donner avis que j'ai changé de réſolution. J'eſpere que ma précédente avec l'incluſe, vous ſera bien parvenue, & j'en attends la réponſe au premier jour. Je ſuis aſſez content de mon état préſent; je paſſe, entre mon Taſſe & mon herbier, des heures aſſez rapides, pour me faire ſentir combien il eſt ridicule de donner tant d'importance à une exiſtence auſſi fugitive. J'attends ſans impatience, que la mienne ſoit fixée; elle l'eſt par tout ce qui dépendoit de moi; le reſte, qui devient tous les jours moindre, eſt à la merci de la nature & des hommes: ce n'eſt plus la peine de le leur diſputer. J'aimerois aſſez à paſſer ce reſte, dans la grotte de la Balme, ſi les chauve-ſouris ne l'empuantiſſoient pas. Il faudra que nous l'allions voir enſemble, quand vous paſſerez par ici. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 12 décembre 1768.

QUOI, monſieur, c'eſt à M. Q......t qu'on s'eſt adreſſé ; c'eſt à lui qu'ont été envoyés les extraits des lettres que je vous avois écrites dans la confidence de l'amitié ; & ce ſeroit ſous les auſpices de l'homme qui m'a chaſſé du château de Trye, malgré ſon maître, que j'irois habiter celui de Lavagnac ? Vraiment, mon ami, vous avez opéré là de belles choſes ! Mais n'en parlons plus ; ce n'eſt pas votre faute : vous ne ſaviez ni ce qu'étoit M. Q......t, ni ce que faiſoit M. M........x ; mais vous ne deviez pas, me ſemble, être ſi facile à donner les extraits des lettres de votre ami. Le plus grand mal de tout ceci, eſt que j'ai trouvé de mon côté, le moyen d'écrire au prince, & de lui faire paſſer ma lettre. Si S. A. agrée que j'aille à Lavagnac, comment ferai-je pour m'en

dédire, après le lui avoir demandé ? ou à quelle destinée dois-je m'attendre, si j'ose aller me livrer à des gens sur qui Q......t a de l'influence ? Ce qu'il y a de sûr, est qu'il n'y a rien à quoi je ne m'expose, plutôt qu'à la disgrace du prince, & sur-tout à la mériter. Ainsi, s'il approuve que j'aille à Lavagnac, je suis déterminé à m'y rendre à tout risque, quoiqu'assurément le destin qu'on m'y prépare, ne puisse être pire que celui auquel je m'attends. Mais que j'écrive à M. Q......t, moi ! Non, mon ami ; le riche Dauphinois & le *célebre Genevois* ne sont point faits pour s'écrire l'un à l'autre, & ne s'écriront jamais, je vous en réponds.

Je suis vivement touché du zele & des bontés de M. Venel. Je ne lui écris pas, parce qu'il m'est très-pénible d'écrire ; mais j'ai le cœur plein de lui. Si j'allois à Lavagnac, l'avantage d'être auprès de lui, me pourroit consoler & dédommager de beaucoup de choses : mais je vous avoue que l'idée d'être au pouvoir du sieur Q......t, me fait frémir. Ce qu'il y

a de bizarre, eſt que je ne connois point du tout cet homme là, que je n'ai jamais eu nulle affaire avec lui, nulle ſorte de liaiſon, que je ne l'ai même jamais vu, que je ſache. Il me hait, comme tous mes autres ennemis, ſans avoir à ſe plaindre de moi en aucune ſorte, & uniquement parce qu'ils ont tous, des cœurs faits pour goûter un plaiſir ſenſible, à haïr & tourmenter les infortunés. Au reſte, vous vous doutez bien qu'un courtiſan auſſi délié que M. Q......t ſe garde bien d'avouer ſa haine: il ſuit encore en cela, les mêmes erremens des autres; & pour mieux ſervir ſa haine, il a grand ſoin de la cacher.

Je vous renvoie ci-jointe, la lettre de votre ami. J'en ſuis pénétré. Si je dépendois de moi, je ne tarderois guere à aller lui demander ſes directions, & profiter de ſes ſoins généreux. Il ne dépendra même pas de moi, que cela n'arrive: mais ceux qui diſpoſent de moi, reglent ma marche, comme Dieu celle de la mer. *Procedes hùc, & non ibis amplius.* Adieu, cher Moultou; je ne ſais ce qu'il arrivera

de moi. Je vois que je soupire en vain, après le repos qu'on ne veut pas m'accorder; mais ce qu'on ne m'ôtera pas du moins, quoi qu'il arrive, c'est le plaisir de vous aimer jusqu'à mon dernir soupir.

Je vois par ce que M. votre ami vous dit de son herbier, & de ce qu'il se propose d'y joindre, que ce n'est pas tout-à-fait ce que j'avois imaginé sur votre expression. Vous m'aviez annoncé des plantes marines; les plantes marines sont des *fucus* qui viennent dans la mer; & je présume par sa lettre, que ce sont seulement des plantes maritimes, qui viennent sur les rivages. C'est autre chose; mais n'importe: l'un ou l'autre présent me sera toujours très-précieux.

Je vois que Mad. Moultou a été malade. Vous ne m'en aviez rien dit. Vous aviez tort: l'amitié est un sentiment si doux, qu'elle donne même une sorte de plaisir à partager les peines de nos amis, & vous m'avez ravi ce plaisir là. Il est vrai que je lui préfere celui de partager maintenant votre joie. Mille respects de

ma part, & de celle de ma femme, à votre chere convalefcente, & prenez-en votre part.

LETTRE

A M. Laliaud.

A Bourgoin, le 19 décembre 1768.

PAUVRE garçon, pauvre Sauttershaim! Trop occupé de moi durant ma détreffe, je l'avois un peu perdu de vue; mais il n'étoit point forti de mon cœur, & j'y avois nourri le defir fecret de me rapprocher de lui, fi jamais je trouvois quelque intervalle de repos, entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; fon caractere étoit doux; fa fociété étoit fimple; rien de la pretintaille françoife; encore plus de fens que d'efprit; un goût fain, formé par la bonté de fon cœur; des talens affez pour parer une folitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami : c'étoit mon homme; la Providence me l'a ôté; les

hommes m'ont ôté la jouiſſance de tout ce qui dépendoit d'eux; ils me vendent juſqu'à la petite meſure d'air qu'ils permettent que je reſpire; il ne me reſtoit qu'une eſpérance illuſoire ; il ne m'en reſte plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi ſeul, toutes mes reſſources, puiſqu'il ne m'en laiſſe plus aucune autre. Je ſens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une ſympathie bien forte entre lui & moi, puiſqu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empreſſés, je le reçus à bras ouverts, ſitôt qu'il ſe préſenta; & dès les premiers jours de notre liaiſon, elle fut intime. Je me ſouviens que dans ce même temps, on m'écrivit de Geneve, que c'étoit un eſpion apoſté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, diſoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-deſſus, je propoſai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, ſans lui parler de ma lettre. Il y conſent; nous partons; en arrivant à

Pontarlier, je l'embraſſe avec tranſport, & puis je lui montre la lettre; il la lit ſans s'émouvoir; nous nous embraſſons derechef, & nos larmes coulent. J'en verſe derechef, en me rappellant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui, pluſieurs petits voyages pédeſtres; je commençois d'herboriſer, il prenoit le même goût; nous allions voir milord Maréchal qui, ſachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raiſon. Sauttershaim étoit aimable; mais ſon mérite ne pouvoit être ſenti que des gens bien nés, il gliſſoit ſur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu, n'étoit pas faite pour le connoître: auſſi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes, où il étoit étranger; mais pourquoi m'y a-t-il laiſſé?

Pardon, monſieur; mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je ſais que l'effuſion de mon attachement & de mon regret, ne peut vous déplaire. Je ſuis ſenſible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur, auprès de M. le prince

de Conti; mais vous en avez été bien payé, par le plaifir de converfer avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui fûrement eût aimé & favorifé notre pauvre Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de fes nouvelles bontés pour moi, qu'elles font inépuifables, comme la générofité de fon cœur. Ah! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous féparent, détournent & anéantiffent tout l'effet de fes foins? J'apprends que fon tréforier, qui m'a fait chaffer du château de Trye à force d'intrigues, eft en liaifon avec l'agent du prince à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été queftion de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance, du fort qu'on m'y prépare; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure, plutôt que de mériter la difgrace du prince, en me rétractant fur ce que j'ai demandé moi-même, & en laiffant inutiles par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a

résolu de m'accabler jusqu'à ma derniere heure, il y en a un du moins, dont je saurai me garantir, quoi qu'on fasse ; c'est celui de perdre sa bienveillance & sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, monsieur, de me chercher une épinette. Voilà un soin dont je vous suis très-obligé, mais dont le succès m'embarrasseroit beaucoup ; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit me pourvoir d'un lieu pour la placer, & premiérement d'une pierre pour y poser ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à transporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de surcroît, une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies, afin que je pusse la porter sur mon dos, comme les Savoyardes portent leurs vielles ; tout cet attirail me feroit un équipage assez digne du roman comique, mais aussi peu risible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je suis encore assez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu

faire entrer le desir d'une épinette ; mais nous serons assez à temps de songer à cet article, quand tous les autres seront réalisés ; & il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette, doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher M. Laliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bon jour, monsieur ; nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens ; vous ferez bien de le suivre.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 30 décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre derniere lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le prince de Conti m'avoit fait annoncer, ensuite de l'approba-

tion qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac; mais ces ordres ne font point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas fi-tôt: car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet, des arrangemens femblables à ceux qu'elle a cru à propos de prendre, pour mon voyage en Dauphiné: ces arrangemens dépendent de l'accord de perfonnes qui ne fe rencontrent pas fouvent; & quelle que foit la générofité de cœur de ce grand prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous fentez qu'il n'eft pas ni ne fauroit être occupé de moi feul; & la chofe du monde qui fait le mieux fon éloge, eft qu'il ne fe foit pas encore ennuyé de tous les foins que je lui ai coûtés. J'attends donc fans impatience; mais en attendant, ma fituation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour; & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter, depuis quelque temps, une maladie finguliere, dont, de maniere ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'eft un gonflement d'ef-

tomac très-considérable & sensible même, au-dehors, qui m'oppresse, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baisser; & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes souliers, &c. Je croyois d'abord d'engraisser, mais la graisse n'étouffe pas; je n'engraisse que de l'estomac, & le reste est tout aussi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de sortir de ce marais, le plus tôt qu'il me sera possible, en attendant que le prince ait jugé à propos de disposer de moi. Il y a dans ce pays, à demi lieue de la ville, une maison à mi-côte, agréable, bien située, où l'eau & l'air sont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai dessein d'occuper. La maison est seule, loin de tout village, & inhabitée en cette saison. J'y serai seul avec ma femme, & une servante qu'on y tient: voilà une belle occasion, pour ceux qui disposent de moi, de se délivrer du soin de ma garde, & de me délivrer moi, des miseres de cette vie.

Cette

Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence; en attendant que je sache s'il m'est permis d'aller vous joindre, ou si je dois rester dans ce pays: car je suis déterminé à ne prendre aucun parti sans l'aveu du prince, pour qui ma confiance est égale à ma reconnoissance; & c'est tout dire. Cher Moultou, adieu; je ne sais ni dans quel temps, ni à quelle occasion, je cesserai de vous écrire. Mais tant que je vivrai, je ne cesserai de vous aimer.

LETTRE

A M. BEAU-CHATEAU.

A Bourgoin, le 9 janvier 1769.

HIER, monsieur, je reçus par le canal du sieur Guy, libraire à Paris, avec des étrennes mignonnes, votre lettre du 7 septembre 1768.

Mes ennemis ont toujours parlé ; mes amis, si j'en ai, se sont toujours tus. Les uns & les autres peuvent continuer de même. Je ne desire point qu'on me loue, encore moins qu'on me justifie. J'approche d'un séjour, où les injustices des hommes ne pénetrent pas. La seule chose que je desire en les quittant, est de les laisser tous heureux & en paix. Adieu, monsieur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 4 avril 1769.

Vous vous moquez de moi, monsieur, avec votre médaille. Allez, je ne veux point d'autre médaille que celle qui restera dans les cœurs des honnêtes gens qui me survivront, & qui connoîtront mes sentimens & ma destinée. Je vous salue, monsieur, très-humblement.

LETTRE
A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 16 janvier 1769.

JE commence, monſieur, d'entrevoir le repos que vous m'annoncez, & que j'ai preſſenti même avant vous. Un grand mal d'eſtomac, accompagné d'enflure, d'étouffement & de fievre, m'en montre la route, autre que celle que vous avez prévue, mais la ſeule par laquelle j'y puis parvenir. Cette bizarre maladie a des relâches, que je paie par des retours plus cruels ; & hier même je me croyois guéri. J'ai changé cette nuit, d'opinion ; je comprends que j'en ai pour le reſte de la route : mais j'ignore ſi le trajet qui me reſte à faire, ſera court ou long. La ſeule choſe que je ſens, c'eſt qu'il ſera rude, d'autant plus que l'impoſſibilité de me baiſſer, de me chauffer, d'herboriſer par conſéquent, & l'extrême difficulté d'écrire, me condamne à la plus inſupportable inaction,

ne pouvant ſupporter aucune lecture, ni feuilleter que des livres de plantes, qui vont ne me ſervir plus de rien. Je crois que l'attitude d'être continuellement occupé à coller des plantes, & courbé ſur la caiſſe de mon herbier, a beaucoup contribué à détruire mon eſtomac; & lorſque je reprends dans des momens, la même attitude, la douleur & l'oppreſſion qui redoublent, me forcent bien vîte à la quitter. Mais je crois que l'air & l'eau de ce pays marécageux m'ont fait plus de mal encore: je ne m'en ſuis pas ſenti tout ſeul; & ma femme, qui vient d'être auſſi malade, en a éprouvé ſa part. Cela m'a déterminé, me voyant totalement oublié, ou du moins abandonné, à accepter un petit logement qui m'a été offert ſur la hauteur, à une lieue d'ici, dans une maiſon inhabitée, mais en très-bon air; & je compte m'y tranſplanter auſſi-tôt qu'il ſera prêt, & que nous en aurons la force: trop heureux, ſi l'on m'y laiſſe au moins finir mes jours dans la langueur d'une oiſiveté totale, ou mêlée uniquement de

mes maux, plus supportables pour moi, qu'elle.

Voici, monsieur, une lettre de change de dix livres sterling sur l'Angleterre, que je vous prie de tâcher de négocier, ou d'envoyer à Londres; elle sera payée sur-le-champ; c'est une petite rente viagere, que j'ai reçue en paiement de mes livres, que je vendis à Londres, pour n'avoir plus à les traîner après moi, depuis qu'ils m'étoient devenus inutiles.

Mon cher monsieur Laliaud, plaignez-moi, & pardonnez-moi. Je ne puis plus écrire sans souffrir beaucoup, & sans aggraver mon mal; & pour surcroît, je n'ai à faire qu'à des gens exigeans, qui s'embarrassent très-peu de mon état, & me comptent leurs lignes, sur les pages qu'ils exigent de moi. Vous n'êtes pas de même; aussi toute mon attente est en vous. Je ne vous écrirai que pour choses nécessaires, & très en bref. Ne comptez pas rigoureusement avec votre serviteur, je vous en conjure, & donnez-moi la consolation d'apprendre de temps en temps, que vous

ne m'oubliez pas. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & ma femme vous ſalue.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 18 janvier 1769.

Je ne connois point M. de la Sale; je ſais ſeulement que c'eſt un fabricant de Lyon. Il accompagna cet automne, le fils de Mad. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé ſi triſtement & dans un ſi mauvais air, il me propoſa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il eſt revenu à la charge; j'ai réfuſé, il m'a preſſé: faute d'autres bonnes raiſons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois ſortir de cette province, ſans l'agrément de M. le prince de Conti. Il m'a preſſé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y ſuis pas oppoſé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand haſard du

monde, qu'on vient d'imprimer à Lausanne, un ancien chiffon de ma façon. C'eſt un diſcours ſur une queſtion propoſée en 1751, par M. de Curzay, tandis qu'il étoit en Corſe. Quand il fut fait, je le trouvai ſi mauvais que je ne voulus ni l'envoyer, ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuſcrit, à M. du Peyrou, avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même penſé; je ne puis me rappeller avec certitude, ſi ce barbouillage eſt ou n'eſt point un des manuſcrits inliſibles que M. du Peyrou m'envoya à Wootton pour les tranſcrire, & que je lui renvoyai, copie & brouillon, par ſon ami M. de Cerjat, chez lequel, ou durant le tranſport, le vol aura pu ſe faire; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je n'ai aucune part à cette impreſſion, & que ſi j'euſſe été aſſez inſenſé pour vouloir mettre encore quelque choſe ſous la preſſe, ce n'eſt pas un pareil torche-cul que j'aurois choiſi. J'ignore comment il eſt paſſé ſous la preſſe; mais je crois M. du Peyrou par-

faitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité soit connue. Je vous embrasse & vous salue, mon cher monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 4 février 1769.

J'AI reçu, monsieur, vos deux dernieres lettres, & avec la premiere, la rescription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi, monsieur, le barbouillage académique, imprimé à Lausanne, l'avoit aussi été à Paris !.... & c'est M. Fréron qui en est l'éditeur !... Le temps de l'impression, le choix de la piece, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laissé en manuscrit, tout m'apprend par quelles especes de mains, & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lausanne, si elle existe, aura probablement été faite sur

celle de Paris. Mais le silence de M. du Peyrou me fait douter de cette seconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'assez loin, pour qu'on ait pu confondre; & de pareils chiffons ne sont guere de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il est possible, à la source du vol, par l'examen du manuscrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée, qui ne feroit que faire souvenir de moi, le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & sur laquelle les coupables n'iront sûrement pas se déclarer. Vous m'apprenez aussi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'est ainsi qu'on me disseque de mon vivant, ou plutôt qu'on disseque un autre corps sous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez? si ce n'est deux ou trois lettres de moi, qui y sont inférées, & sur lesquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres sous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en sup-

primant la premiere édition de Lauſanne, faite ſous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impreſſion du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre ſouterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faiſois du noir; l'expreſſion n'eſt pas juſte : ce n'eſt pas moi, monſieur, qui fais du noir; mais c'eſt moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire; il ſe trouvera quand je ne ſerai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penſeront le moins. Auſſi, qu'ils faſſent déſormais à leur aiſe, je les mets au pis. J'attends ſans alarmes, l'exploſion qu'ils comptent faire après ma mort ſur ma mémoire, ſemblables aux vils corbeaux qui s'acharnent ſur les cadavres. C'eſt alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumiere qui, de mon vivant, ne ceſſe de les faire trembler; & c'eſt alors que l'on connoîtra peut-être, le prix de ma patience & de mon ſilence. Quoi qu'il en ſoit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les ſoucis qui m'en ont

rendu le féjour auffi déplaifant que nuifible. L'état où je fuis, a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philofophie & de la raifon. J'ai vécu, monfieur ; je fuis content de l'emploi de ma vie ; & du même œil que j'en vois les reftes, je vois auffi les événemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à favoir déformais rien de ce qui fe dit, de ce qui fe fait, de ce qui fe paffe par rapport à moi ; vous avez eu la difcrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refufe pas aux foins que votre amitié, votre équité peuvent vous infpirer pour la vérité, pour moi, dans l'occafion ; parce qu'après les fentimens que vous profeffez envers moi, ce feroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où font les chofes, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puiffe ôter à mon efprit la même tranquillité dont jouit ma confcience.

Je vous écris fans y penfer, de longues

lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon eftomac. Je remets à une autre fois, le détail de mon habitation. Mad. Renou vous remercie & vous falue ; & moi, mon cher monfieur, je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE
A M. MOULTOU.

A Monquin, le 14 février 1769.

Je fuis délogé, cher Moultou ; j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin, pour venir occuper fur la hauteur, une maifon vuide & folitaire, que la dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une hofpitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne fuis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je fuis ne me laiffe plus penfer à une autre habitation ; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter fi promptement celle-ci, après avoir confenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma

ſituation, la néceſſité, mon goût, tout me porte à borner mes deſirs & mes ſoins à finir dans cette ſolitude, des jours dont, graces au ciel, & quoi que vous en puiſſiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injuſtice des hommes, j'approche avec joie, d'un ſéjour où tout cela ne pénetre point; & en attendant, je ne veux plus m'occuper, ſi je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix, en attendant la derniere. Ainſi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me ſera toujours chere; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en eſt plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en ſortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la derniere, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des ſentimens où je vous croyois

inébranlable. Ah ! cher ami, comment avez-vous fait ? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur ſi ſain, une ame ſi forte, ceſſez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin ſecret de vos ſentimens commenceroit-il à vous devenir importun ? Je ſais que la foi n'eſt pas indiſpenſable, que l'incrédulité ſincere n'eſt point un crime, & qu'on ſera jugé ſur ce qu'on aura fait, & non ſur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde : je vous conjure, d'être bien de bonne foi avec vous-même ; car il eſt très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire ; & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais ; mais non comment celui qui a cru, peut ceſſer de croire. Encore un coup, ce que je vous demande, n'eſt pas tant la foi que la bonne foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence univerſelle ? les cauſes finales vous crevent les yeux. Voulez-vous étouffer l'inſtinct moral ? la voix interne s'éleve dans votre cœur, y foudroie les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'eſt pas vrai

que l'honnête homme & le ſcélérat, le vice & la vertu ne ſoient rien; car vous êtes trop bon raiſonneur pour ne pas voir à l'inſtant, qu'en rejetant la cauſe premiere, & faiſant tout avec la matiere & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh! quoi, mon Dieu, le juſte infortuné, en proie à tous les maux de cette vie, ſans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête, après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moultou; Jéſus que ce ſiecle à méconnu, parce qu'il eſt indigne de le connoître; Jéſus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illuſtre & vertueux, de ſes vils compatriotes, le ſublime Jéſus ne mourut point tout entier ſur la croix; & moi, qui ne ſuis qu'un chétif homme plein de foibleſſes, mais qui me ſens un cœur dont un ſentiment coupable n'approcha jamais, c'en eſt aſſez pour qu'en ſentant approcher la diſſolution de mon corps, je ſente en même temps la certitude de vivre. La nature

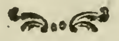
entiere m'en eſt garante. Elle n'eſt pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre phyſique admirable & qui ne ſe dément jamais. L'ordre moral y doit correſpondre. Il fut pourtant renverſé pour moi durant ma vie ; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je ſens que je rabache ; mais mon cœur, plein pour moi, d'eſpoir & de confiance, & pour vous, d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit ſe refuſer à ce court épanchement.

Je ne ſonge plus à Lavagnac, & probablement mes voyages ſont finis. J'ai pourtant reçu derniérement une lettre du patron de la caſe, auſſi pleine de bontés & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, & qui donne ſon approbation à une autre propoſition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi, du peu de jours qui me reſtent, ſans plus me laiſſer promener, ſi je puis, parmi les hommes qui m'ont ſi mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puiſſe plus me

baiſſer

baiſſer pour herboriſer, je ne puis renoncer aux plantes, & je les obſerve avec plus de plaiſir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'eſpere que vous les apporterez; ce moment, cher Moultou, me ſera bien doux. Adieu, je vous embraſſe; partagez tous les ſentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les reſpects de la mienne. Elle va reſter à plaindre. C'eſt bien malgré elle, c'eſt bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs; mais elle en a rempli de bien reſpectables. Que de choſes qui devroient être ſues, vont être enſevelies avec moi; & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages, de l'impoſſibilité où ils m'ont mis de parler!

Vous pouvez continuer à m'écrire, tout ſimplement à Bourgoin.



LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 17 mars 1769.

J'AI reçu, monſieur, avec votre derniere lettre, votre ſeconde reſcription, dont je vous remercie, & dont je n'ai pas encore fait uſage, faute d'occaſion.

Je me trouve beaucoup mieux depuis que je ſuis ici; je reſpire & j'agis beaucoup plus librement, quoique l'eſtomac ne ſoit pas déſenflé; outre l'effet de l'air & de l'eau marécageuſe, je crois devoir attribuer, en grande partie, mon incommodité au vin du cabaret, dont j'ai apporté avec moi, une vingtaine de bouteilles, & dont j'ai ſenti le mauvais effet, toutes les fois que j'en ai bu. Tous les cabaretiers falſifient & farlatent ici, leurs vins avec de l'alun; & rien n'eſt plus pernicieux, ſur-tout pour moi.

J'ai appris par M. du Peyrou, que le diſcours en queſtion, avoit été abſolu-

ment défiguré & mutilé à l'impreſſion ; & que non-ſeulement, on n'avoit pas ſuivi les corrections que j'y ai faites, mais qu'on avoit même retranché des morceaux de la premiere compoſition. Cela me conſole, en quelque ſorte, de ce larcin, où perſonne de bon ſens ne peut reconnoître mon ouvrage.

Permettez que je vous prie de donner cours à la lettre ci-jointe.

J'oubliois de vous répondre au ſujet des livres dont vous offrez de me défaire. S'ils ſont tolérés, j'y conſens ; s'ils ſont défendus, je m'y oppoſe. Mais une choſe qui me tient beaucoup plus au cœur, & dont vous ne me parlez point, eſt le portrait du roi d'Angleterre. Il eſt ſingulier que, de quelque façon que je m'y prenne, il me ſoit impoſſible d'avoir ce portrait. Il eſt pourtant bien à moi, ce me ſemble ; & je ne ſuis d'humeur à le céder à qui que ce ſoit, pas même à vous, à moins qu'il ne vous fît autant de plaiſir qu'à moi.

Donnez-nous, monſieur, de vos nou-

velles, à vos momens de loiſir. Mad. Renou vous ſouhaite, ainſi que moi, bonheur & ſanté; & nous vous faiſons l'un & l'autre, bien des ſalutations.

LETTRE

A M. le prince DE CONTI.

A Bourgoin, le 31 mai 1769.

MONSEIGNEUR. Puiſque Votre Alteſſe Séréniſſime n'approuve pas que je diſpoſe de moi ſans ſes ordres, & puiſque je ne veux en rien lui déplaire, il faut qu'elle daigne endurer les importunités que ma ſituation rend indiſpenſables.

Je ne puis reſter volontairement ici, ni choiſir mon habitation dans le lieu qu'il vous a plu, monſeigneur, de me déſigner. Mes raiſons ne peuvent s'écrire. J'ai cent fois été tenté de partir, à tout riſque, pour porter à vos pieds, les éclairciſſemens qu'il m'importe qui ſoient connus de vous, & de vous ſeul. Avant de céder à cette tentation, qui devient

plus forte de jour en jour, je crois devoir vous en inftruire. Daignez l'approuver, & n'avoir pas plus d'égard à mes périls, que je n'en veux avoir moi-même; parce qu'il n'eft pas de la magnanimité de votre ame, de vouloir ma fûreté aux dépens de mon honneur.

Si je fuis affez malheureux pour que Votre Alteffe Séréniffime fe refufe à cette audience, je la fupplie au moins, d'approuver que je choififfe moi-même, dans le royaume, le lieu de mon habitation; que je le choififfe en toute liberté, fans être obligé d'indiquer ce lieu d'avance; parce que je ne puis juger de celui qui me conviendra, qu'après en avoir fait l'effai.

Si nul de ces deux partis n'obtient l'agrément de Votre Alteffe Séréniffime, je le lui demande au moins, pour fortir du royaume, à la faveur d'un paffe-port pareil au précédent, que m'accorda M. de Choifeul, & dont je n'ai pu ni dû faire ufage.

Enfin, monfeigneur, fi vous n'approu-

vez aucune de ces propoſitions, ou que vous ne m'honoriez d'aucune réponſe, je prends le ciel à témoin de mon profond reſpect pour vos ordres, & de l'ardent deſir que j'ai de mériter toujours vos bontés; mais comme rien ne peut me diſpenſer de ce que je me dois à moi-même, dans l'extrêmité où je ſuis, je diſpoſerai de moi comme mon cœur me l'inſpirera.

Veuillez, monſeigneur, agréer avec bonté, mon profond reſpect.

LETTRE

A Mad. ROUSSEAU.

A Monquin, ce ſamedi 12 août 1769.

DEPUIS vingt-ſix ans, ma chere amie, que notre union dure, je n'ai cherché mon bonheur que dans le vôtre; je ne me ſuis occupé qu'à tâcher de vous rendre heureuſe; & vous avez vu, par ce que j'ai fait en dernier lieu, ſans m'y être engagé jamais, que votre honneur &

votre bonheur ne m'étoient pas moins chers l'un que l'autre. Je m'apperçois avec douleur, que le succès ne répond pas à mes soins, & qu'ils ne vous sont pas aussi doux à recevoir, qu'il me l'est de vous les rendre. Je sais que les sentimens de droiture & d'honneur, avec lesquels vous êtes née, ne s'altéreront jamais en vous; mais quant à ceux de tendresse & d'attachement, qui jadis étoient réciproques, je sens qu'ils n'existent plus que de mon côté. Ma chere amie, non-seulement vous avez cessé de vous plaire avec moi; mais il faut que vous preniez beaucoup sur vous, pour y rester quelques momens par complaisance. Vous êtes à votre aise avec tout le monde, hors avec moi; tous ceux qui vous entourent, sont dans vos secrets, excepté moi, & votre seul véritable ami est le seul exclus de votre confidence. Je ne vous parle point de beaucoup d'autres choses. Il faut prendre nos amis avec leurs défauts, & je dois vous passer les vôtres, comme vous me passez les miens. Si vous étiez heureuse

avec moi, je ferois content; mais je vois clairement, que vous ne l'êtes pas; & voilà ce qui me déchire. Si je pouvois faire mieux pour y contribuer, je le ferois & je me tairois; mais cela n'eſt pas poſſible. Je n'ai rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre félicité; je ne ſaurois faire davantage, quelque ardent deſir que j'en aie. En nous uniſſant, j'ai fait mes conditions; vous y avez conſenti; je les ai remplies. Il n'y avoit qu'un tendre attachement de votre part, qui pût m'engager à les paſſer, & à n'écouter que notre amour, au péril de ma vie & de ma ſanté. Convenez, ma chere amie, que vous éloigner de moi, n'eſt pas le moyen de me rapprocher de vous: c'étoit pourtant mon intention, je vous le jure; mais votre refroidiſſement m'a retenu, & des agaceries ne ſuffiſent pas pour m'attirer, lorſque le cœur me repouſſe. En ce moment même, où je vous écris, navré de détreſſe & d'affliction, je n'ai pas de deſir plus vif & plus vrai, que celui de finir mes jours avec vous, dans l'union la plus

parfaite, & de n'avoir plus qu'un lit, lorsque nous n'aurons plus qu'une ame.

Rien ne plait, rien n'agrée de la part de quelqu'un qu'on n'aime pas. Voilà pourquoi, de quelque façon que je m'y prenne, tous mes foins, tous mes efforts auprès de vous font infuffifans. Le cœur, ma chere amie, ne fe commande pas, & ce mal eft fans remede. Cependant, quelque paffion que j'aie de vous voir heureufe, à quelque prix que ce foit, je n'aurois jamais fongé à m'éloigner de vous pour cela, fi vous n'euffiez été la premiere à m'en faire la propofition. Je fais bien qu'il ne faut pas donner trop de poids à ce qui fe dit dans la chaleur d'une querelle; mais vous êtes revenue trop fouvent à cette idée, pour qu'elle n'ait pas fait fur vous quelque impreffion. Vous connoiffez mon fort; il eft tel qu'on n'oferoit pas même le décrire, parce qu'on n'y fauroit ajouter foi. Je n'avois, chere amie, qu'une feule confolation, mais bien douce; c'étoit d'épancher mon cœur dans le tien: quand j'avois parlé de mes peines avec toi, elles étoient

foulagées ; & quand tu m'avois plaint, je ne me trouvois plus à plaindre. Il eſt ſûr que, ne trouvant plus que des cœurs fermés ou faux, toute ma reſſource, toute ma confiance eſt en toi ſeule ; le mien ne peut vivre ſans s'épancher, & ne peut s'épancher qu'avec toi. Il eſt ſûr que, ſi tu me manques, & que je ſois réduit à vivre abſolument ſeul, cela m'eſt impoſſible, & je ſuis un homme mort. Mais je mourrois cent fois plus cruellement encore, ſi nous continuions de vivre enſemble en méſintelligence, & que la confiance & l'amitié s'éteigniſſent entre nous. Ah, mon enfant! à Dieu ne plaiſe que je ſois réſervé à ce comble de miſere ! Il vaut mieux cent fois ceſſer de ſe voir, s'aimer encore, & ſe regretter quelquefois. Quelque ſacrifice qu'il faille de ma part, pour te rendre heureuſe, fois-le, à quelque prix que ce ſoit, & je ſuis content.

Je te conjure donc, ma chere femme, de bien rentrer en toi-même, de bien ſonder ton cœur, & de bien examiner s'il ne ſeroit pas mieux pour l'un & pour l'autre,

que tu ſuiviſſes ton projet de te mettre en penſion dans une communauté, pour t'épargner les déſagrémens de mon humeur, & à moi ceux de ta froideur; car dans l'état préſent des choſes, il eſt impoſſible que nous trouvions notre bonheur l'un avec l'autre: je ne puis rien changer en moi, & j'ai peur que tu ne puiſſes rien changer en toi non plus. Je te laiſſe parfaitement libre de choiſir ton aſyle, & d'en changer ſi-tôt que cela te conviendra. Tu n'y manqueras de rien; j'aurai ſoin de toi plus que de moi-même; & ſi-tôt que nos cœurs nous feront mieux ſentir combien nous étions nés l'un pour l'autre, & le vrai beſoin de nous réunir, nous le ferons pour vivre en paix, & nous rendre heureux mutuellement juſqu'au tombeau. Je n'endurerois pas l'idée d'une ſéparation éternelle; je n'en veux qu'une qui nous ſerve à tous deux de leçon. Je ne l'exige point même, je ne l'impoſe point; je crains ſeulement qu'elle ne ſoit devenue néceſſaire. Je t'en laiſſe le juge, & je m'en rapporte à ta déciſion. La ſeule choſe que

j'exige, ſi nous en venons là, c'eſt que le parti que tu jugeras à propos de prendre, ſe prenne de concert entre nous ; je te promets de me prêter là-deſſus, en tout à ta volonté, autant qu'elle ſera raiſonnable & juſte, ſans humeur de ma part, & ſans chicane. Mais quant au parti que tu voulois prendre dans ta colere, de me quitter & de t'éclipſer ſans que je m'en mêlaſſe, & ſans que je ſuſſe même où tu voudrois aller, je n'y conſentirai de ma vie, parce qu'il ſeroit honteux & déshonorant pour l'un & pour l'autre, & contraire à tous nos engagemens.

Je vous laiſſe le temps de bien peſer toutes choſes. Réfléchiſſez pendant mon abſence, au ſujet de cette lettre. Penſez à ce que vous vous devez, à ce que vous me devez, à ce que nous ſommes depuis long-temps l'un à l'autre, & à ce que nous devons être juſqu'à la fin de nos jours, dont la plus grande & la plus belle partie eſt paſſée, & dont il ne nous reſte que ce qu'il faut, pour couronner une vie infortunée, mais innocente, honnête & ver-

tueufe, par une fin qui l'honore & nous affure un bonheur durable. Nous avons des fautes à pleurer & à expier; mais graces au ciel, nous n'avons à nous reprocher ni noirceurs, ni crimes; n'effaçons pas par l'imprudence de nos derniers jours, la douceur & la pureté de ceux que nous avons paffés enfemble.

Je ne vais pas faire un voyage bien long, ni bien périlleux: cependant la nature difpofe de nous, au moment que nous y penfons le moins. Vous connoiffez trop mes vrais fentimens, pour craindre, qu'à quelque degré que mes malheurs puiffent aller, je fois homme à difpofer jamais de ma vie, avant le temps que la nature ou les hommes auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carriere, foyez bien fûre, quoi qu'on puiffe dire, que ma volonté n'y aura pas eu la moindre part. J'efpere me retrouver en bonne fanté dans vos bras, d'ici à quinze jours au plus tard; mais s'il en étoit autrement, & que nous n'euffions pas le bonheur de nous revoir, fouvenez-vous en pareil cas, de l'homme

dont vous êtes la veuve, & d'honorer sa mémoire, en vous honorant. Tirez-vous d'ici le plus tòt que vous pourrez. Qu'aucun moine ne se mêle de vous, ni de vos affaires, en quelque façon que ce soit. Je ne vous dis point ceci par jalousie, & je suis bien convaincu qu'ils n'en veulent point à votre personne; mais n'importe, profitez de cet avis, ou soyez sûre de n'attirer que déshonneur & calamités sur le reste de votre vie. Adressez-vous à M. de S. Germain, pour sortir d'ici. Tâchez d'endurer l'air méprisant de sa femme, par la certitude que vous ne l'avez pas mérité. Cherchez à Paris, à Orléans, ou à Blois, une communauté qui vous convienne, & tâchez d'y vivre, plutôt que seule dans une chambre. Ne comptez sur aucun ami; vous n'en avez point, ni moi non plus, soyez-en sûre: mais comptez sur les honnêtes gens, & soyez sûre que la bonté de cœur & l'équité d'un honnête homme vaut cent fois mieux que l'amitié d'un coquin. C'est à ce titre d'honnête homme, que vous pouvez donner votre

confiance au feul homme de lettres que vous favez que je tiens pour tel. Ce n'eft pas un ami chaud; mais c'eft un homme droit, qui ne vous trompera pas, & qui n'infultera pas ma mémoire, parce qu'il m'a bien connu, & qu'il eft jufte; mais il ne fe compromettra pas, & je ne defire pas qu'il fe compromette. Laiffez tranquillement exécuter les complots faits contre votre mari; ne vous tourmentez point à juftifier fa mémoire outragée; contentez-vous de rendre honneur à la vérité dans l'occafion, & laiffez la Providence & le temps, faire leur œuvre: cette œuvre fe fera tôt ou tard. Ne vous rapprochez plus des grands; n'acceptez aucune de leurs offres, encore moins de celles des gens de lettres. J'exclus nommément toutes les femmes qui fe font dites mes amies. J'excepte Mad. Dupin & Mad. de Chenonceaux. L'une & l'autre font fûres à mon égard, & incapables de trahifon. Parlez-leur quelquefois de mes fentimens pour elles; ils vous font connus. Vous aurez affez de quoi vivre indépendante,

avec les ſecours que M. du Peyrou a deſſein de vous donner, & qu'il vous doit, puiſqu'il en a reçu l'argent. Si vous aimez mieux vivre ſeule chez vous, que chez des religieuſes, vous le pouvez; mais ne vous laiſſez pas ſubjuguer; ne vous livrez pas à vos voiſines, & ne vous fiez pas aux gens avant de les connoître. Je finis ma lettre ſi à la hâte, que je ne ſais plus ce que je dis. Adieu, chere amie de mon cœur; à vous revoir; & ſi nous ne nous revoyons pas, ſouvenez-vous toujours du ſeul ami véritable que vous ayez eu, & que vous aurez jamais. Je ne me ſignerai pas *Renou*, puiſque ce nom fut fatal à votre tendreſſe; mais pour ce moment, j'en veux reprendre un que votre cœur ne ſauroit oublier.

J. J. ROUSSEAU.



LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 27 août 1769.

Un voyage de botanique, monsieur, que j'ai fait au mont Pilat, presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussi-tôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux ; toujours de la pluie ; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien blessé par un autre, & fugitif ; je le croyois mort dans les bois, de sa blessure, quand à mon retour, je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repasser le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, monsieur, la douceur de revoir vos pénates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir ; mais je doute que le ciel me destine à ce partage. J'ai trouvé Mad. Renou en assez bonne santé ; elle vous remercie de votre

ſouvenir, & vous ſalue de tout ſon cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cauſe du ſoin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées, & quelques graines que je deſtinois à Mad. de Portland, le tout étant arrivé ici, à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en ſauver quelque choſe, pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai priſe à les recueillir. Adieu, mon cher monſieur Laliaud; conſervez-vous, & vivez content.

LETTRE

A M. Moultou.

A Monquin, le 8 ſeptembre 1769.

SANS une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait ſouffrir depuis pluſieurs jours, je me livrerois à mon aiſe, au plaiſir de cauſer avec vous; mais je ne déſeſpere pas d'en retrouver une occaſion plus commode. En attendant, recevez mon remerciement de votre bon ſouvenir, &

de celui de Mad. Moultou, dont je me consolerai difficilement d'avoir été si près, sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre : car sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous ne saurions penser différemment vous & moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrettes des gens qui vous entourent. Il y à long-temps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, & l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moultou, de ce sentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, & qui lors même qu'il l'assouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait à son ennemi. Paradis aux bienfaisans, disoit sans cesse

le bon abbé de S. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à personne, & qu'ils se donneroient, s'ils en connoissoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embrasse.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 30 novembre 1769.

J'APPRENDS avec plaisir, monsieur, que vous jouissez en bonne santé, & avec agrément, du beau climat que vous habitez, & que vous êtes content à la fois de votre séjour, & de votre récolte. Vous avez deviné bien juste, que tandis que l'ardeur du soleil vous forçoit encore quelquefois à chercher l'ombre, j'étois réduit à garder mes tisons; & nous avions eu déjà de fortes gelées & des neiges durables, long-temps avant la réception de votre lettre. Cela, monsieur, me chagrine en une chose, c'est de ne pouvoir plus,

pour cette année, exécuter votre petite commiſſion des roſiers à feuilles odorantes, puiſqu'ayant depuis long-temps perdu toutes leurs feuilles, ils feroient à préſent impoſſibles à diſtinguer, & difficiles même à trouver. Je ſuis donc forcé de remettre cette recherche à l'année prochaine, & je vous aſſure que vous me fourniſſez l'occaſion d'une petite herboriſation très-agréable, en ſongeant que je la fais pour votre jardin.

Je vous dois & vous fais, monſieur, bien des remerciemens des lauriers que vous avez la bonne intention de m'envoyer pour mon herbier, quoique je ne me rappelle point du tout qu'il en ait été queſtion entre nous. Ils ne laiſſeront pas de trouver leur place, & de me rappeller votre obligeant ſouvenir, auſſi long-temps que je reſterai poſſeſſeur de mon herbier; car il pourroit dans peu, changer de maître, ainſi que mes livres de plantes, dont je cherche à me défaire, étant ſur le point de quitter totalement la botanique.

J'ai fait votre commiſſion auprès de Mad. de Leſſert, & je ne doute pas que dans ſa premiere lettre, elle ne me charge de ſes remerciemens & ſalutations pour vous. Elle a eu la bonté de me pourvoir d'une bonne épinette pour cet hiver. Cet inſtrument me fait plaiſir encore, & me donne quelques momens d'amuſement; mais il ne me fournit plus de nouvelles idées de muſique, & je me ſuis vainement efforcé d'en jeter quelques-unes ſur le papier: rien n'eſt venu, & je ſens qu'il faut renoncer déſormais à la compoſition, comme à tout le reſte. Cela n'eſt pas ſurprenant.

Bon jour, monſieur; le beau ſoleil qu'il fait ici dans ce moment, me fait imaginer des promenades délicieuſes en cette saiſon, dans le pays où vous êtes; & ſi j'y étois auſſi, j'aimerois bien à les faire avec vous. Bon jour derechef; portez-vous bien, amuſez-vous, & donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

LETTRE

A M. Moultou.

A Monquin, le 9 janvier 1770.

Je comprends, mon cher Moultou, qu'une caiſſe de confitures, que j'ai reçue de Montpellier, eſt le cadeau que vous m'aviez annoncé cet été, & auquel je ne ſongeois plus, quand il eſt venu me ſurprendre en guet-à-pens. Que voulez-vous que je faſſe d'un ſi grand magaſin? Voulez-vous que je me mette marchand de ſucre? Il me ſemble que je n'étois pas trop appellé à ce métier. Voulez-vous que je le mange? Il en faudroit beaucoup, je l'avoue, pour adoucir les fleuves d'amertume qu'on me fait avaler depuis tant d'années; mais c'eſt une amertume mielleuſe & traîtreſſe, qui ne ſauroit s'allier avec la franche douceur du ſucre. Votre envoi, cher Moultou, n'eſt raiſonnable qu'au cas que vous vouliez venir m'aider à le conſommer; j'en goûterois alors la

douceur dans toute ſa pureté. Il faudroit attendre, il eſt vrai, que la ſaiſon fût plus douce elle-même : car quant à préſent, la campagne n'eſt pas tenable ; il y fait preſque auſſi froid que dans ma chambre, où près d'un grand feu, je gele en me rôtiſſant, & l'onglée me fait tomber la plume des doigts. Adieu, cher Moultou ; mes deux moitiés embraſſent les deux vôtres, & tout ce qui vous eſt cher.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 9 février 1770.

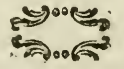
Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel, démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

CHER Moultou, quoique vous paroiſſiez m'oublier, je vous aime toujours, & je n'ai pas voulu m'éloigner de ce pays, ſans vous en donner avis, & vous dire encore un adieu. Je compte y reſter quinze jours ou trois ſemaines, avant de me rendre

à Lyon. Ces trois ſemaines me ſeroient bien précieuſes pour l'herboriſation des mouſſes & des lichens, ſi la neige n'y portoit obſtacle; car probablement l'occaſion n'en reviendra plus pour moi. Le temps, qui paroît vouloir ſe remettre, peut permettre un eſſai; & après avoir été longtemps bien malingre, je compte tenter aujourd'hui, l'analyſe de quelques troncs d'arbres. Faites comme moi. Adieu; je vous embraſſe tendrement, & je vous exhorte à m'aimer, car je le mérite.

J. J. ROUSSEAU.

Je reprends un nom que je n'aurois jamais dû quitter. N'en employez plus d'autres pour m'écrire.



LETTRE

A Mad. GONCERU née Rousseau.

A Monquin, le 9 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

MA bonne, ma chere, ma respectable tante, né mourant, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours, les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. A la premiere lueur d'une meilleure fortune, je songeai à vous faire une petite part de ma subsistance, qui pût rendre la vôtre un peu plus commode. Je vous en fis aussi-tôt donner avis, & votre petite pension commença de courir en même temps; savoir, à la fin de mars 1767. Il n'y a pas encore de cela trois ans révolus, & ces trois ans vous ont été payés d'avance, année par année; ainsi, quand

vous ne recevriez rien d'un an d'ici, tout feroit encore en regle, & il n'y auroit encore rien d'arriéré. Mon intention eſt bien pourtant, de continuer à vous payer d'avance, & l'année qui commencera bientôt de courir, & les ſuivantes, autant que mes moyens me le permettront; mais, ma chere tante, je ne puis pas vous diſſimuler que la dureté préſente & future de ma ſituation me met dans la néceſſité de compter avec moi-même : ſans quoi, je ne me réſoudrois jamais à compter avec vous. Veuillez donc prendre un peu de patience, dans la certitude de n'être pas oubliée ; & s'il arrivoit dans la ſuite, que votre penſion tardât à venir, ce qui ne ſera pas, autant qu'il me ſera poſſible, dites-vous alors à vous-même: *Je connois le cœur de mon neveu ; & ſûre qu'il ne m'oublie pas, je le plains de n'être pas en état de mieux faire.* Adieu, ma bonne & reſpectable tante ; je vous recommande à la Providence ; faites la même choſe pour moi, car j'en ai grand beſoin ; & recevez avec bonté, mes plus tendres & reſpectueuſes ſalutations.

LETTRE

A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Monquin, le 26 février 1770.

Où êtes-vous, brave S. Germain? Quand pourrai-je vous embraſſer, & réchauffer au feu de votre courage, celui dont j'ai beſoin pour ſupporter les rigueurs de ma deſtinée? Qu'il eſt cruel, qu'il eſt déchirant, pour le plus aimant des hommes, de ſe voir devenir l'horreur de ſes ſemblables, en retour de ſon tendre attachement pour eux, & ſans pouvoir imaginer la cauſe de cette frénéſie, ni par conſéquent la guérir! Quoi! l'implacable animoſité des méchans peut-elle donc ainſi renverſer les têtes & changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération? lui montrer noir ce qui eſt blanc, lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer, lui faire eſtimer l'iniquité, juſtice, la trahiſon, généroſité? Ah! c'eſt auſſi trop accorder à la puiſſance, que

de lui foumettre ainfi le jugement, le fentiment, la raifon, & de fe dépouiller pour elle, de tout ce qui nous fait hommes.

Quels font mes torts envers M. de C......l? Un feul, mais grand; celui d'avoir pu l'eftimer. Dans ma retraite, je ne connoiffois de lui, que fon minifiere; fon pacte de famille me prévint en faveur de fes talens. Il avoit paru bien difpofé pour moi; cette bienveillance m'en avoit infpiré. Je ne favois rien de fon naturel, de fes goûts, de fes inclinations, de fon caractere; & dans les ténebres où je fuis plongé depuis tant d'années, j'ai longtemps ignoré tout cela. Jugeant du refte par ce qui m'étoit connu, je lui donnai des louanges qu'il méritoit trop peu, pour les prendre au pied de la lettre: il fe crut infulté. De là, fa haine & tous mes malheurs. En me puniffant de mon tort, il m'en a corrigé. S'il me punit maintenant de lui rendre juftice, il ne peut être trop févere; car affurément, je la lui rends bien.

Pour mieux affouvir fa vengeance, il

n'a voulu, ni ma mort qui finiſſoit mes malheurs, ni ma captivité qui m'eût du moins donné le repos. Il a conçu que le plus grand ſupplice d'une ame fiere & brûlante d'amour pour la gloire, étoit le mépris & l'opprobre ; & qu'il n'y avoit point pour moi, de pire tourment que celui d'être haï. C'eſt ſur ce double objet qu'il a dirigé ſon plan. Il s'eſt appliqué à me traveſtir en monſtre effroyable ; il a concerté dans le ſecret, l'œuvre de ma diffamation ; il m'a fait enlacer de toutes parts, par ſes ſatellites ; il m'a fait traîner par eux dans la fange ; il m'a rendu la fable du peuple, & le jouet de la canaille. Pour m'accabler encore mieux de la haine publique, il a pris ſoin de la faire ſortir, par les moqueuſes careſſes des fourbes dont il me faiſoit entourer ; & pour dernier raffinement, il a fait enſorte que par-tout, les égards & les attentions paruſſent me ſuivre, afin que, quand trop ſenſible aux outrages, j'exhalerois quelques plaintes, j'euſſe l'air d'un homme qui n'eſt pas à ſon aiſe avec lui-même,

& qui se plaint des autres, parce qu'il est mécontent de lui.

Pour m'isoler & m'ôter tout appui, les moyens étoient simples. Tout cede à la puissance, & presque tout à l'intrigue: on connoissoit mes amis; on a travaillé sur eux; aucun n'a résisté. On a éventé par la poste, toutes les correspondances que je pouvois avoir. On m'a détaché de temps en temps, de petits chercheurs de places, de petits imploreurs de recommandations, pour savoir par eux, s'il ne restoit personne qui eût pour moi, de la bienveillance, & travailler aussi-tôt à me l'ôter. Je connois si bien ce manege, & j'en ai si bien senti le succès, que je ne serois pas sans crainte pour M. de S. Germain lui-même, si je le savois moins clair-voyant, & que je connusse moins sa sagesse & sa fermeté. Parmi les objets de tant de vigilance, mes papiers n'ont pas été oubliés. J'ai confié tous ceux que j'avois, en des mains amies ou que je crus telles: tous sont à la merci de mes ennemis. Enfin, l'on m'a lié moi-même par

des engagemens, dont j'ai cru vainement acheter mon repos, & qui n'ont fervi qu'à me livrer pieds & poings liés, au fort qu'on vouloit me faire. On ne m'a laiffé pour défenfe, que le ciel, dont on ne s'embarraffe guere, & mon innocence, qu'on n'a pu m'ôter.

Parvenus une fois à ce point, tout le refte va de lui-même & fans la moindre difficulté. Les gens chargés de difpofer de moi, ne trouvent plus d'obftacle. Les effaims d'efpions malveillans & vigilans, dont je fuis entouré, favent comment ils ont à faire leur cour. S'il y a du bien, ils fe garderont de le dire, ou prendront grand foin de le traveftir: s'il y a du mal, ils l'aggraveront; s'il n'y en a pas, ils l'inventeront. Ils peuvent me charger tout à leur aife; ils n'ont pas peur de me trouver là, pour les démentir. Chacun veut prendre part à la fête, & préfenter le plus beau bouquet. Dès qu'il eft convenu que je fuis un homme noir, c'eft à qui me controuvera le plus de crimes. Quiconque en a fait un, peut en faire cent:

&

& vous verrez que bientôt j'irai, violant, brûlant, empoisonnant, assassinant à droite & à gauche, pour mes menus plaisirs, sans m'embarrasser des foules de surveillans qui me guettent, sans songer que les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux; que les murs qui m'entourent, ont des oreilles; que je ne fais pas un pas qui ne soit compté, pas un mouvement de doigt qui ne soit noté, & sans que durant tout ce temps là, personne ait la charité de pourvoir à la sûreté publique, en m'empêchant de continuer toutes ces horreurs, dont ils se contentent de tenir tranquillement le registre, tandis que je les fais tout aussi tranquillement sous leurs yeux: tant la haine est aveugle & bête dans sa méchanceté! Mais n'importe: dès qu'il s'agira de m'imputer des forfaits, je vous réponds que le bon M. de C......l sera coulant sur les preuves, & qu'après ma mort, toutes ces inepties deviendront autant de faits incontestables, parce que M. l'un, & M. l'autre, & Mad. celle-ci, & Mlle. celle-là, tous gens de la plus

haute probité, les auront atteſtés, & que je ne reſſuſciterai pas pour y répondre.

Encore une fois, tout devient facile, & déformais on va faire de moi, tout ce qu'on voudra de mauvais. Si je reſte en repos, c'eſt que je médite des crimes ; & peut-être le pire de tous, celui de dire la vérité. Si, pour me diſtraire de mes maux, je m'amuſe à l'étude des plantes, c'eſt pour y chercher des poiſons. Mon Dieu! quand quelque jour ceux qui ſauront quel fut mon caractere, & qui liront mes écrits, apprendront qu'on a fait de J. J. Rouſſeau un empoiſonneur, ils demanderont quelle ſorte d'êtres exiſtoit de ſon temps, & ne pourront croire que ce fuſſent des hommes.

Mais comment en eſt-on venu là? Quel fut le premier forfait qui rendit les autres croyables? Voilà ce qui me paſſe; voilà l'étonnante énigme. C'eſt ce premier pas qu'il faut expliquer, & qui n'offre à mes yeux, qu'un abyme impénétrable. M. de S. Germain, dans ce que vous connoiſſez de moi par vous-même, trou-

vez-vous de l'étoffe pour faire un scélérat? Tel je parois à vos yeux depuis plus d'un an, tel je fus pendant près de soixante. Je n'eus jamais que des goûts honnêtes, que des passions douces : je m'élevai, pour ainsi dire, moi-même; je me livrai par choix, aux meilleures études; je ne cultivai que des talens aimables. J'aimai toujours la retraite, la vie paisible & solitaire. J'ai passé la jeunesse & l'âge mûr, chéri de tous mes amis, bien voulu de toutes mes connoissances, tranquille, heureux, content de mon sort, & sans avoir eu jamais qu'une seule querelle avec un extravagant, laquelle tourna toute à ma gloire. Malheureusement, ayant déjà passé l'âge mûr, je me laissai tenter enfin de communiquer au public, dans des livres qui ne respirent que la vertu, des maximes que je crus utiles à mes semblables, ou de nouvelles idées pour le progrès des beaux arts. Me voilà devenu depuis lors, un homme noir; de quelle façon? Je l'ignore. Eh! quels sont ces malheureux, dont les ames sombres & concen-

trées, couvent le crime ? Sont-ce des auteurs, des gens de lettres, dévoués à la paisible occupation d'écrire des livres, des romans, de la musique, des opéra ? Ont-ils des cœurs ouverts, confians, faciles à s'épancher ? Et où de pareils secrets se cacheroient-ils un moment dans le mien, transparent comme le crystal, & qui porte à l'instant dans mes yeux & sur mon visage, chaque mouvement dont il est affecté. Seul, étranger, sans parti, livré dans ma retraite à de pareils goûts, quel avantage, quel moyen, quelle tentation pouvois-je avoir de mal faire ? Quoi ! lorsque l'amour, la raison, la vertu prenoient sous ma plume, leurs plus doux, leurs plus énergiques accens, lorsque je m'enivrois à torrens, des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme, lorsque je planois dans l'empyrée, au milieu des objets charmans & presque angéliques, dont je m'étois entouré ; c'étoit précisément alors, & pour la premiere fois, que ma noire & farouche ame méditoit, digéroit, com-

mettoit les forfaits atroces, dont on ne me voila l'imputation, que pour m'ôter les moyens de m'en défendre; & cela, sans motif, sans raison, sans sujet, sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité. Et l'on peut . . . . . . Si jamais pareille contradiction, pareille extravagance, pareille absurdité pouvoit réellement trouver foi dans l'esprit d'un homme, oui, j'ose le dire sans crainte, il faudroit étouffer cet homme là.

Les passions qui portent au crime, sont analogues à leurs noirs effets. Où furent les miennes ? Je n'ai connu jamais les passions haineuses : jamais l'envie, la méchanceté, la vengeance n'entrerent dans mon cœur. Je suis bouillant, emporté, quelquefois colere ; jamais fourbe, ni rancunier; & quand je cesse d'aimer quelqu'un, cela s'apperçoit bien vîte. Je hais l'ennemi qui veut me nuire; mais si-tôt que je ne le crains plus, je ne le hais plus. Que Diderot, que G . . . m sur-tout, le premier, le plus caché, le plus ardent, le plus implacable, celui qui m'attira tous

les autres, dise pourquoi il me hait. Est-ce pour le mal qu'il a reçu de moi? Non, c'est pour celui qu'il m'a fait; car souvent l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Dirai-je mes torts envers lui? J'en fais deux. Le premier: je l'ai trop aimé. Le second: *son cœur fut déchiré par la louange qui n'étoit pas pour lui.* (*) Si lui, si Diderot ont quelque autre grief, qu'ils le disent. Ils ont découvert, dira-t-on, que j'étois un monstre. Ah! c'est une autre affaire; mais toujours est-il sûr que ce monstre ne leur fit jamais de mal.

Mad. la comtesse de B.......s me hait, & en femme; c'est tout dire. Quels sont ses griefs? Les voici.

Le premier. J'ai dit dans l'*Héloïse*, que la femme d'un charbonnier étoit plus respectable que la maîtresse d'un prince. Mais quand j'écrivis ce passage, je ne songeois ni à elle, ni à aucune femme en

(*) Passage remarquable du *Petit-Prophete*, ouvrage de M. G...m, & dans lequel il s'est peint sans y songer.

particulier. Je ne favois pas même alors, qu'il exiftât une comteffe de B. . . . . . . s, encore moins qu'elle pût s'offenfer de ce trait; & je n'ai fait que long-temps après, connoiffance avec elle.

Le fecond. Mad. de B . . . . s me confulta fur une tragédie en profe, de fa façon; c'eft-à-dire, qu'elle me demanda des éloges. Je lui donnai ceux que je crus lui être dus: mais je l'avertis que fa piece reffembloit beaucoup à une piece angloife que je lui nommai. J'eus le fort de Gil-Blas auprès de l'évêque prédicateur.

Le troifieme. Mad. de B. . . . . . . s étoit aimable alors, & jeune encore. Les amitiés dont elle m'honora, me toucherent plus qu'il n'eût fallu peut-être. Elle s'en apperçut. Quelque temps après, j'appris fes liaifons, que dans ma bêtife, je ne favois pas encore. Je ne crus pas qu'il convînt à J. J. Rouffeau, d'aller fur les brifées d'un prince du-fang, & je me retirai. Je ne fais, monfieur, ce que vous penferez de ce crime; mais il feroit fingulier que tous les malheurs de ma vie

fussent venus de trop de prudence, dans un homme qui en eut toujours si peu.

Mad. la maréchale de L........g me hait; elle a raison. J'ai commis envers elle, des balourdises bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais femme ne pardonne, quoiqu'on n'ait pas eu l'intention de l'offenser. Cependant je ne puis la croire essentiellement méchante, ni perdre le souvenir des jours heureux que j'ai passés près d'elle & de M. de L........g. De tous mes ennemis, elle est la seule que je crois capable de retour, mais non pas de mon vivant. Je desire ardemment, qu'elle me survive, sûr d'être regretté, peut-être pleuré d'elle, après ma mort.

Ajoutez à cette courte liste, M. de C......l, dont j'ai déjà parlé, & qui malheureusement à lui seul en vaut mille: le docteur T......n, avec qui je n'eus d'autre tort que d'être Genevois comme lui, & d'avoir autant de célébrité, quoique j'eusse gagné moins d'argent: enfin, le baron d'H.....k, aux avances duquel j'ai

résisté long-temps, par la seule raison qu'il étoit trop riche ; raison que je lui dis pour réponse à ses instances, & qui malheureusement ne se trouva que trop juste dans la suite. Sur mes premiers écrits, & sur le bruit qu'ils firent, il se prit pour moi d'une telle haine, &, comme je crois, par l'impulsion de G... m, qu'il me traita dans sa propre maison, & sans le moindre sujet, avec une brutalité sans exemple. Diderot & M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, furent témoins de la querelle, & le dernier m'a souvent dit depuis lors, qu'il avoit admiré ma patience & ma modération.

Ces détails, monsieur, sont dans la plus exacte vérité. Trouvez-vous là, quelque méchanceté dans le pauvre Jean-Jaques? Voilà pourtant les seuls ennemis personnels que j'aie eus jamais. Tous les autres ne le sont que par jalousie, comme d'Alembert, avec lequel j'ai eu très-peu de liaisons, ou sur parole, comme la foule ; ou parce qu'en général, les lâches aiment à faire leur cour aux puissans, en ache-

vant d'accabler ceux qu'ils oppriment. Que puis-je faire à cela ?

Les naturels haineux, jaloux, méchans, ne ſe déguiſent guere. Leurs propos, leurs écrits décelent bientôt leurs penchans ; ils vont toujours ſe mêlant des affaires des autres. Les pointes de la ſatyre lardent leurs diſcours & leurs ouvrages ; les mots couverts, les alluſions malignes leur échappent malgré eux. Mes écrits ſont dans les mains de tout le monde, & vous connoiſſez mon ton. Veuillez, monſieur, juger par vous-même, & voyez s'il y a de la malignité dans mon cœur.

Le jeu : je ne puis le ſouffrir. Je n'ai vraiment joué qu'une fois en ma vie au redoute, à Veniſe. Je gagnai beaucoup, m'ennuyai, & ne jouai plus. Les échecs, où l'on ne joue rien, ſont le ſeul jeu qui m'amuſe. Je n'ai pas peur d'être un Beverley.

L'ambition, l'avidité, l'avarice : je ſuis trop pareſſeux, je déteſte trop la gêne, j'aime trop mon indépendance, pour avoir des goûts qui demandent un homme

laborieux, vigilant, courtisan, souple, intrigant; les choses du monde les plus contraires à mon humeur. M'a-t-on vu souvent aux toilettes des femmes, ou dans les antichambres des grands ? Ce sont pourtant là les portes de la fortune. J'ai refusé beaucoup de places, & n'en recherchai jamais. C'est par paresse, que je suis attaché à l'argent que j'ai, crainte de la peine d'en chercher quand je n'en ai plus : mais je ne crois pas qu'il me soit arrivé de ma vie, ayant le nécessaire du moment, de rien convoiter au-delà; & après avoir toujours vécu dans une honnête aisance, je me vois prêt à manquer de pain sur mes vieux jours, sans en avoir grand souci. Combien j'ai laissé échapper de choses, par ma nonchalance à les retenir ou à les saisir ! Citons un seul fait. Un receveur-général des finances, auquel j'étois attaché depuis long-temps, m'offre sa caisse; je l'accepte. Au bout de quinze jours, l'embarras, l'assujettissement, l'inquiétude sur-tout de cette maudite caisse, me font tomber malade. Je finis par quitter

la caiſſe, & me faire copiſte de muſique à ſix ſols la page. M. de Francueil, à qui je marque ma réſolution, me croit encore dans le tranſport de la fievre, vient me voir, me parle, m'exhorte, ne m'ébranle pas. Il attend inutilement; & voyant ma réſolution bien priſe & bien confirmée, il diſpoſe enfin de ſa caiſſe, & me donne un ſucceſſeur. Ce fait ſeul prouve, ce me ſemble, que l'avidité de l'argent n'eſt pas mon défaut, & j'en pourrois donner des preuves récentes, plus fortes que celle-là. Et de quoi me ſerviroit l'opulence? Je déteſte le luxe, j'aime la retraite, je n'ai que les goûts de la ſimplicité, je ne ſaurois ſouffrir autour de moi des domeſtiques; & quand j'aurois cent mille livres de rentes, je ne voudrois être ni mieux vêtu, ni mieux logé, ni mieux nourri que je ne le ſuis. Je ne voudrois être riche que pour faire du bien, & l'on ne cherche pas à ſatisfaire un pareil goût par des crimes.

Les femmes! ...... Oh! voici le grand article; car aſſurément le violateur de la

chaſte Vertier doit être un terrible homme auprès d'elles ; & le plus difficile des travaux d'Hercule doit peu lui coûter, après celui-là. Il y a quinze ans qu'on eût été étonné de m'entendre accuſer de pareille infamie. Mais laiſſez faire M. de C......l & Mad. de B.......s. Ils ont bien opéré d'autres métamorphoſes, & je les vois en train de ne s'arrêter plus guere que par l'impoſſibilité d'en imaginer. Je doute qu'aucun homme ait eu une jeuneſſe plus chaſte que la mienne. J'avois trente ans paſſés, ſans avoir eu qu'un ſeul attachement, ni fait à ſon objet qu'une ſeule infidélité : c'étoit là tout. Le reſte de ma vie a doublé cette licence ; je n'ai pas été plus loin. Je ne fais point honneur de cette réſerve à ma ſageſſe ; elle eſt bien plus due à ma timidité ; & j'avoue avoir manqué par elle, bien des bonnes fortunes que j'ai convoitées, & qui, ſi j'en avois tenté l'aventure, ne m'auroient peut-être pas réduit au même crime, auquel, ſelon la Vertier, m'ont entraîné ſes attraits.

Pour contenter les beſoins de mon

cœur, encore plus que ceux de mes ſens, je me donnai une compagne honnête & fidelle, dont après vingt-cinq ans d'épreuve & d'eſtime, j'ai fait ma femme. Si c'eſt là ce qu'on appelle de la débauche, je m'en honore, & ce n'eſt pas du moins celle-là qui mene dans les lieux publics. L'exemple, la néceſſité, l'honneur de celle qui m'étoit chere, d'autres puiſſantes raiſons me firent confier mes enfans à l'établiſſement fait pour cela, & m'empêcherent de remplir moi-même le premier, le plus ſaint des devoirs de la nature. En cela, loin de m'excuſer, je m'accuſe; & quand ma raiſon me dit que j'ai fait dans ma ſituation, ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur, qui gémit & qui la dément. Je ne fis point un ſecret de ma conduite à mes amis, ne voulant pas paſſer à leurs yeux, pour meilleur que je n'étois. Quel parti les barbares en ont tiré! Avec quel art ils l'ont miſe dans les jours les plus odieux! Comme ils ſe ſont plus à me peindre en pere dénaturé, parce que j'étois à plaindre! Comme ils ont cherché à tirer

du fond de mon caractere, une faute qui fut l'ouvrage de mon malheur ! Comme si pécher n'étoit pas de l'homme, & même de l'homme juste ! Elle fut grave, sans doute ; elle fut impardonnable : mais aussi ce fut la seule, & je l'ai bien expiée. A cela près, & des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi, je puis exposer à tous les yeux, une vie irréprochable dans tout le secret de mon cœur. Ah ! que ces hommes si séveres aux fautes d'autrui, rentrent dans le fond de leurs consciences, & que chacun d'eux se félicite, s'il sent qu'au jour, où tout sans exception, sera manifesté, lui-même en sera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé sur mes enfans, par le péché même de leur pere. Eh Dieu ! quelle eût été leur destinée, s'ils avoient eu la mienne à partager ! Que seroient-ils devenus dans mes désastres ! Ils seront ouvriers ou paysans ; ils passeront dans l'obscurité, des jours paisibles : que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins graces au ciel, de n'avoir abreuvé

que moi, des amertumes de ma vie, & de les en avoir préſervés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains, ſans me connoître, que de les voir avilis & nourris par la traîtreſſe générofité de mes ennemis, qui les inſtruiroient à haïr, peut-être à trahir leur pere; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné, qui commit la faute & qui la pleure, que d'être le méchant qui la releve, l'étend, l'amplifie, l'aggrave avec la plus maligne joie, que d'être l'ami perfide, qui trahit la confiance de ſon ami, & divulgue pour le diffamer, le ſecret qu'il a verſé dans ſon ſein.

Mais des fautes, quelque grandes qu'elles ſoient, n'en ſuppoſent pas qui leur ſoient contradictoires. Les débauchés ſont peu dans le cas d'en commmettre de pareilles, comme ceux qui s'occupent dans le port, à charger des vaiſſeaux que bientôt ils perdent de vue, ne ſongent guere à les aſſurer. Mes attachemens me préſerverent du déſordre, & toujours, je le répete, je fus réglé dans mes mœurs. Je ne doute

doute pas même que celles de ma jeunesse n'aient contribué dans la suite, à répandre dans mes écrits, cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien, prennent pour de l'art, mais que l'art ne peut contrefaire, & que ne sauroit fournir un sang appauvri par la débauche. Pour répondre à ces hommes vils, qui m'osent accuser d'avoir gagné dans des lieux que je ne connois point, des maux que je connois encore moins, je ne voudrois que la *Nouvelle Héloïse*. Est-ce ainsi qu'on apprend à parler dans la crapule? Qu'on prenne autant de débauchés qu'on voudra, tous doués d'autant d'esprit qu'il est possible, & je les défie entre eux tous, de faire une seule page à mettre à côté d'une des lettres brûlantes, dont ce roman n'abonde que trop. Non, non, il est pour l'ame un prix aux bonnes mœurs, c'est de la vivifier. L'amour & la débauche ne sauroient aller ensemble; il faut choisir. Ceux qui les confondent, ne connoissent que la derniere. C'est sur leur propre état, qu'ils

jugent du mien ; mais ils ſe trompent. Adorer les femmes, & les poſſéder, ſont deux choſes très-différentes. Ils ont fait l'une, & j'ai fait l'autre. J'ai connu quelquefois leurs plaiſirs ; mais ils n'ont jamais connu les miens.

L'amour que je conçois, celui que j'ai pu ſentir, s'enflamme à l'image illuſoire de la perfection de l'objet aimé, & cette illuſion même le porte à l'enthouſiaſme de la vertu ; car cette idée entre toujours dans celle d'une femme parfaite. Si quelquefois l'amour peut porter au crime, c'eſt dans l'erreur d'un mauvais choix qui nous égare, ou dans les tranſports de la jalouſie. Mais ces deux états, dont aucun n'a jamais été le mien, ſont momentanés, & ne transforment point un cœur noble, en une ame noire. Si l'amour m'eût fait faire un crime, il faudroit m'en punir & m'en plaindre ; mais il ne me rendroit pas l'horreur des honnêtes gens.

Voilà tout, ce me ſemble, à moins qu'on ne veuille ajouter l'amour de la ſolitude ; car cet amour fut la premiere

marque à laquelle Diderot parut juger que j'étois un fcélérat. Ses myftérieufes trames avec G... m, étoient commencées, quand j'allai vivre à l'Hermitage. Il publia quelque temps après, *le Fils naturel*, dans lequel il inféra cette fentence : *Il n'y a que le méchant qui foit feul.* Je lui écrivis avec tendreffe, pour me plaindre qu'il n'eût mis à ce paffage, aucun adouciffement. Il me répondit durement, & fans aucune explication. Pour moi, quoique cette fentence ait quelque chofe qui papillote à l'oreille, je n'y trouve qu'une abfurdité ; & il eft fi faux qu'il n'y ait que le méchant qui foit feul, qu'au contraire il eft impoffible qu'un homme qui fait vivre feul, foit méchant, & qu'un méchant veuille vivre feul ; car à qui feroit-il du mal, & avec qui formeroit-il fes intrigues ? La fentence en elle-même, exigeoit donc tout au moins une explication : elle l'exigeoit bien plus encore, ce me femble, de la part d'un auteur qui, lorfqu'il parloit de la forte au public, avoit un ami retiré depuis fix mois dans une folitude ; & il étoit

également choquant & mal-honnête de refuser, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps, ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont pour la premiere fois, depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire autant de scélérats. Mais Diderot avoit ses vues, & ne s'embarrassoit pas de déraisonner, pourvu qu'il préparât de loin, les coups qu'il m'a portés dans la suite.

Je vais faire une remarque qui peut paroître légere, mais qui me paroît à moi des plus sûres, pour juger de l'état interne & vrai d'un auteur. On sent dans les ouvrages que j'écrivois à Paris, la bile d'un homme importuné du tracas de cette grande ville, & aigri par le spectacle continuel de ses vices. (*) Ceux que j'écrivis

(*) Ajoutez les impulsions continuelles de Diderot, qui, soit qu'il ne pût oublier le donjon de Vincennes, soit avec le projet déjà formé, de me rendre odieux, m'alloit sans cesse excitant &

depuis ma retraite à l'Hermitage, refpirent une tendreffe de cœur, une douceur d'ame, qu'on ne trouve que dans les bocages, & qui prouvent l'effet que faifoient fur moi, la retraite & la campagne, & qu'elles feront toujours fur quiconque en faura fentir le charme, & y vivre auffi volontiers que moi. *Les penfées mâles de la vertu*, dit le nerveux Young, *les nobles élans du génie, les brûlans tranfports d'un cœur fenfible, font perdus pour l'homme qui croit, qu'être feul eft une folitude. Le malheureux s'eft condamné à ne les jamais fentir. Dieu & la raifon! quelle immenfe fociété! Que leurs entretiens font fublimes! que leur commerce eft plein de douceurs!* Voilà Mrs. Young & Diderot d'avis un peu différens, fans ajouter celui de Virgile. Pour moi, je me fais honneur d'avoir imité le fcélérat Defcartes, quand il s'en alla méchamment

---

ftimulant aux farcafmes. Si-tôt que je fus à la campagne, & que ces impulfions cefferent, le caractere & le ton de mes écrits changerent, & je rentrai dans mon naturel.

philofopher dans fa folitude de Nord-Hollande.

Je viens de faire, ce me femble, une revue exacte, & je n'y vois rien encore qui m'ait pu donner des penchans pervers. Que refte-t-il donc enfin ? L'amour de la gloire. Quoi ! ce noble fentiment qui éleve l'ame aux fublimes contemplations, qui l'élance dans les régions éthérées, qui l'étend, pour ainfi dire, fur toute la poftérité, pourroit lui dicter des forfaits ? Il prendroit, pour s'honorer, la route de l'infamie ? Eh ! qui ne fait que rien n'avilit, ne refferre & ne concentre l'ame comme le crime; que rien de grand & de généreux ne peut partir d'un intérieur corrompu ? Non, non; cherchez des paffions viles pour caufe à des actions viles. On peut être un mal-honnête homme, & faire un bon livre; mais jamais les divins élans du génie n'honorerent l'ame d'un malfaiteur; & fi les foupçons de quelqu'un que j'eftimerois, pouvoient à ce point ravaler la mienne, je lui préfenterois mon *Difcours*

sur l'inégalité (*) pour toute réponse, & je lui dirois: *lis & rougis.* (**)

Vous me citerez Erostrate. A cela, voici ma réponse. L'histoire d'Erostrate est une fable; mais supposons-la vraie. Erostrate, sans génie & sans talent, eut un moment la fantaisie de la célébrité, à laquelle il n'avoit aucun droit. Il prit la seule & courte voie que son mauvais cœur & son esprit étroit put lui suggérer: mais comptez que s'il se fût senti capable

(*) En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avoit ajouté de plus durs encore; mais je ne pus me résoudre à les employer.

(**) Que seroit-ce, si je lui présentois ma lettre à d'Alembert, sur les spectacles, ouvrage où le plus tendre délire perce à travers la force du raisonnement, & rend cette lecture ravissante? Il n'y a point d'absurdité qu'on ne rende imaginable, en supposant que des scélérats peuvent traiter ainsi de pareils sujets. Démocrite prouva aux Abdérites, qu'il n'étoit pas fou, en leur lisant une de ses pieces; & moi, je défie tout homme sensé, qui lira cette lettre, de pouvoir croire que l'auteur soit un coquin.

de faire l'*Emile*, il n'eût point brûlé le temple d'Ephese. Non, monsieur, on n'aspire point par le crime, au prix qu'on peut obtenir par la vertu; & voilà ce qui rend plus ridicule l'imposture dont je suis l'objet. Qu'avois-je besoin de gloire & de célébrité? Je l'avois déjà toute acquise: non par des noirceurs & des actes abominables, mais par des moyens vertueux, honnêtes, par des talens distingués, par des livres utiles, par une conduite estimable, par tout le bien que j'avois pu faire selon mon pouvoir; elle étoit belle, elle étoit sans tache: qu'y pouvois-je ajouter désormais, si ce n'est la persévérance dans l'honorable carriere, dont je voyois déjà d'assez près le terme? Que dis-je! je l'avois atteint; je n'avois plus qu'à me reposer & jouir. Peut-on concevoir que de gaieté de cœur & par des forfaits, j'aie cherché moi-même à ternir ma gloire, à la détruire, à laisser échapper de mes mains, ou plutôt à jeter dans un transport de furie, le prix inestimable que j'avois légitimement acquis? Quoi! le sage,

le brave S. Germain retourneroit-il exprès à la guerre, pour y flétrir par des lâchetés infames, les lauriers sous lesquels il a blanchi? Ne sait-on pas qu'une belle réputation est la plus noble & la plus douce récompense de la vertu sur la terre? Et l'on veut qu'un homme qui se l'est dignement procurée, s'aille exprès plonger dans le crime, pour la souiller? Non, cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être; & il n'y a que des gens sans honneur, qui puissent ne pas sentir cette impossibilité.

Mais quels sont enfin ces forfaits, dont je me suis avisé si tard, de souiller une réputation déjà toute acquise par mieux que des livres, par quarante ans d'honneur & d'intégrité? Oh! c'est ici le mystere profond, qu'il ne faut jamais que je sache, & qui ne doit être ouvertement publié qu'après ma mort, quoiqu'on fasse ensorte pendant ma vie, que tout le monde en soit instruit, hors moi seul. Pour me forcer, en attendant, de boire la coupe amere de l'ignominie, on aura soin de la faire circuler sans cesse autour de moi dans

l'obſcurité, de la faire dégoutter, ruiſſeler ſur ma tête, afin qu'elle m'abreuve, m'inonde, me ſuffoque ; mais ſans qu'aucun trait de lumiere l'offre jamais à ma vue, & me laiſſe diſcerner ce qu'elle contient. On me ſéqueſtrera du commerce des hommes, même en vivant avec eux ; tout ſera pour moi, ſecret, myſtere & menſonge ; on me rendra étranger à la ſociété, ſans paroître m'en chaſſer ; on élevera autour de moi, un impénétrable édifice de ténebres ; on m'enſevelira tout vivant, dans un cercueil. C'eſt exactement ainſi, que ſans prétexte & ſans droit, on traite en France un homme libre, un étranger qui n'eſt point ſujet du roi, qui ne doit compte à perſonne de ſa conduite, en continuant d'y reſpecter, comme il a toujours fait, le roi, les loix, les magiſtrats & la nation. Que s'il eſt coupable, qu'on l'accuſe, qu'on le juge, & qu'on le puniſſe ; s'il ne l'eſt pas, qu'on le laiſſe libre, non pas en apparence, mais réellement. Voilà, monſieur, ce qui eſt juſte ; tout ce qui eſt hors de là, de quelque prétexte qu'on l'ha-

bilie, eſt trahiſon, fourberie, iniquité.

Non, je ne ſerai point accuſé, point arrêté, point jugé, point puni en apparence; mais on s'attachera, ſans qu'il y paroiſſe, à me rendre la vie odieuſe, inſupportable, pire cent fois que la mort. On me fera garder à vue; je ne ferai pas un pas ſans être ſuivi; on m'ôtera tous moyens de rien ſavoir, & de ce qui me regarde, & de ce qui ne me regarde pas; les nouvelles publiques les plus indifférentes, les gazettes même me ſeront interdites; on ne laiſſera courir mes lettres & paquets, que pour ceux qui me trahiſſent; on coupera ma correſpondance avec tout autre; la réponſe univerſelle à toutes mes queſtions, ſera toujours qu'on ne ſait pas; tout ſe taira dans toute aſſemblée à mon arrivée; les femmes n'auront plus de langue, les barbiers ſeront diſcrets & ſilencieux; je vivrai dans le ſein de la nation la plus loquace, comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on préparera tout d'avance, pour diſpoſer de moi par-tout où je veux aller; on me conſignera aux paſſagers, aux

cochers, aux cabaretiers. A peine trouverai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges ; à peine y trouverai-je un logement qui ne ſoit pas iſolé ; enfin, l'on aura ſoin de répandre une telle horreur de moi ſur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon ame ſoit déchirée : ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive par-tout cent courbettes moqueuſes, avec autant de complimens de reſpect & d'admiration. Ce ſont de ces politeſſes de tigres, qui ſemblent vous ſourire au moment qu'ils vont vous déchirer.

Imaginez, monſieur, s'il eſt poſſible, un traitement plus inſultant, plus cruel, plus barbare, & dont le concert incroyablement unanime, laiſſe au ſein d'une nation toute entiere, un infortuné rigoureuſement ſeul & ſans conſolation. Tel eſt le talent ſupérieur de M. de C......l pour les détails ; tels ſont les ſoins avec leſquels il eſt ſervi, quand il eſt queſtion de nuire. Mais s'il s'agiſſoit d'une œuvre de bonté, de généroſité, de juſtice, trou-

veroit-il la même fidélité dans ſes créatures? J'en doute. Auroit-il lui-même la même activité ? J'en doute encore plus.

J'ai beau chercher des cas où il ſoit permis d'accuſer, de juger, de diffamer un homme à ſon inſu, ſans vouloir l'entendre, ſans ſouffrir qu'il réponde, & même qu'il parle; je ne trouve rien. Je veux ſuppoſer toutes les preuves poſſibles. Mais quand en plein midi, toute la ville verroit un homme en aſſaſſiner un autre ſur la place publique; encore, en jugeant l'accuſé, ne l'empêcheroit-on pas de répondre, encore ne le jugeroit-on pas ſans l'avoir interrogé. A l'inquiſition, l'on cache à l'accuſé, ſon délateur, je l'avoue; mais au moins lui dit-on qu'il eſt accuſé, au moins ne le condamne-t-on pas ſans l'entendre, au moins ne l'empêche-t-on pas de parler. Un délateur ſecret accuſe, il ne prouve pas; il ne peut prouver dans aucun cas poſſible; car, comment prouveroit-il? Par des témoins? Mais l'accuſé peut avoir contre ces témoins, des moyens de récuſation que les

juges ignorent. Par des écritures? Mais l'accusé peut y faire appercevoir des marques de fausseté, que d'autres n'ont pu connoître. Un délateur qui se cache, est toujours un lâche : s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation, ni même en être instruit, il est un fourbe: s'il prenoit en même temps avec l'accusé, le masque de l'amitié, il seroit un traître. Or, un traître qui prouve, ne prouve jamais assez, ou ne prouve que contre lui-même; & quiconque est un traître, peut bien être encore un imposteur. Eh, quel seroit, grand Dieu! le sort des particuliers, s'il étoit permis de leur faire à leur insu, leur procès, & puis de les aller prendre chez eux, pour les mener tout de suite au supplice, sous prétexte que les preuves sont si claires, qu'il leur est inutile d'être entendus?

Remarquez, monsieur, je vous supplie, combien cette premiere accusation dut paroître extraordinaire, vu la réputation sans reproche, dont je jouissois, & que soutenoient ma conduite & mes écrits.

Assurément, ceux qui vinrent apprendre pour la premiere fois, aux chefs de la nation, que j'étois un scélérat, dûrent les étonner beaucoup; & rien ne devoit manquer à la preuve d'une pareille accusation, pour être admise. Il y manqua pourtant au moins, une petite circonstance, savoir, l'audition de l'accusé; on se cacha de lui très-soigneusement, & il fut jugé. Messieurs, messieurs! quand il seroit généralement permis de juger un accusé sans l'ouïr, il y a du moins des hommes qui mériteroient d'être exceptés; & Jean-Jaques pouvoit espérer, ce me semble, d'être mis au nombre de ces hommes là.

On ne vous a pas jugé, diront-ils. Et qu'avez-vous donc fait, misérables? En feignant d'épargner ma personne, vous m'ôtez l'honneur, vous m'accablez d'opprobres; vous me laissez la vie, mais vous me la rendez odieuse, en y joignant la diffamation. Vous me traitez plus cruellement mille fois, que si vous m'aviez fait mourir; & vous appellez cela ne m'avoir

pas jugé ? Les fourbes ! il ne manquoit plus à leur barbarie, que le vernis de la générosité.

Non, jamais on ne vit des gens aussi fiers d'être traîtres. Prudemment enfoncés dans leurs tanieres, ils s'applaudissent de leurs lâchetés, & insultent à ma franchise en la redoutant. Pour m'étouffer sans que je crie, ils m'ont auparavant attaché un bâillon. A voir enfin leur bénigne contenance, on les prendroit pour les bourreaux de l'infortuné Dom Carlos, qui prétendoient qu'il leur fût encore redevable de la peine qu'ils prenoient de l'étrangler.

En vérité, monsieur, plus je médite sur cette étrange conduite, plus j'y trouve une complication de lâcheté, d'iniquité, de fourberie, qui la rend inimaginable. Ce qui me passe encore plus, est que tout cela paroît se faire de l'aveu de la nation entiere ; que non-seulement mes prétendus amis, mais d'honnêtes gens réellement estimables, y paroissent acquiescer ; & que M. de S. Germain lui-même, ne m'en paroît pas encore assez scandalisé.

Cependant,

Cependant, fuffai-je coupable, fuffai-je en effet, tout ce qu'on m'accufe d'être, tant qu'on ne m'auroit pas convaincu, cette conduite envers moi, feroit encore injufte, fauffe, inexcufable. Que doit-elle me paroître, à moi, qui me fens innocent?

Soyons équitables toujours. Je ne crois point que M. de C......l foit l'auteur de l'impofture; mais je ne doute point qu'il n'ait très-bien vu que c'en étoit une; & que ce ne foit pour cela, qu'il prend tant de mefures pour m'empêcher d'en être inftruit. Car autrement, avec la haine envenimée que tout décele en lui contre moi, jamais il ne fe refuferoit le plaifir de me convaincre & de me confondre, dût-il s'ôter par-là, celui de me voir fouffrir plus long-temps.

Quoique ma pénétration, naturellement très-mouffe, mais aiguifée à force de s'exercer dans les ténebres, me faffe deviner affez jufte, des multitudes de chofes qu'on s'applique à me cacher, ce noir myftere eft encore enveloppé pour

moi, d'un voile impénétrable : mais à force d'indices combinés, comparés ; à force de demi-mots échappés & saisis à la volée ; à force de souvenirs effacés, qui par hasard, me reviennent, je présume G...m & Diderot les premiers auteurs de toute la trame. Je leur ai vu commencer, il y a plus de dix-huit ans, des menées auxquelles je ne comprenois rien, mais que je voyois certainement couvrir quelque mystere dont je ne m'inquiétois pas beaucoup, parce que les aimant de tout mon cœur, je comptois qu'ils m'aimoient de même. A quoi ont abouti ces menées ? Autre énigme non moins obscure. Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement, est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables, qu'ils m'auront attribués. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les en ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style & la main. Quant au style, un homme qui possede supérieurement l'art d'écrire,

imite aiſément juſqu'à certain point, le ſtyle d'un autre, quoique bien marqué. C'eſt ainſi que Boileau imita le ſtyle de Voiture & celui de Balſac, à s'y tromper; & cette imitation du mien peut être ſur-tout facile à Diderot, dont j'étudiois particuliérement la diction, quand je commençai d'écrire, & qui même a mis dans mes premiers ouvrages, pluſieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reſte, & qu'on ne ſauroit diſtinguer, du moins quant au ſtyle. (*) Il eſt certain que ſa tournure & la mienne, ſur-tout dans mes premiers ouvrages, dont la diction eſt

(*) Quant aux penſées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter, & que j'ai eu la bêtiſe d'adopter, ſont bien faciles à diſtinguer des miennes, comme on peut le voir dans celle du philoſophe, qui s'argumente en enfonçant ſon bonnet ſur ſes oreilles (*Diſc. ſur l'inég.*) : car ce morceau eſt de lui tout entier. Il eſt certain que M. Diderot abuſa toujours de ma confiance & de ma facilité, pour donner à mes écrits, un ton dur & un air noir, qu'ils n'eurent plus ſi-tôt qu'il ceſſa de me diriger, & que je fus livré tout-à-fait à moi-même.

comme la fienne, un peu fautante & fentencieufe, font parmi celles de nos contemporains, les deux qui fe reffemblent le plus. D'ailleurs, il y a fi peu de juges en état de prononcer fur la différence ou l'identité des ftyles, & ceux même qui le font, peuvent fi aifément s'y tromper, que chacun peut décider là-deffus comme il lui plait, fans craindre d'être convaincu d'erreur.

La main eft plus difficile à contrefaire; je crois même cela prefque impoffible, dans un ouvrage de longue haleine. C'eft pourquoi je préfume qu'on aura préféré des lettres, qui n'ont pas la même difficulté & qui rempliffent le même objet. Quant à l'écrivain chargé de cette contrefaction, il aura été plus facile à trouver à Diderot, qu'à tout autre, parce qu'étant chargé de la partie des arts dans l'*Encyclopédie*, il avoit de grandes relations avec les artiftes dans tous les genres. Au refte, quand la puiffance s'en mêle, beaucoup de difficultés s'applaniffent; & quand il s'agiroit, par exemple, de décider fi une

écriture eſt ou n'eſt pas contrefaite, je ne crois pas qu'on eût beaucoup de peine à trouver des experts prêts à être de l'avis qu'il plairoit à M. de C......l.

Si ce n'eſt pas cela, ou de faux témoins, je n'imagine rien. Je pencherois même un peu pour cette derniere opinion, parce qu'aſſurément le benin Thevenin, quoi qu'on en diſe, ne fut pas apoſté pour rien; & je ne puis imaginer d'autre objet à la fable de ce manan, & à l'adroite façon dont ceux qui l'avoient apoſté, l'ont accréditée, (*) que de vouloir tâter d'avance, comment je ſoutiendrois la confrontation d'un faux témoin.

(*) Enfin, tant ont opéré les gens qui diſpoſent de moi, qu'il reſte clair comme le jour, à Grenoble & ailleurs, que le galérien Thevenin m'a prêté neuf francs aux Verrieres, tandis que j'étois à Montmorency; qu'il me les a prêtés par les mains du cabaretier Jeannet, notre commun hôte, chez qui je n'ai jamais logé, & à qui je ne parlai de ma vie; & que je lui donnai en reconnoiſſance, des lettres de recommandation pour Mrs. de Faugnes & Haldimand, que je ne connoiſſois pas.

Les Holbackiens, qui croyoient m'avoir déjà coulé à fond, furieux de me voir bien au château de Montmorency & chez M. le prince de Conti, firent jouer leurs machines par d'Alembert; & profitant des piques secrettes dont j'ai parlé, firent passer par le Temple, leur complot à l'hôtel de Luxembourg. Il est aisé d'imaginer comment M. de C......l s'associa pour cette affaire particuliere, avec la ligue, & s'en fit le chef; ce qui rendit dès lors, le succès immanquable, au moyen des manœuvres souterraines, dont G...m avoit probablement fourni le plan. Ce complot a pu se tramer de toute autre maniere; mais voilà celle où les indices, dans ce que j'ai vu, se rapportent le mieux. Il falloit, avant de rien tenter du côté du public, m'éloigner au préalable; sans quoi, le complot risquoit à chaque instant d'être découvert, & son auteur confondu. L'*Emile* en fournit les moyens, & l'on disposa tout pour m'effrayer par un décret comminatoire, auquel on n'en vouloit cependant venir, que quand j'au-

rois pris le parti de fuir. Mais voyant que, malgré tout le fracas dont on accompagnoit la menace de ce décret, je reſtois tranquille & ne voulois pas démarrer, on s'aviſa d'un expédient tout puiſſant ſur mon cœur. Mad. de Boufflers, avec une grande éloquence, me fit voir l'alternative inévitable, de compromettre Mad. de L........g ſi j'étois interrogé, ou de mentir, ce que j'étois bien réſolu de ne pas faire. Sur ce motif, auquel je ne pus réſiſter, je partis enfin, & l'on ne lâcha le décret, que quand ma réſolution fut bien priſe, & qu'on put le ſavoir. Il paroît que dès lors, le projet étoit arrangé entre Mad. de Boufflers & M. Hume, pour diſpoſer de moi; elle n'épargna rien pour m'envoyer en Angleterre. Je tins bon, & voulus paſſer en Suiſſe. Ce n'étoit pas là, le compte de la ligue, qui par ſes manœuvres parvint avec peine à m'en chaſſer. Nouvelles ſollicitations plus vives pour l'Angleterre: nouvelle réſiſtance de ma part. Je pars pour aller joindre milord Maréchal à

Berlin. La ligue vit l'inſtant où j'allois lui échapper. Son complot s'en alloit peut-être en fumée, ſi l'on ne m'eût tendu tant de pieges à Strasbourg, qu'enfin j'y tombai, me laiſſai livrer à Hume, & partis avec lui pour l'Angleterre, où j'étois attendu depuis ſi long-temps. Dès ce moment ils m'ont tenu; je ne leur échapperai plus.

Que je regrettai la France! Avec quelle ardeur, avec quelle conſtance, je ſurmontai tous les obſtacles, tous les dangers même qu'on eut ſoin d'oppoſer à mon retour; & cela pour venir eſſuyer dans ce pays ſi deſiré, des traitemens qui m'ont fait regretter l'Angleterre! Cependant les ſeize mois que j'y paſſai, ne furent pas perdus pour la ligue. A mon retour, je trouvai la France & l'Europe totalement changées à mon égard; & ma prévention, ma ſtupidité furent telles, que trop frappé des manœuvres de David Hume & de ſes aſſociés, je m'obſtinois à chercher à Londres, la cauſe des indignités que j'eſſuyois à Trye. Me voilà bien déſabuſé depuis que je n'y ſuis plus, & je rends aux

Anglois la justice qu'ils me refusent. Néanmoins, s'ils étoient ce qu'on les suppose, ils auroient dit : n'imitons pas la légéreté françoise ; défions-nous des preuves d'accusations qu'on cache si soigneusement à l'accusé, & gardons-nous de juger sans l'entendre, un homme qu'on cajole avec tant de fausseté, & qu'on charge avec tant d'animosité.

Enfin ce complot, conduit avec tant d'art & de mystere, est en pleine exécution. Que dis-je ! il est déjà consommé. Me voilà devenu le mépris, la dérision, l'horreur de cette même nation, dont j'avois il y a dix ans, l'estime, la bienveillance, j'oserois dire la considération ; & ce changement prodigieux, quoiqu'opéré sur un homme du peuple, sera pourtant la plus grande œuvre du ministere de M. de C......l, celle qu'il a eue le plus à cœur, celle à laquelle il a consacré le plus de temps & de soins. Elle prouvera par un exemple flétrissant pour l'espece humaine, combien est forte l'union des méchans pour mal faire, tandis que celle des bons, quand

elle exiſte, eſt ſi lâche, ſi foible, & toujours ſi facile à rompre.

Rien n'a été omis pour l'exécution de cette noble entrepriſe : toute la puiſſance d'un grand royaume, tous les talens d'un miniſtre intrigant, toutes les ruſes de ſes ſatellites, toute la vigilance de ſes eſpions, la plume des auteurs, la langue des clabaudeurs, la ſéduction de mes amis, l'encouragement de mes ennemis, les malignes recherches ſur ma vie pour la fouiller, ſur mes propos pour les empoiſonner, ſur mes écrits pour les falſifier; l'art de dénaturer, ſi facile à la puiſſance, celui de me rendre odieux à tous les ordres, de me diffamer dans tous les pays. Les détails de tous ces faits ſeroient preſque incroyables, s'il m'étoit poſſible d'expoſer ici ſeulement ceux qui me ſont connus. On m'a lâché des eſpions de toutes les eſpeces, aventuriers, gens de lettres, abbés, militaires, courtiſans. On a envoyé des émiſſaires en divers pays, pour m'y peindre ſous les traits qu'on leur a marqués. J'avois en Savoie, un témoin de ma

jeuneſſe, un ami que j'eſtimois, & ſur lequel je comptois. Je vais le voir, je vois qu'il me trompe; je le trouve en correſpondance avec M. de C......l. J'avois à Paris un vieux compatriote, un ami, très-bon homme : on le met à la Baſtille; j'ignore pourquoi, c'eſt-à-dire, ſur quel prétexte. Le long temps qu'il y a reſté, lui fait honneur; on l'aura trouvé moins docile qu'on n'avoit cru; je veux eſpérer qu'on n'aura pas laſſé ſa patience, & qu'au bout de ſeize mois, il ſera ſorti de la Baſtille auſſi honnête homme qu'il y eſt entré. Je deſire la même choſe du libraire Guy, qu'on y a mis de même, & détenu preſque auſſi long-temps. On diſoit avoir trouvé dans les papiers du premier, un projet de moi pour l'établiſſement d'une pure démocratie à Geneve, & j'ai toujours blâmé la pure démocratie à Geneve, & par-tout ailleurs : on diſoit y avoir trouvé des lettres, par leſquelles j'excitois les brouilleries de Geneve; & non-ſeulement j'ai toujours blâmé les brouilleries de Geneve, mais je n'ai rien épargné pour porter les

repréfentans à la paix. Mais qu'importe qu'on en impofe & qu'on mente ? Un menfonge dit en l'air, fait toujours fon effet, fur-tout quand il vient des bureaux d'un miniftre, & quand il tire fur moi.

En fongeant au libraire de Paris, avec lequel j'eus fi peu d'affaires, M. de C.....l qui n'oublie rien, aura-t-il oublié mon libraire de Hollande ? Je ne fais ; mais dans un livre que celui-ci s'eft obftiné à vouloir me dédier, quoique j'y fois maltraité, & dont il n'a pas voulu me communiquer d'avance l'épître dédicatoire, j'ai trouvé la tournure de cette épître fi finguliere & fi peu naturelle, qu'il eft difficile de n'y pas fuppofer un but caché, qui tient à quelque fil de la grande trame.

Enfin nulle attention n'a été omife pour me défigurer de tout point, jufqu'à celle qu'on n'imagineroit pas, de faire difparoître les portraits de moi qui me reffemblent, & d'en répandre un à très-grand bruit, qui me donne un air farouche & une mine de Cyclope. A ce gracieux portrait, on a mis pour pendant, celui de

David Hume (*), qui réellement a la tête d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos figures, ainsi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. En un mot, les détails qu'embrasse l'exécution du plan qui me regarde, sont immenses, inconcevables. O! si je savois tous ceux que j'ignore, si je voyois mieux ceux que je n'ai fait que conjecturer, si je pouvois embrasser d'un coup-d'œil, tous ceux dont je suis l'objet depuis dix années, ils pourroient me donner quelque orgueil, si mon cœur en étoit moins déchiré. Si M. de C......l eût employé à bien gouverner l'état, la moitié du temps, des talens, de l'argent, & des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été l'un des grands ministres qu'ait eu la France.

(*) Quand il s'avisa de me faire peindre à Londres, je ne pus imaginer quel étoit son but; car j'entrevoyois déjà de reste, que ce n'étoit pas par amitié pour moi. Je le vois maintenant très-bien, ce but; mais je ne me pardonnerois pas de l'avoir deviné.

Ajoutez à tout cela, l'expédition de la Corse, cette inique & ridicule expédition, qui choque toute justice, toute humanité, toute politique, toute raison. Expédition que son succès rend encore plus ignominieuse, en ce que n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile & coûteuse conquête, ce que disoit Pyrrhus de ses victoires : encore une, & nous sommes perdus. Mais hélas! l'Europe n'offrira plus à M. de C......l d'autre peuple naissant à détruire, ni d'aussi grand homme à noircir, que son illustre & vertueux chef.

C'est ainsi que l'homme le plus fin se décele, en écoutant trop son animosité. M. de C......l connoissoit bien la plaie la plus cruelle, par laquelle il pût déchirer mon cœur, & il ne me l'a pas épargnée; mais il n'a pas vu combien cette barbare vengeance le démasquoit & devoit éventer son complot. Je le défie de pallier jamais cette expédition, d'aucune raison, ni d'aucun prétexte qui puisse contenter

un homme ſenſé. On ſaura que je ſus voir le premier, un peuple diſciplinable & libre, où toute l'Europe ne voyoit encore qu'un tas de rebelles & de bandits; que je vis germer les palmes de cette paſſion naiſſante; qu'elle me choiſit pour les arroſer; que ce choix fit ſon infortune & la mienne; que ſes premiers combats furent des victoires; que n'ayant pu la vaincre, il fallut l'acheter. Quant à la concluſion qui me regarde, on préſumera quelque jour, je l'eſpere, malgré tous les artifices de M. de C......l, qu'il n'y avoit qu'un homme eſtimable qu'il pût haïr avec tant de fureur.

Voilà, monſieur, ce qui me fait prendre mon parti avec plus de courage, que n'en ſembloit annoncer l'accablement où vous m'avez vu; mais je découvrois alors pour la premiere fois, des horreurs dont je n'avois pas la moindre idée, & auxquelles il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Epouvanté des infernales trames dont je me ſentois enlacé, je donnois trop de pouvoir

à l'impoſture, j'en prolongeois trop loin l'effet ſur l'avenir. Je voyois mon nom, qui doit me ſurvivre, couvert par elle d'un opprobre éternel, au lieu de la gloire & des honneurs que je ſens dans mon cœur m'être dus. Je frémiſſois de douleur & d'indignation, à cette cruelle image. Aujourd'hui, que j'ai eu le temps de m'apprivoiſer avec des idées qui m'étoient ſi nouvelles, de les peſer, de les comparer, de mettre par ma raiſon, les iniques œuvres des hommes à la coupelle du temps & de la vérité, je ne crains plus que le vil alliage y réſiſte; le ſoufre & le plomb s'en iront en fumée, & l'or pur demeurera tôt ou tard, quand mes ennemis morts, ainſi que moi, ne l'altéreront plus. Il eſt impoſſible que, de tant de trames ténébreuſes, quelqu'une au moins ne ſoit pas enfin dévoilée au grand jour; & c'en eſt aſſez, pour juger des autres. Les bons ont horreur des méchans, & les fuient; mais ils ne braſſent pas des complots contre eux. Il eſt impoſſible que, revenus de la haine aveugle qu'on leur inſpire, mes
ſemblables

femblables ne reconnoiffent pas un jour dans mes ouvrages, un homme qui parla d'après fon cœur. Il eft impoffible qu'en blâmant & plaignant les erreurs où j'ai pu tomber, ils ne louent pas mes intentions; qu'ils ne béniffent pas ma mémoire; qu'ils ne s'attendriffent pas fur mes malheurs. Une feule confidération fuffit pour me rendre la tranquillité que m'ôtoit l'effroi d'une ignominie éternelle: c'eft celle de la route qu'ont prife ceux qui m'oppriment, pour égarer à leur fuite la génération préfente, mais qui n'égarera fûrement pas la poftérité, fur laquelle ils n'auront plus l'afcendant dont ils abufent. Ses ennemis, dira-t-on, fe font attachés, comme de vils corbeaux, fur fon cadavre; mais jamais de fon vivant, aucun d'eux l'ofa-t-il attaquer en face? Ils le prirent en traîtres; ils s'enfoncerent dans des fouterrains, pour creufer des gouffres fous fes pas, tandis qu'il marchoit à la lumiere du foleil, & qu'il défioit le reproche du crime, d'ofer foutenir fes regards. Quoi! la juftice & la vérité rampent-elles ainfi

dans les ténebres ? Les hommes droits & vertueux se font-ils ainsi fourbes & traîtres, tandis que le coupable appelle à grands cris ses accusateurs ? Si cette considération leur fait reprendre le même examen avec plus d'impartialité, je n'en veux pas davantage. Tranquillisé pour l'avenir sur la terre, j'aspire au séjour du repos, où les œuvres de l'iniquité ne pénetrent pas. En attendant, je me dois d'approfondir cet abominable complot, s'il m'est possible ; c'est tout ce qui me reste à faire ici bas, & je n'épargnerai pour cela, rien de ce qui est en ma foible puissance. Je sais que mon naturel craintif, honteux, timide, ne me promet ni sang-froid, ni présence d'esprit, ni mémoire, quand il faudra payer de ma personne & confondre les imposteurs. J'avoue même que l'indigne rôle auquel je me vois ravalé, & pour lequel la nature m'avoit si peu fait, me donne un frémissement & des serremens de cœur que je ne puis vaincre, & dont j'aurois été moins subjugué dans de plus heureux temps. Il y a

dix ans que l'imputation d'un forfait m'eût fait rire, & rien de plus. Mais depuis que les cruels m'ont ainfi défiguré, fans me laiffer même aucun moyen de me défendre, tout injurieux foupçon que je lis dans les cœurs, plonge le mien dans un trouble inexprimable. Les fcélérats endurcis au crime, ont des fronts d'airain; mais l'innocence rougit & pleure en fe voyant couvrir de fange. Une ame noble & fiere a beau fe roidir & s'élever, un tempérament timide ne peut fe refondre: dans toutes les fituations de ma vie, le mien me fubjugue toujours; foit forcé de parler au milieu d'un cercle, foit tête à tête, agacé par une femme railleufe, foit avili dans la confrontation d'un impudent, mon trouble eft toujours le même; & le courage que je fens au fond de mon cœur, refufe de fe montrer fur ma contenance. Je ne fais ni parler ni répondre; je n'ai jamais fu trouver qu'après coup, la chofe que j'avois à dire, ou le mot qu'il falloit employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avoit l'affurance

& la facilité qui me manquent, & il périt. J'aurois tort d'efpérer une meilleure deftinée, mais ce n'eft pas de cela qu'il s'agit. Que je fache à tout prix, de quoi je fuis coupable ; que j'apprenne enfin, quel eft mon crime ; qu'on m'en montre le témoignage & les preuves, ces invincibles preuves, qui bien qu'adminiftrées fi fecrétement, & par des mains fi fufpectes, n'ont laiffé le moindre doute à perfonne, & fur lefquelles ame vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de favoir fi je n'avois rien à dire. Enfin, qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accufer moi préfent, (*) & je meurs content.

(*) Je fuis perfuadé qu'il y a fous tout cela, quelque équivoque, quelque mal-entendu, quelque adroit menfonge, fur lequel un mot peut-être feroit un trait de lumiere qui frapperoit tout le monde, & démafqueroit les impofteurs. Ils le fentent & le craignent, fans doute : auffi paroît-il qu'ils ont mis toute l'adreffe, toute la rufe, toute la fagacité de leur efprit, à chercher des raifons plaufibles & fpécieufes, pour prévenir toute explication. Cependant, comment ont-ils pu couvrir l'iniquité de cette conduite, jufqu'à tromper les gens de bon fens ? Voilà ce qui me paffe.

Eh ! que reste-t-il ici bas, pour me faire aimer à vivre ? Déjà vieux, souffrant, sans ami, sans appui, sans consolation, sans ressource, voilà la pauvreté prête à me talonner ; & quand on m'auroit laissé même la liberté d'employer mes talens à gagner mon pain, de quoi jouirois-je en le mangeant ? Quoi, voir toujours des hommes faux, haineux, malveillans, toujours des masques, toujours des traîtres ; & loin de vous, pas un seul visage d'homme ; plus d'épanchement dans le sein d'un ami, plus de ces doux sentimens qu'une longue habitude rend délicieux ? Ah ! la vie à ce prix, m'est insupportable ; & quand sa fin ne seroit que celle de mes peines, je desirerois d'en sortir : mais elle sera le commencement de cette félicité pour laquelle je me sentois né, & que je cherchai vainement sur la terre. Que j'aspire à cette heureuse époque, & que j'aimerai quiconque m'y fera parvenir ! J'étois homme, & j'ai péché ; j'ai fait de grandes fautes que j'ai bien expiées, mais le crime jamais n'approcha de mon cœur.

je me ſens juſte, bon, vertueux, autant qu'homme qui ſoit ſur la terre : voilà le motif de mon eſpérance & de ma ſécurité. Quoique je paroiſſe abſolument oublié de la Providence, je n'en déſeſpérerai jamais. Que ſes récompenſes pour les bons doivent être belles, puiſqu'elle les néglige à ce point ici bas! J'avoue pourtant, qu'en la voyant dormir ſi long-temps, il me prend des momens d'abattement. Ils ſont rares, ils ne durent guere, & ne changent rien à ma diſpoſition. J'eſpere que la mort ne viendra pas dans un de ces triſtes momens : mais quand elle y viendroit, elle me ſeroit moins conſolante, ſans m'être plus redoutable. Je me dirois : je ne ſerai rien, ou je ſerai bien ; cela vaut toujours mieux pour moi, que cette vie.

La mort eſt douce aux malheureux; la ſouffrance eſt toujours cruelle. Par là, je reſte ici bas à la merci des méchans ; mais enfin, que me peuvent-ils faire? Ils ne me feront pas plus ſouffrir que ne fit la néphrétique, & j'ai fait là-deſſus, l'eſſai

de mes forces : s'ils ſont longs, ils exerceront mon ame à la patience, à la conſtance, au courage ; ils lui feront mériter les prix deſtinés à la vertu ; & au jour de ma mort, qu'il faudra bien enfin qui vienne, mes perſécuteurs m'auront rendu ſervice en dépit d'eux. Pour quiconque en eſt là, les hommes ne ſont plus guere à craindre. Auſſi M. de C......l peut jouer de ſon reſte avec toute ſa puiſſance. Tant qu'il ne changera pas la nature des choſes, tant qu'il n'ôtera pas de ma poitrine, le cœur de J. J. Rouſſeau, pour y mettre celui d'un mal-honnête homme, je le mets au pis.

Monſieur, j'ai vécu : je ne vois plus rien, même dans l'ordre des poſſibles, qui pût me donner encore ſur la terre, un moment de vrai plaiſir. On m'offriroit ici bas le choix de ce que j'y veux être, que je répondrois, *mort*. Rien de ce qui flattoit mon cœur, ne peut plus exiſter pour moi. S'il me reſte un intervalle encore, juſqu'à ce moment ſi lent à venir, je le dois à l'honneur de ma mémoire. Je

veux tâcher que la fin de ma vie honore ſon cours & y réponde. Juſqu'ici, j'ai ſupporté le malheur ; il me reſte à ſavoir ſupporter la captivité, la douleur, la mort : ce n'eſt pas le plus difficile ; mais la dériſion, le mépris, l'opprobre, apanage ordinaire de la vertu parmi les méchans, dans tous les points par où l'on pourra me les faire ſentir. J'eſpere qu'un jour on jugera de ce que je fus, par ce que j'aurai ſu ſouffrir. Tout ce que vous m'avez dit pour me détourner, quoique plein de ſens, de vérité, d'éloquence, n'a fait qu'enflammer mon courage ; c'eſt un effet qu'il eſt naturel d'éprouver près de vous ; & je n'ai pas peur que d'autres m'ébranlent, quand vous ne m'avez pas ébranlé. Non, je ne trouve rien de ſi grand, de ſi beau, que de ſouffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. Si je n'ai pas en tout la même foi qu'eux, j'ai la même innocence & le même zele, & mon cœur ſe ſent digne du même prix.

Adieu, monſieur ; ce n'eſt pas ſans un vrai regret, que je me vois à la veille de

m'éloigner de vous. Avant de vous quitter, j'ai voulu du moins goûter la douceur d'épancher mon cœur dans celui d'un homme vertueux. C'eſt, ſelon toute apparence, un avantage que je ne retrouverai de long-temps.

Note oubliée dans ma lettre à M. de S. Germain.

Je me ſouviens d'avoir, étant jeune, employé le vers ſuivant dans une comédie :

C'eſt en le trahiſſant, qu'il faut punir un traître.

Mais outre que c'étoit dans un cas très-excuſable, & où il ne s'agiſſoit point d'une véritable trahiſon, ce vers échappé dans la rapidité de la compoſition, dans une piece non publique & non corrigée, ne prouve point que l'auteur penſe ce qu'il fait dire à une femme jalouſe, & ne fait autorité pour perſonne. S'il eſt permis de trahir les traîtres, ce n'eſt qu'aux gens qui leur reſſemblent; mais jamais les armes des méchans ne ſouillerent les mains d'un honnête homme. Comme il n'eſt pas permis de mentir à un menteur, il eſt encore moins permis de trahir un traître : ſans cela, toute la morale ſeroit ſubvertie, & la vertu ne ſeroit plus qu'un vain nom ; car le nombre des mal-honnêtes gens étant malheureuſement le plus grand ſur la terre, ſi l'on ſe permettoit d'adopter vis-à-

EXTRAIT

D'une Lettre à M. DU BELLOY.

12 mars 1770.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait ſur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui penſoient vous ſurprendre par cette voie. Ce n'eſt pas ſur des hommes tels que vous, que les diſcours en l'air ont quelque priſe; mais les frivoles clameurs de la calomnie, qui n'excitent guere d'attention, ſont bien différentes dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs ſe font lentement, ſourdement, &

vis d'eux, leurs propres maximes, on ſeroit le plus ſouvent mal-honnête homme ſoi-même, & l'on en viendroit bientôt à ſuppoſer toujours, que l'on a à faire à des coquins, afin de s'autoriſer à l'être.

avec méthode. Vous parlez d'évidence : quand vous la verrez contre moi, jugez-moi ; c'eſt votre droit : mais n'oubliez pas de juger auſſi mes accuſateurs. Examinez quel motif leur inſpire tant de zele. J'ai toujours cru que les méchans inſpiroient de l'horreur, mais point d'animoſité. On les punit, ou on les fuit : mais on ne ſe tourmente pas d'eux ſans ceſſe ; on ne s'occupe pas ſans ceſſe à les circonvenir, à les tromper, à les trahir ; ce n'eſt point à eux que l'on fait ces choſes là ; ce ſont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens ſi zélés, ſi vertueux, ſi fiers ſur-tout d'être des traîtres, & qui ſe maſquent avec tant de ſoin pour me démaſquer : " Meſſieurs, j'admire votre
„ zele, & vos preuves me paroiſſent ſans
„ replique ; mais pourquoi donc craindre
„ ſi fort que l'accuſé ne les ſache & n'y
„ réponde ? Permettez que je l'en inſ-
„ truiſe, & que je vous nomme. Il n'eſt
„ pas généreux, il n'eſt même pas juſte
„ de diffamer un homme, quel qu'il ſoit,
„ en ſe cachant de lui. C'eſt, dites-vous,

„ par ménagement pour lui, que vous
„ ne voulez pas le confondre ; mais il
„ feroit moins cruel, ce me femble, de
„ le confondre que de le diffamer, &
„ de lui ôter la vie, que de la lui ren-
„ dre infupportable. Tout hypocrite de
„ vertu doit être publiquement confon-
„ du : c'eft là fon vrai châtiment ; & l'évi-
„ dence elle-même eft fufpecte, quand
„ elle élude la conviction de l'accufé. „
En leur parlant de la forte, examinez leur contenance ; pefez leur réponfe ; fuivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, & les lumieres de votre raifon : voilà, monfieur, ce que je vous demande, & je me tiens alors pour bien jugé.



LETTRE
A M. MOULTOU.

Monquin, 28 mars 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes, &c.)

JE tardois, cher Moultou, pour répondre à votre derniere lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche; mais les neiges qui ſont revenues m'aſſiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne ſais plus quand j'en pourrai partir. Ce ſera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je ſais bien ce que je veux faire; mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me ſuggérez, d'aller m'établir en Savoie; je demandai & obtins, durant mon ſéjour à Bourgoin, un paſſe-port pour cela, dont ſur des lumieres qui me vinrent en même temps, je ne voulus point faire uſage.

J'ai résolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laisser à ceux qui disposent de moi, le plaisir d'assouvir leur fantaisie jusqu'à mon dernier soupir.

Je ne suis point dans le cas d'avoir besoin de la bourse d'autrui, du moins pour le présent ; & dans la position où je suis, je ne dépense guere moins en place qu'en voyage : mais je suis fâché que l'offre de votre bourse m'ait ôté la ressource d'y recourir au besoin ; ma maxime la plus chérie est de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaisir en les privant d'un autre ; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai pas choisir au Monomotapa, quoi qu'en dise la Fontaine. Cela tient à mon tour d'esprit particulier, dont je n'excuse pas la bizarrerie, mais que je dois consulter quand il s'agit d'être obligé ; car autant je suis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le suis peu de ce qu'on me fait accepter. Aussi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyran,

nie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode, & non pas à la ſienne, ſera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre amitié, l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut aſſurément que vous ſoyez peu difficile en reſſemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope, qu'on débite à ſi grand bruit ſous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner ſon motif, quoique dès lors je viſſe aſſez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'eſtampe, & ſur-tout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant, une autre repréſentant ledit M. Hume, qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos viſages, ainſi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous

a faits de ce portrait, vous ont ſubjugué ; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre, cette mine farouche, qui n'eſt pas la mienne aſſurément. Les gravures faites ſur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus reſſemblant ; remarquez qu'on les a fait diſparoître, ou contrefaire hideuſement. Comment ne ſentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela ſignifie ?

Voici deux actes d'honnêteté, de juſtice & d'amitié à faire. C'eſt à vous que j'en donne la commiſſion.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens ſi attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne ſeroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites ſur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de ſurpriſe, trois ou quatre lettres de M. le comte de Treſſan, avec les réponſes, qui furent écrites, il y a une quin-
zaine

zaine d'années, au ſujet d'une tracaſſerie de Paliſſot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au ſeul Vernes, auquel j'avois alors, & bien malheureuſement, la même confiance que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce ſoit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime; d'où les a-t-il eues? Ce n'eſt certainement pas de moi; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres, en me parlant de cette édition. Je comprends aiſément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Treſſan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Treſſan, dont je ne ſais pas l'adreſſe, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne ſeroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois enfreint un devoir, dont j'ai porté l'obſervation juſqu'à un ſcrupule, peut-être inouï envers Voltaire, que

j'ai laiſſé falſifier & défigurer mes lettres, & taire les ſiennes, ſans que j'aie voulu juſqu'ici, montrer ni les unes ni les autres à perſonne. Ce n'eſt ſûrement pas pour me faire honneur, que ces lettres ont été imprimées; c'eſt uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Treſſan.

2°. J'ai fait, il y a quelques mois, à Mad. la ducheſſe douairiere de Portland, un envoi de plantes que j'avois été herboriſer pour elle au mont Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de ſoin, de même qu'un aſſortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mad. de Portland, ni de cet envoi, quoique j'aie écrit, & à elle, & à ſon commiſſionnaire: mes lettres ſont reſtées ſans réponſe, & je comprends qu'elles ont été ſupprimées, ainſi que l'envoi, par des motifs qui ne vous feront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie, ſont très-aſſorties à l'objet qu'on ſe propoſe. Ayez, cher Moultou, la complaiſance d'écrire à Mad. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on

ne me laiſſe pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faiſois un honneur de mériter. Vous ſentez que je ne peux pas entretenir des correſpondances malgré ceux qui les interceptent. Ainſi là-deſſus, comme ſur toute choſe où la néceſſité commande, je me ſoumets. Je voudrois ſeulement, que mes anciens correſpondans ſuſſent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même choſe m'eſt arrivée avec M. Gouan de Montpellier, à qui j'ai fait un envoi ſous l'adreſſe de M. de S. Prieſt. La même choſe m'arrivera peut-être avec vous. Accuſez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, ſi elle vous parvient encore; la vôtre, ſi vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes reſpects & ceux de ma femme à Mad. Moultou. Nous vous embraſſons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 4 avril 1770.

C'EST par oubli, monſieur, que je n'avois pas répondu à votre précédente lettre; car, quoique je ne promette de l'exactitude à perſonne, je me ferois un plaiſir d'en avoir avec vous. La deſcription de votre vie tranquille & champêtre, me fait grand plaiſir, ainſi que celle du climat que vous habitez, aux vents près, qui ne ſont point de mon goût. Cette douce vie, pour laquelle j'étois né, eût été celle dans laquelle j'aurois achevé mes jours, ſi on m'avoit laiſſé faire; mais quand l'honneur, le devoir & la néceſſité commandent, il faut obéir. Ne m'écrivez plus ici, monſieur; votre lettre ne m'y trouveroit vraiſemblablement plus, & je ne puis vous donner d'adreſſe aſſurée, parce que, quoique je ſache très-bien ce que je veux faire, j'ignore abſolument ce

que je ferai. Je ſuis fâché de quitter ce pays ſans vous envoyer des roſiers ; mais la nature, tardive en ces cantons, n'eſt pas encore éveillée ; à peine avons-nous déjà quelques violettes, & je ne dois plus eſpérer de cueillir des roſes. Adieu, mon cher M. Laliaud. Souvenez-vous de moi quelquefois : je vous ſalue, & vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. Moultou.

Monquin, le 6 avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes, &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige ſur votre ſanté. Vous m'aviez parlé dans la précédente, de votre mal de gorge, comme d'une choſe paſſée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été ſi ſujet, qui ſont vifs, courts, & ne laiſſent aucune trace. Mais ſi c'eſt une humeur de goutte, il ſera difficile que vous ne vous en reſſentiez pas de temps

en temps : mais ſur-tout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir ; car ce ſeroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent ſupporter, tant qu'il leur reſte quelque bien à faire. Du Peyrou, pour avoir voulu droguer la ſienne, l'effaroucha, la fit remonter ; & ce ne fut pas ſans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeller aux extrêmités. Vous ſavez ſans doute ce qu'il faut faire pour cela ; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préſerver. Si jeune, déjà la goutte ! Que je vous plains ! Si vous euſſiez toujours ſuivi le régime que je vous faiſois faire à Motiers, ſur-tout quant à l'exercice, vous ne feriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de ſoupés, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reſte à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'eſt paſſé derniérement dans votre ville, me fâche encore, mais ne me ſurprend plus. Com-

ment! votre Conseil souverain se met à rendre des jugemens criminels? Les rois, plus sages que lui, n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même destinée, qu'ils trouveront, hélas! assez tôt sans tant courir. Mais,

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les natifs ne missent à leurs prétentions l'insolence de gens qui se sentent soufflés, & qui se croient soutenus; mais je doute encore moins que, si ces pauvres citoyens ne se laissoient aveugler par la prospérité, & séduire par un vil intérêt, ils n'eussent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très-juste, très-raisonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà aussi durs aristocrates avec les habitans, que les magistrats furent jadis avec eux. De ces deux aristocraties, j'aimerois encore mieux la premiere.

Je suis sensible à la bonté que vous

avez de vouloir bien écrire à Mad. de Portland & à M. de Treffan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres ; je ne suis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impresſion des lettres du dernier, difculpe abfolument Rey fur cet article, mais n'infirme point au refte, les fortes raifons que j'ai de le tenir tout au moins pour fufpect ; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, fongeant à tant de monde & à tant de chofes, ils aient oublié cet homme là. Ce que vous a dit M. Garcin, du bruit qu'il fait de fon amitié pour moi, n'eft pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eft finguliérement dans le plan de ceux qui difpofent de moi. C.....t y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi, fans verfer des larmes de tendreffe Ceux qui m'aiment véritablement, fe gardent bien, dans les circonftances préfentes, de fe mettre en avant avec tant d'emphafe. Ils gémiffent tout bas au contraire, obfervent & fe taifent, jufqu'à ce que le temps foit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conseille de faire. Vous compromettre ne seroit pas me servir. Il y a quinze ans qu'on travaille sous terre ; les mains qui se prêtent à cette œuvre de ténebres, la rendent trop redoutable pour qu'il soit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter sur la mine, attendre qu'elle ait fait son explosion ; & ce n'est plus ma personne qu'il faut songer à défendre, c'est ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaisons ; ma confiance n'est pas celle d'un sot, mais celle au contraire de quelqu'un qui se connoît en hommes, en diversité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C.....t, & qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous séduire ; je suis persuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de choses, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand vous

verrez la vérité, il ne fera pas pour cela temps de la dire ; il faut attendre les révolutions qui lui feront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'eft alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant fe cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impofe. Voilà ta tâche, ô Moultou ! Elle eft grande, elle eft belle, elle eft digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choifi pour la remplir.

Voici peut-être la derniere fois, que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me feroit intéreffant de vous voir : mais ne parlons plus de Chambéri ; ce n'eft pas là où je fuis appellé. L'honneur & le devoir crient ; je n'entends plus que leur voix. Adieu : recevez l'embraffement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres font ouvertes ; ce n'eft pas là ce qui me fâche, mais plufieurs ne parviennent pas. Faites enforte que je fache fi celle-ci aura été plus heureufe. Vous n'ignorerez pas où je ferai ; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes

à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embrassons l'un & l'autre, avec toute la tendresse de notre cœur. Nos hommages & respects les plus tendres à madame.

Il est vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, & même de mon herbier. Cependant, comme l'herbier est un présent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la derniere extrêmité; & mon intention est de le laisser, si je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

LETTRE

A M. DE CEZARGES.

Monquin, fin d'avril 1770.

Je vous avoue, monsieur, que vous connoissant pour un gentilhomme plein d'honneur & de probité, je n'apprends pas sans surprise, la tranquillité avec la-

quelle vous avez souffert en mon absence, les outrages atroces que ma femme a reçus du bandit en cotillon, auquel Mad. de Cezarges a jugé à propos de nous livrer, après nous avoir ôté les gens qu'elle nous avoit tant vantés elle-même, & avec qui nous vivions en paix.

Je sais bien, monsieur, qu'on vous taxe d'avoir peu d'autorité chez vous, & que le capitaine Vertier vous a subjugué, dit-on, comme les autres. Mais je ne vous aurois jamais cru dénué de crédit dans votre propre maison, au point de n'y pouvoir procurer la sûreté aux hôtes que vous y avez placés vous-même. Puisqu'en cela, toutefois, je me suis trompé; puisque vous ne pouvez vous délivrer des mains des susdits bandits en cotillon, & puisque Mad. de Cezarges elle-même ne voit d'autre remede aux mauvais traitemens que je puis recevoir des gens qui dépendent d'elle, que d'en être désolée, ne trouvez pas mauvais, jusqu'à ce que je puisse me procurer une autre demeure, que réduit à moi seul pour toute ressource,

je tâche de me faire la justice que je ne puis obtenir, en pourvoyant de mon mieux, à ma propre défense & à la protection que je dois à ma femme. Que s'il en arrive du scandale dans votre maison, je vous prends vous-même à témoin, qu'il n'y aura pas de ma faute; puisque ne pouvant, sans manquer à moi-même & à ma femme, éviter d'en venir là, je ne l'ai fait cependant qu'à la derniere extrêmité, & après vous en avoir prévenu.

FRAGMENT

D'une Lettre à M. L. D. M.

A Paris, le 23 novembre 1770.

OUI, le cruel moment où cette lettre fut écrite, fut celui où pour la premiere & l'unique fois, je crus percer le sombre voile du complot inouï, dont je suis enveloppé; complot dont, malgré mes efforts pour en pénétrer le mystere, il ne m'étoit pas venu jusqu'alors, la moindre idée, & dont la trace s'effaça bientôt dans

mon esprit, au milieu des absurdités sans nombre, dont je le vis environné. La violence de mes idées, & le trouble où elles me plongerent à cette découverte, m'ont plutôt laissé le souvenir de leur impression, que celui de leur tissu. Pour en bien juger, il faudroit avoir présens à l'esprit, tous les détails de la situation où j'étois pour lors, & toutes les circonstances qui la rendoient accablante; seul, sans appui, sans conseil, sans guide, à la merci des gens chargés de disposer de moi; livré par leurs soins, à la haine publique que je voyois, que je sentois en frémissant, sans qu'il me fût possible d'en appercevoir, d'en conjecturer au moins la cause, pas même, ce qui paroît incroyable, de savoir les nouvelles publiques & de lire les gazettes; environné des plus noires ténebres, à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets; confiné pour tout asyle, aux approches de l'hiver, dans un méchant cabaret, & d'autant plus effrayé de ce qui venoit de m'arriver à Trye, que j'en voyois la suite & l'effet à Grenoble.

L'aventure de Thevenin, que j'attribuois aux intrigues des Anglois & des gens de lettres, m'apprit que ces intrigues venoient de plus près & de plus haut. J'avois cru ce Thevenin aposté seulement par le sieur Bovier. J'appris par hasard, que Bovier n'agissoit dans cette affaire, que par l'ordre de M. l'intendant; ce qui ne me donna pas peu à penser. M. de Tonnerre, après m'avoir hautement promis toute la protection dont j'avois besoin pour approfondir cette affaire, me pressa de la suivre, & me proposa le voyage de Grenoble, pour m'aboucher avec ledit Thevenin. La proposition me parut bizarre, après les preuves péremptoires que j'avois données. J'y consentis néanmois. Quand j'eus fait ce voyage, & que malgré mon ineptie, son imposture fut parvenue au plus haut degré d'évidence, M. de Tonnerre, oubliant l'assurance qu'il m'avoit donnée, m'offrit de punir ce malheureux par quelques jours de prison, ajoutant qu'il ne pouvoit rien de plus. Je n'acceptai point cette offre, &

l'affaire en demeura là. Mais il resta clair par l'expérience, qu'un imposteur adroit pourroit m'embarrasser, & que je manquois souvent du sang-froid & de la présence d'esprit nécessaires pour me démêler de ses ruses. Je crus aussi m'appercevoir que c'étoit là ce qu'on avoit voulu savoir, & que cette connoissance influoit sur les intrigues dont j'étois l'objet. Cette idée m'en rappella d'autres, auxquelles jusqu'alors, j'avois fait peu d'attention, & des multitudes d'observations, que j'avois rejetées comme les vaines inquiétudes d'une imagination effarouchée par mes malheurs.

Pour remonter à un événement qui n'est pas sans mystere, l'époque du décret contre ma personne, me parut avoir été celle d'une sourde trame contre ma réputation, qui d'année en année, étendit doucement ses menées, jusqu'à ce que mon départ pour l'Angleterre, les manœuvres de M. Hume, & la lettre de M. Walpole les mirent plus à découvert; jusqu'à ce qu'ayant écarté de moi tout le

monde,

monde, hors les fauteurs du complot, on pût me traîner dans la fange ouvertement & impunément.

C'eſt ainſi que peu à peu, tout changeoit autour de moi. Le langage même de mes connoiſſances changeoit très-ſenſiblement. Il régnoit juſques dans leurs éloges, une affectation de réſerve, d'équivoque & d'obſcurité, qu'ils n'avoient jamais eue auparavant; & M. de Mirabeau m'ayant écrit à Wootton, pour m'offrir un aſyle en France, prit un ton ſi bizarre, & ſe ſervoit de tournures ſi ſingulieres, qu'il me falloit toute la ſécurité de l'innocence & toute ma confiance en ſes avances d'amitié, pour n'être pas choqué d'un pareil langage. J'y fis pour lors ſi peu d'attention, que je n'en vins pas moins en France, à ſon invitation; mais j'y trouvai un tel changement par rapport à moi, & une telle impoſſibilité d'en découvrir la cauſe, que ma tête déjà altérée par l'air ſombre de l'Angleterre, s'affectoit davantage de plus en plus. Je m'apperçus qu'on cherchoit à m'ôter la con-

noiſſance de tout ce qui ſe paſſoit autour de moi : il n'y avoit pas là, de quoi me tranquilliſer ; encore moins dans les traitemens dont, à l'inſu de M. le prince de Conti, (du moins je le croyois ainſi) l'on m'accabloit au château de Trye. Le bruit en étant parvenu juſqu'à S. A. S. elle n'épargna rien pour y mettre ordre, quoique toujours ſans ſuccès, ſans doute parce que l'impulſion ſecrette en venoit à la fois du dedans & du dehors. Enfin pouſſé à bout, je pris le parti de m'adreſſer à Mad. de Luxembourg, qui pour toute aſſiſtance, me fit faire de bouche, une réponſe aſſez ſeche, très-peu conſolante, & qui ne répondoit guere aux bontés dont ce prince paroiſſoit m'accabler.

Depuis très-long-temps, & long-temps même avant le décret, j'avois remarqué dans cette dame, un grand changement de ton & de manieres envers moi. J'en attribuois la cauſe à un refroidiſſement aſſez naturel de la part d'une grande dame, qui d'abord s'étant trop engouée de moi ſur mes écrits, s'en étoit enſuite ennuyée par

ma bêtise dans la conversation, & par ma gaucherie dans la société. Mais il y avoit plus, & j'avois trop d'indices de sa secrette haine ; pour pouvoir raisonnablement en douter. Je jugeois même que cette haine étoit fondée sur des balourdises de ma part, bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais les femmes ne pardonnent, quoiqu'on n'ait eu nulle intention de les offenser. Je flottois pourtant toujours dans cette opinion, ne pouvant me persuader qu'une femme de ce rang, qui m'avoit si bien connu, qui m'avoit marqué tant de bienveillance & même d'empressement, la veuve d'un seigneur qui m'honoroit d'une amitié particuliere, pût jamais se résoudre à me haïr assez cruellement pour vouloir travailler à ma perte. Une seule chose m'avoit paru toujours inexplicable. En partant de Montmorency, j'avois laissé à M. de Luxembourg, tous mes papiers, les uns déjà triés, les autres qu'il se chargea de trier lui-même, pour me les envoyer avec les

premiers, & brûler ce qui m'étoit inutile. En recevant cet envoi, je trouvai qu'il manquoit dans le triage, plusieurs manuscrits que j'y avois mis, & nombre de lettres indifférentes en elles-mêmes, mais qui faisoient lacune dans la suite que j'avois voulu conserver, ayant déjà formé le projet d'écrire un jour mes mémoires. Cette infidélité me frappa Je ne pouvois l'attribuer à M. le Maréchal, dont je connoissois la droiture invariable, & la vérité de son amitié pour moi. Je n'osois non plus en soupçonner Mad. la Maréchale, sachant sur-tout qu'on ne pouvoit tirer de ces papiers, aucun usage qui pût me nuire, à moins de les falsifier. Je présumai que M. d'Alembert, qui depuis quelque temps, s'étoit introduit auprès d'elle, avoit trouvé le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, soit pour tirer de ces papiers ce qui lui pouvoit convenir, soit pour tâcher de me susciter quelque tracasserie. Comme j'étois déjà déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins,

qui n'étoient pas les premiers de la même main, que j'avois endurés ſans m'en plaindre. (*)

Par trait de temps, & malgré quelques démonſtrations affectées & toujours plus rares, les ſentimens ſecrets de Mad. de Luxembourg ſe manifeſtoient davantage de jour en jour : cependant, craignant toujours d'être injuſte, je ne ceſſai point de me confier à elle dans mes malheurs, quoique toujours ſans réponſe & ſans ſuccès. Enfin en dernier lieu, ayant écrit à M. de Choiſeul pour lui demander, dans l'extrêmité où j'étois, un paſſe-port pour ſortir du royaume, & n'ayant point de réponſe, j'écrivis encore à Mad. de Luxembourg, qui ne me fit aucune réponſe non plus. Ce ſilence, dans la circonſtance,

(*) Sans parler ici de ſes *Elémens de muſique*, je venois de parcourir un *Dictionnaire des beaux arts*, portant le nom d'un M. Lacombe, dans lequel je trouvai beaucoup d'articles tout entiers, de ceux que j'avois faits en 1749, pour l'*Encyclopédie*, & qui, depuis nombre d'années, étoient dans les mains de M. d'Alembert.

me parut décisif, & j'en conclus que si cette dame n'entroit pas directement dans le complot, du moins elle en étoit instruite, & ne vouloit m'aider ni à le connoître ni à m'en tirer. Je reçus le passeport lorsque j'avois cessé de l'attendre. M. de Choiseul l'accompagna d'une lettre d'un style obscur, ambigu, choquant même, & assez semblable à celui des lettres de M. de Mirabeau. Je jugeai qu'on ne m'avoit fait attendre ainsi le passe-port, que pour se donner le temps de machiner à son aise, dans les lieux où l'on savoit que j'avois dessein d'aller. Cette idée me fit changer sur-le-champ toutes mes résolutions, & prendre celle de retourner en Angleterre, où pour le coup, j'avois tout lieu de croire que je n'étois pas attendu. J'écrivis à l'ambassadeur; j'écrivis à M. Davenport : mais tandis que j'attendois mes réponses, j'apperçus autour de moi, une agitation si marquée, j'entendis rebattre à mes oreilles des propos si mystérieux, Bovier m'écrivoit de Grenoble des lettres si inquiétantes, qu'il fut clair qu'on cher-

choit à m'alarmer & me troubler tout-à-fait, & l'on réussit. Ma tête s'affecta de tant d'effrayans mysteres, dont on s'efforçoit d'augmenter l'horreur par l'obscurité. Précisément dans le même temps, on arrêta, dit-on, sur la frontiere du Dauphiné, un homme qu'on disoit complice d'un attentat exécrable : on m'assura que cet homme passoit par Bourgoin. (*) La rumeur fut grande, les propos mystérieux allerent leur train, avec l'affectation la plus marquée. Enfin, quand on auroit formé le projet d'achever de me rendre tout-à-fait frénétique, on n'auroit pas pu mieux s'y prendre ; & si la plus noire fureur ne s'empara pas alors de mon ame, c'est que les mouvemens de cette espece ne sont pas dans sa nature. Vous sentez, du moins, que dans l'émotion successive qu'on m'avoit donnée, il n'y avoit pas là, de quoi me tranquilliser ; & que tant de

(*) Comme on n'a plus entendu parler, que je sache, de ce prétendu prisonnier, je ne doute point que tout cela ne fût un jeu barbare & digne de mes persécuteurs.

noires idées qu'on avoit ſoin de renouveller & d'entretenir ſans ceſſe, n'étoient pas propres à rendre aux miennes leur ſérénité. Continuant cependant à me diſpoſer au prochain départ pour l'Angleterre, je viſitois à loiſir les papiers qui m'étoient reſtés, & que j'avois deſſein de brûler, comme un embarras inutile, que je traînois après moi. Je commençois cette opération ſur un recueil tranſcrit de lettres, que j'avois diſcontinué depuis longtemps, & j'en feuilletois machinalement le premier volume, (*) quand je tombai par haſard ſur la lacune dont j'ai parlé, & qui m'avoit toujours paru difficile à comprendre. Que devins-je, en remarquant que cette lacune tomboit préciſément, ſur le temps de l'époque dont le priſonnier qui venoit de paſſer, m'avoit rappellé l'idée, & à laquelle, ſans cet événement, je n'aurois pas plus ſongé qu'auparavant ? Cette découverte me bouleverſa. J'y trouvai la clef de tous les myſ-

(*) C'en eſt ici le ſecond.

teres qui m'environnoient. Je compris que cet enlevement de lettres avoit certainement rapport au temps où elles avoient été écrites, & que, quelqu'innocentes que fussent ces lettres, ce n'étoit pas pour rien qu'on s'en étoit emparé. Je conclus de là, que depuis plus de six ans ma perte étoit jurée, & que ces lettres, inutiles à tout autre usage, servoient à fournir les points fixes des temps & des lieux, pour bâtir le systême d'impostures dont on vouloit me rendre la victime.

Dès l'instant même, je renonçai au projet d'aller en Angleterre ; & sans balancer un moment, je résolus de m'exposer, armé de ma seule innocence, à tous les complots que la puissance, la ruse & l'injustice pouvoient tramer contre elle. (*) La nuit même où je fis cette affreuse découverte, je songeai, sachant bien que toutes mes lettres étoient ouvertes à la

(*) Ce fut par une suite de cette même résolution, que je conservai mon recueil de lettres, dont heureusement je n'avois encore déchiré & brûlé que quelques feuillets.

poſte, à profiter du retour de M. Pepin de Belleiſle (*) qui m'étant venu voir la veille, m'accabloit des plus preſſantes offres de ſervice, & je lui remis le matin une lettre pour Mad. de Brionne, qui en contenoit une autre pour M. le prince de Conti, l'une & l'autre écrites ſi à la hâte, qu'ayant été contraint d'en tranſcrire une, j'envoyai le brouillon au lieu de la copie.

Tels ſont, autant que je puis me le rappeller, le ſujet & l'occaſion deſdites lettres : car encore une fois, l'agitation où j'étois en les écrivant, ne m'a pas permis de garder un ſouvenir bien diſtinct de tout ce qui s'y rapporte.

(*) Il venoit d'accompagner en Piémont, Mad. la princeſſe de Carignan.



LETTRE
A M. DUSAULX.

9 février 1771.

MONSIEUR. Je fuis toujours frappé de l'idée que vous avez eue, de me mettre dans le livre que vous faites, en pendant avec un fcélérat abominable, qui fait du mafque de la vertu, l'inftrument du crime, & qui, felon vous, la rend auffi touchante dans fes difcours, qu'elle l'eft dans mes écrits. J'ai toujours cru, je crois encore, qu'il faut aimer fincérement la vertu, pour favoir la rendre aimable aux autres; & que quiconque y croit de bonne foi, diftingue aifément dans fon cœur, le langage de l'hypocrifie, d'avec celui que le cœur a dicté. Vous me dites pour excufe, que vous portiez ce jugement à l'âge de dix-fept ans: mais, monfieur, à dix-fept ans vous n'aviez pas lu mes écrits; c'eft à l'âge où vous êtes, c'eft au moment où vous écrivez, que vous identifiez l'impreffion

que vous fait leur lecture, avec celle des discours du fourbe dont il s'agit. Si c'eſt là, la ſeule ou la plus honorable mention que vous faites dans votre ouvrage, d'un homme à qui vous marquez entre vous & lui, tant d'eſtime & d'empreſſement, le tour, ſi c'eſt un éloge, eſt neuf & bizarre; ſi c'eſt un art employé pour appuyer couvertement l'impoſture, il eſt infernal. Vous paroiſſez diſpoſé à changer dans le paſſage, ce qui peut me déplaire: n'y changez rien, monſieur; s'il a pu vous plaire un moment, il ne me déplaira jamais. Je ſuis bien aiſe que toute la terre ſache quelle place vous donnez dans vos écrits, à un homme qu'en même temps, vous recherchez avec tant de zele, & à qui vous paroiſſez, au moins en parlant à lui, en donner une ſi belle dans votre eſtime & dans votre cœur. Cette remarque m'en rappelle d'autres trop petites pour être citées, mais ſur l'effet deſquelles je veux vous ouvrir le mien.

Après m'avoir dit ſi ſouvent & en ſi beaux termes, que vous me connoiſſiez,

m'aimiez, m'eſtimiez, m'honoriez parfaitement, il eſt conſtant, & je le dis de tout mon cœur, que les prévenances & les honnêtetés dont vous m'avez comblé, adreſſées dans votre intention comme dans la vérité, à un homme de bien & d'honneur, vous donnent à ma reconnoiſſance & à mon attachement, un droit que je ferai toujours empreſſé d'acquitter.

Mais s'il étoit poſſible, au contraire, que m'ayant pris pour un hypocrite & un ſcélérat, vous m'euſſiez cependant prodigué tant d'avances, de careſſes, de cajoleries de toute eſpece, pour capter ma confiance & mon amitié, ſoit parce que mon caractere ſuppoſé conviendroit au vôtre, ſoit pour aller par aſtuce, à des fins que vous me cacheriez avec ſoin: dans ce cas, il n'eſt pas moins ſûr qu'en tout état de choſes poſſible, vous ne ſeriez vous-même qu'un vil fourbe & un mal-honnête homme, digne de tout le mépris que vous auriez eu pour moi.

J'aurois bien quelque choſe encore à dire; mais je m'en tiens là, quant à

préfent. Voilà, monfieur, un doute que j'ai fenti naître avec douleur, & qui s'augmente au point d'être intolérable. Je vous le déclare avec ma franchife ordinaire, dont, quelque mal qu'elle m'ait fait & qu'elle me faffe, je ne me départirai jamais. Imitez-la, je vous prie, dans votre réponfe. Je vous montre bien mes fentimens; montrez-moi fi bien les vôtres, que je fache avec certitude, ce que vous penfez de moi. Je me fouviens de vous avoir dit que, fi jamais je me défiois de vous, ce feroit votre faute. Vous voilà dans le cas; c'eft à vous d'y pourvoir, au moins fi vous donnez quelque prix à mon eftime. En y pourvoyant, n'en faites pas à deux fois; car je vous avertis qu'à la feconde, vous n'y feriez plus à temps.

Je me fuis confié à vous, monfieur, & à d'autres que je ne connoiffois pas plus que vous. Le témoignage intérieur de l'innocence & de la vérité, m'a fait croire qu'il fuffifoit d'épancher mon cœur dans des cœurs d'hommes, pour y verfer le fentiment dont il étoit plein. J'efpere en-

core ne m'être pas trompé dans mon choix ; mais quand cet espoir m'abuseroit, je n'en serois point abattu. La vérité, le temps triompheront enfin de l'imposture, & de mon vivant même, elle n'osera jamais soutenir mes regards ; son plus grand soin, son plus grand art, est de s'y dérober : mais cet art même la décele. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra le mensonge marcher fiérement à la face du soleil, en interpellant à grands cris la vérité ; & celle-ci devenir cauteleuse, craintivè & traîtresse, se masquer devant lui, fuir sa présence, n'oser l'accuser qu'en secret, & se cacher dans les ténebres.

Je vous fais, monsieur, mes très-humbles salutations.



LETTRE

AU MÊME.

Le 16 février 1771.

J'AI voulu, monſieur, mettre un intervalle entre votre derniere lettre & celle-ci, pour laiſſer calmer mes premiers mouvemens, & agir ma ſeule raiſon. Votre lettre eſt bien plus employée à me dire ce que je dois penſer de vous, que ce que vous penſez de moi; quoique je vous euſſe prévenu que de ce dernier jugement, dépendoit abſolument l'autre. Il faut pourtant que je me décide, & que je vous juge en ce qui me regarde, quoique j'aie renoncé, comme vous me le conſeillez, à juger des hommes; bien convaincu que l'obſcur labyrinthe de leur cœur m'eſt impénétrable, à moi dont le cœur tranſparent comme le cryſtal, ne peut cacher aucun de ſes mouvemens; & qui, jugeant ſi long-temps des autres

par

par moi, n'ai cessé depuis vingt ans, d'être leur jouet & leur victime.

A force de m'environner de ténebres, on m'a cependant rendu quelquefois un peu plus clairvoyant; & l'expérience & la nécessité me font appercevoir bien des choses, par le soin même qu'on prend à me les cacher. J'ai vu dans toute votre conduite avec moi, les honnêtetés les plus marquées, les attentions les plus obligeantes, & des fins secrettes à tout cela; j'y ai même démêlé des signes de peu d'estime en bien des points, & sur-tout dans les petits cadeaux, auxquels vous m'avez apparemment cru fort sensible, au lieu qu'ils me sont indifférens ou suspects. *Timeo Danaos & dona ferentes.* C'est précisément par le peu de cas que j'en fais, que je ne les refuse plus, lassé des disputes & des ridicules que m'attirerent long-temps ces refus, par la maligne obstination des donneurs qui avoient leurs vues, & bien sûr en recevant & oubliant tout, d'écarter enfin plus sûrement toutes ces petites amorces. Je cherchois un loge-

ment: vous avez voulu m'avoir pour voisin, & presque pour hôte; cela étoit bon & amical; mais j'ai vu que vous le vouliez trop, & que vous cherchiez à m'attirer; vous avez fait par là tout le contraire. Vous avez cru que j'aimois les dînés; vous avez cru que j'aimois les louanges: tout, à travers la pompe de vos paroles, m'a prouvé que j'étois mal connu de vous. Les je ne sais quoi, trop longs à dire, mais frappans à remarquer, m'ont averti qu'il y avoit quelque mystere caché sous vos caresses, & tout a confirmé mes premieres observations.

L'article que vous m'avez lu, a achevé de m'éclairer. Plus j'y ai réfléchi, moins je l'ai trouvé naturel dans ma position présente, de la part d'un bienveillant. Vous faites trop valoir le soin que vous avez pris de me lire cet article. Vous avez prévu que je le verrois un jour, & vous sentiez ce que j'en aurois pu penser & dire, si vous me l'eussiez tû jusqu'à sa publication. Vous avez cru me leurrer par ce mot d'*illustre*. Ah! vous êtes trop loin de

voir combien la réputation d'homme bon, juſte & vrai, que je gardai quarante ans, & que je n'ai jamais mérité de perdre, m'eſt plus chere que toutes vos glorioles littéraires, dont j'ai ſi bien ſenti le néant. Ne changeons point, monſieur, l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir comment vous avez procédé pour faire paſſer un article auſſi captieux, mais comment il vous eſt venu dans l'eſprit de l'écrire, de me mettre gracieuſement en parallele avec un exécrable ſcélérat, & cela préciſément au moment où l'impoſture n'épargne aucune ruſe pour me noircir. Mes écrits reſpirent l'amour de la vertu, dont le cœur de l'auteur étoit embraſé. Quoi que mes ennemis puiſſent faire, cela ſe ſent & les déſole. Dites-moi, ſi pour énerver ce ſentiment, aucun d'eux s'y prit jamais plus adroitement que vous.

Et maintenant, au lieu de me dire nettement quel jugement vous portez de moi, de mes ſentimens, de mes mœurs, de mon caractere, comme vous le deviez dans la circonſtance, & comme je vous

en avois conjuré, vous me parlez de larmes d'attendrissement & d'un intérêt de commisération : comme si c'étoit assez pour moi, d'exciter votre pitié, sans prétendre à des sentimens plus honorables. Je vous estime encore, me dites-vous ; mais je vous plains. Moi, je vous réponds : quiconque ne m'estimera que par grace, trouvera difficilement en moi la même générosité.

Je voudrois, monsieur, entendre un peu plus clairement, quel est ce grand intérêt que vous dites prendre en moi. Le premier, le plus grand intérêt d'un homme, est son honneur. Vous auriez donné, dites-vous, un de vos bras pour m'en sauver un ? C'est beaucoup, & c'est même trop. Je n'aurois pas donné mon bras pour le vôtre ; mais je l'aurois donné, je le jure, pour la défense de votre honneur. Entouré de ces preneurs d'intérêt, qui ne cherchent qu'à me donner, comme faisoit aux passans ce Romain, un écu & un soufflet à chaque rencontre, je ne prends pas le change sur cet intérêt pré-

tendu ; je ſais qu'ils n'ont d'autre but dans leur fauſſe bienveillance, que d'ajouter à leurs noirceurs, quand je m'en plains, le reproche de l'ingratitude.

Le généreux, le vertueux J. J. Rouſſeau, inquiet & défiant comme un lâche criminel. Monſieur Duſaulx, ſi vous ſentant poignarder par-derriere, par des aſſaſſins maſqués, vous pouſſiez en vous retournant, les cris de la douleur & de l'indignation, que diriez-vous de celui qui pour cela, vous reprocheroit froidement d'être inquiet & défiant comme un lâche criminel?

Il n'y aura jamais que des cœurs capables du crime, qui puiſſent en ſoupçonner le mien ; & quant à la lâcheté, malgré tout l'effroi qu'on a voulu me donner, me voici dans Paris, ſeul, étranger, ſans appui, ſans amis, ſans parens, ſans conſeil, armé de ma ſeule innocence & de mon courage, à la merci d'adroits & puiſſans perſécuteurs, qui me diffament en ſe cachant, les provoquant & leur criant : parlez haut, me voilà. Ma foi, monſieur, ſi quelqu'un fait lâchement le

plongeon dans cette affaire, il me femble que ce n'eft pas moi.

Je veux être jufte toujours. S'il n'y a contre moi, nulle œuvre de ténebres, votre reproche eft fondé; j'en conviens: mais s'il exifte une pareille œuvre, & que vous le fachiez très-bien, convenez auffi, que ce même reproche eft bien barbare. Je prends là-deffus, votre confcience pour juge entre vous & moi.

Vous me trompez, monfieur, j'ignore à quelle fin; mais vous me trompez. C'eft affurément tromper un homme, à qui l'on marque la plus tendre affection, que de lui cacher les chofes qui le regardent, & qu'il lui importe le plus de favoir. Encore une fois, j'ignore quels font vos motifs; mais je fais qu'on ne trompe perfonne pour fon bien. Je n'attaque à tout autre égard, ni votre droiture ni vos vertus. Je ne fais qu'une feule chofe, mais je la fais bien; c'eft que vous me trompez.

Je veux que tout le monde life dans mon cœur, & que ceux avec qui je vis, fachent comme moi-même, ce que je

pense d'eux, quoiqu'une malheureuse honte que je ne puis vaincre, m'empêche d'oser le leur dire en face; c'est afin que vous n'ignoriez pas mes sentimens, que je vous écris. Du reste, mon intention n'est de rompre avec vous, qu'autant que cela vous conviendra. Je vous laisse le choix. Si je connoissois un seul homme à ma portée, dont le cœur fût ouvert comme le mien, qui eût autant en horreur la dissimulation, le mensonge, qui dédaignât, qui refusât de hanter ceux auxquels il n'oseroit dire ce qu'il pense d'eux, j'irois à cet homme; & très-sûr d'en faire mon ami, je renoncerois à tous les autres; il seroit pour moi tout le genre humain. Mais après dix ans de recherche inutile, je me lasse, & ma lanterne est éteinte. Environné de gens qui, sous un air d'intérêt grossiérement affecté, me flattent pour me surprendre, je les laisse faire, parce qu'il faut bien vivre avec quelqu'un, & qu'en quittant ceux-là pour d'autres, je ne trouverois pas mieux. Du reste, s'ils ne voient pas ce que je pense d'eux, c'est

assurément leur faute. Je suis toujours surpris, je l'avoue, de les voir m'étaler pompeusement leurs vertus, & leur amitié pour moi; je cherche inutilement comment on peut être vertueux & faux tout à la fois, comment on peut se faire un honneur de tromper les gens qu'on aime: je n'aurois jamais cru qu'on pût être aussi fiers d'être des traîtres. Livré depuis si long-temps à tous ces gens là, j'aurois tort assurément d'être difficile en liaisons, & bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paroît très-agréable, & que sans vous confondre avec tous les empressés qui m'entourent, je vous compte parmi ceux que j'estime le plus: ainsi je vous laisse le maître de me voir, ou de ne pas me voir, comme cela vous conviendra. Pour l'intimité, je n'en veux plus avec personne, à moins que contre toute apparence, je ne trouve fortuitement l'homme juste & vrai, que j'ai cessé de chercher. Quiconque aspire à ma confiance, doit commencer par me donner la sienne; & du reste, malade ou non,

pauvre ou riche, je trouverai toujours très-mauvais que sous prétexte d'un zele, que je n'accepte point, qui que ce soit veuille malgré moi, se mêler de mes affaires.

Je viens de vous ouvrir mon cœur sans réserve. C'est à vous maintenant de consulter le vôtre, & de prendre le parti qui vous conviendra. Je vous salue, monsieur, très-humblement.

LETTRE

A M. le chevalier DE COSSÉ.

Paris, le 23 juillet 1771.

Je suis, monsieur le chevalier, touché de vos bontés & des soins qu'elles vous suggerent en ma faveur. Très-persuadé que ces soins de votre part, sont des fruits de votre bon naturel & de votre bienveillance envers moi; après vous en avoir remercié de tout mon cœur, je prendrai la liberté d'y correspondre par un conseil qui part de la même source, & que la diffé-

rence de nos âges autorise de ma part: c'est, monsieur, de ne vous mêler d'aucune affaire, que vous n'en soyez préalablement bien instruit.

La pension que vous dites m'avoir été retirée, & que vous offrez de me faire rendre, m'a été apportée avec les arrérages, ici, dans ma chambre, il n'y a pas quatre mois, en une lettre de change de six mille francs, qu'on offroit de me payer comptant sur-le-champ; & je vous assure que les plus vives sollicitations ne furent pas épargnées, pour me faire recevoir cet argent. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire comprendre, que ceux qui ont prétendu vous mettre au fait de cette affaire, ne vous en ont pas fait un rapport fidelle, & que la difficulté n'est pas où vous la croyez voir.

Je vous réitere, monsieur, mes actions de graces de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, & qui m'est plus précieux que toutes les pensions du monde: mais comme j'ai pris mon parti sur celle-là, je vous prie de ne m'en reparler jamais. Agréez mes humbles salutations.

LETTRE

A M. LE NOIR.

Paris, le 15 janvier 1772.

MONSIEUR. Je fais de quel prix font vos momens; je fais qu'on les doit refpecter : mais je fais auffi, que les plus précieux font ceux que vous confacrez à protéger les opprimés; & fi j'ofe en réclamer quelques-uns, ce n'eft pas fans titre pour cela.

Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumiere, à travers les ténebres dont on m'environne depuis dix ans, j'y renonce. J'ai de grands vices, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; j'ai commis de grandes fautes, mais que je n'ai point tues à mes amis; & ce n'eft que par moi qu'elles font connues, quoiqu'elles aient été publiées par d'autres, qui font quelquefois plus difcrets. A cela près, fi quelqu'un m'impute quelque fentiment vicieux, quelque difcours blâmable, ou quelque acte injufte, qu'il fe montre, &

qu'il parle ; je l'attends & ne me cache pas. Mais tant qu'il se cachera, lui, de moi, pour me diffamer, il n'aura diffamé que lui-même, aux yeux de tout homme équitable & sensé. L'évidence & les ténebres sont incompatibles ; les preuves administrées par de mal-honnêtes gens, sont toujours suspectes ; & celui qui, commençant par fouler aux pieds la plus inviolable loi du droit naturel & de la justice, se déclare par là, déjà lâche & méchant, peut bien être encore imposteur & fourbe. Et comment donneroit-il à son témoignage, & si l'on veut à ses preuves, la force que l'équité n'accorde même à nulle évidence, de disposer de l'honneur d'un homme, plus précieux que la vie, sans l'avoir mis préalablement en état de se défendre & d'être entendu ? Que celui donc qui s'obstine à me juger ainsi, reste dans le stupide aveuglement qu'il aime ; son erreur est de son propre fait ; c'est lui seul qu'elle déshonore : après m'être offert pour l'en tirer, je l'y laisse, puisqu'il le veut, & qu'il m'est impossible de l'en guérir mal-

gré lui. Graces au ciel, tout l'art humain ne changera pas la nature des chofes; il ne fera pas que le menfonge devienne la vérité, ni que de mon vivant, la poitrine de J. J. Rouffeau renferme le cœur d'un mal-honnête homme: cela me fuffit, & je vis en paix, attendant que mon moment & celui de la vérité vienne; car il viendra, j'en fuis très-fûr, & je l'attends avec un témoignage qui me dédommage de celui d'autrui.

Tranquille donc fur tout ce qu'on me cache avec tant de foin, & même fur ce qui me parvient par hafard, j'ai laiffé débiter parmi cent autres bruits non moins ineptes, que j'avois ceffé de voir Mad. de Luxembourg, après lui avoir emporté trois cents louis; que je ne copiois de la mufique que par grimace; que j'avois de quoi vivre fort à mon aife; que j'avois fix bonnes mille livres de rente; que la veuve Duchefne faifoit une penfion de fix cents livres à ma femme; qu'elle m'en faifoit une autre à moi de mille écus, pour une édition nouvelle de mes écrits, que j'avois

dirigée. J'ai laiſſé débiter tous ces menſonges; je n'ai fait qu'en rire quand ils me ſont revenus, & je n'ai pas même été tenté de vous importuner, monſieur, de mes plaintes à ce ſujet; quoique je ſentiſſe parfaitement, le coup que cette opinion de mon opulence devoit porter aux reſſources que mon travail me procure, pour ſuppléer à l'inſuffiſance de mon revenu. Une petite circonſtance de plus a paſſé la meſure, & m'a cauſé quelque émotion; parce que l'impoſture marchant toujours ſous le maſque de la trahiſon, a pris juſqu'ici grand ſoin de faire le plongeon devant moi, & ne m'avoit pas encore accoutumé à l'effronterie. Mais en voici une qui m'a, je l'avoue, affecté.

J'avois prié un de ceux qui m'ont averti des bruits dont je viens de parler, de tâcher d'apprendre ſi Mad. Ducheſne & le ſieur Guy y avoient quelque part. De chez eux, où il n'a trouvé que des garçons, il eſt allé chez Simon, qu'on lui diſoit avoir imprimé la nouvelle édition qui m'avoit été ſi bien payée. Simon lui

a dit qu'en effet, il venoit d'imprimer quelques-uns de mes écrits ſous mes yeux; que j'en avois revu les épreuves, & que j'étois même allé chez lui, il n'y avoit pas long-temps. Quoique je ſois par moi-même, le moins important des hommes, je le ſuis aſſez devenu par ma ſinguliere poſition, pour être aſſuré que rien de ce que je fais & de ce que je ne fais pas, ne vous échappe : c'eſt une de mes plus douces conſolations; & je vous avoue, monſieur, que l'avantage de vivre ſous les yeux d'un magiſtrat integre & vigilant, auquel on n'en impoſe pas aiſément, eſt un des motifs qui m'ont arraché des campagnes, où, livré ſans reſſource aux manœuvres des gens qui diſpoſent de moi, je me voyois en proie à leurs ſatellites, & à toutes les illuſions par leſquelles les gens puiſſans & intrigans abuſent ſi aiſément le public, ſur le compte d'un étranger iſolé, à qui l'on eſt venu à bout de faire un inviolable ſecret de tout ce qui le regarde, & qui par conſéquent n'a pas la moindre défenſe contre les menſonges les plus extravagans.

J'ai donc peu besoin, monsieur, de vous dire que cette opulence, dont on me gratifie si libéralement dans les cercles, que toutes ces pensions si fiérement spécifiées, (*) cette édition qu'on me prête, sont autant de fictions : mais je n'ai pu m'empêcher de mettre sous vos yeux, l'impudence incroyable dudit Simon, que je

(*) Celles en particulier de Mad. Duchesne, se réduisent toutes, à une rente de trois cents francs, stipulée dans le marché de mon *Dictionnaire de musique.* J'en ai une de six cents francs, de milord Maréchal, dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma priere, mais sans autre sûreté que son bon plaisir, n'ayant aucun acte valable pour la réclamer de mon chef. J'ai une rente de dix livres sterling, pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre, sur la tête de l'acheteur & sur la mienne; ensorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait ensemble onze cents francs de viager, dont il n'y a que trois cents de solides. Ajoutez à cela, quelqu'argent comptant, dernier reste du petit capital que j'ai consumé dans mes voyages, & que je m'étois réservé pour avoir quelque avance, en faisant ici mon établissement.

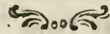
ne vis de mes jours, que je ſache, chez qui je n'ai jamais mis le pied, dont je ne ſais pas la demeure, & que j'ignorois même avant ces bruits, avoir imprimé aucun de mes écrits. Comme je n'attends plus aucune juſtice de la part des hommes, je m'épargne déſormais la peine inutile de la demander, & je ne vous demande à vous-même que la patience de me lire, quoique je faſſe l'exception qui eſt due à votre intégrité & à la généroſité qui vous intéreſſe aux infortunés. Mais ne voyant plus rien qui puiſſe me flatter dans cette vie, les reſtes m'en ſont devenus indifférens. La ſeule douceur qui peut m'y toucher encore, eſt que l'œil clairvoyant d'un homme juſte pénetre au vrai ma ſituation; qu'il la connoiſſe & me plaigne en lui-même, ſans ſe commettre pour ma défenſe, avec mes dangereux ennemis. Je vous aurois choiſi pour cela, monſieur, quand vous ne rempliriez point la place où vous êtes; mais j'y vois, je l'avoue, un avantage de plus, puiſque par cette place même, vous avez été à portée de vérifier

aſſez d'impoſtures, pour en préſumer beaucoup d'autres, que vous pouvez vérifier de même un jour. Peut-être vous écrirai-je quelquefois encore, mais je ne vous demanderai jamais rien; & ſi ma confiance devient importune à l'homme occupé, je réponds du moins qu'elle ne ſera jamais à charge au magiſtrat. Veuillez ne la pas dédaigner; veuillez, monſieur, vous rappeller qu'elle ne tient pas ſeulement au reſpect que vous m'avez inſpiré, mais encore aux témoignages de bonté, dont vous m'avez honoré quelquefois, & que je veux mériter toute ma vie.

A la ſuite de cette lettre, l'auteur a ajouté, ſoit comme apoſtille, ſoit comme ſimple obſervation, l'article qu'on va lire.

IL n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que le ſieur Guy vient très-fréquemment chez moi, ſans avoir rien à me dire, & ſans que je puiſſe trouver aucun motif à ſes viſites, vu que toutes les affaires que nous avons enſemble, n'exigent qu'une entrevue de deux minutes par an, & qu'il

n'y a point de liaison d'amitié entre lui & moi. Il m'a prié de lui faire un triage de chansons dans les anciens recueils, pour en faire un nouveau. Je l'ai prié de mon côté, de me prêter quelques romans, pour amuser ma femme durant les soirées d'hiver. Il est parti de là, pour me faire apporter en pompe, d'immenses paquets de brochures qui, avec ses allées & venues, lui donnent l'air d'avoir avec moi beaucoup d'affaires. Tout cela, joint aux bruits dont j'ai parlé, commence à me faire soupçonner que ces fréquentes visites, que je ne prenois que pour un petit espionnage assez commun aux gens qui m'entourent, & très-indifférent pour moi, pourroient bien avoir un objet plus méthodique, & dirigé de plus loin. Il y a dans tout cela, de petites manœuvres adroites, dont le but me paroîtroit pourtant facile à découvrir, dans toute autre position que la mienne, pour peu qu'on y mît de soin.



LETTRE

A milord HARCOURT.

A Paris, 16 juin 1772.

J'AI reçu, milord, avec plaiſir & reconnoiſſance, des témoignages de la continuation de votre ſouvenir & de vos bontés, par Mad. la ducheſſe de Portland, & je ſuis encore plus ſenſible à la peine que vous prenez de m'en donner par vous-même. J'avois eſpéré que l'ambaſſade de milord Harcourt pourroit vous attirer dans ce pays, & c'eût été pour moi, une véritable douceur de vous y voir. Je me dédommage, autant qu'il ſe peut, de cette attente fruſtrée, en nourriſſant dans mon cœur & dans ma mémoire, les ſentimens que vous m'avez inſpirés, & qui ſont par leur nature, à l'épreuve du temps, de l'éloignement & de l'interruption du commerce. Je n'entretiens plus de correſpondance, je n'écris plus que pour l'abſolue néceſſité; mais je n'oublie point tout ce qui m'a

paru mériter mon eftime & mon attachement ; & c'eft dans cet afyle de difficile accès, mais par-là plus digne de vous, & où rien n'entre fans le paffe-port de la vertu, que vous occuperez toujours une place diftinguée.

Je fuis fenfible, milord, à vos offres obligeantes ; & fi j'étois dans le cas de m'en prévaloir, je le ferois avec confiance, & même avec joie, pour vous montrer combien je compte fur vos bontés : mais, graces au ciel, je n'ai nulle affaire, & tout fur la terre m'eft devenu fi indifférent, que je ne me donnerois pas même la peine de former un defir pour cette vie, quand cet acte feul fuffiroit pour l'accomplir. Ma femme vous prie d'agréer fes remerciemens très-humbles, de l'honneur de votre fouvenir ; & nous vous offrons, milord, de tout notre cœur l'un & l'autre, nos falutations & nos refpects.

LETTRE

A M. le comte D'O....

Paris, 1776.

Vous vous donnez, monfieur le comte, pour avoir des fingularités, & c'en eft prefque une d'être obligeant fans intérêt. C'en eft une bien plus grande de l'être de plus loin, pour quelqu'un que l'on ne connoît pas. Vos offres obligeantes, le ton dont vous me les faites, & la defcription de l'habitation que vous me deftinez, feroient affurément très-capables de m'y attirer, fi j'étois moins infirme, plus allant, plus jeune, & que vous fuffiez plus près du foleil. Je craindrois d'ailleurs, qu'en voyant celui que vous honorez d'une invitation, vous n'euffiez quelque regret. Vous attendriez un homme de lettres, un beau difeur qui devroit payer d'efprit & de paroles, votre généreufe hofpitalité; & vous n'auriez qu'un bon homme bien fimple, que fon goût & fes malheurs ont

rendu fort ſolitaire, & qui pour tout amuſement, herboriſe toute la journée, & trouve à commercer avec les plantes, cette paix ſi douce à ſon cœur, que lui ont refuſé les humains. Je n'irai donc pas, monſieur, habiter votre maiſon; mais je me ſouviendrai toujours avec reconnoiſſance, que vous me l'avez offerte, & je regretterai quelquefois de n'y être pas, pour cultiver la bonté & l'amitié du maître. Agréez, monſieur le comte, je vous ſupplie, mes remerciemens très-ſinceres, & mes très-humbles ſalutations.

REPONSE

*A Mad. la comteſſe DE St. ***.*

JE ſuis fâché de ne pouvoir complaire à Mad. la comteſſe; mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle eſt curieuſe de voir; & jamais il n'a logé chez moi; le ſeul moyen d'y être admis, de mon aveu, pour quiconque m'eſt incon-

nu, c'eſt une réponſe cathégorique à ce billet. (1)

Seconde & derniere

REPONSE

*A Mad. la comteſſe de St. ***.*

Jeudi 23 mai 1776.

J'AI eu d'autant plus de tort, madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois par la réponſe dont vous m'avez honoré, que même à l'aide d'un dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phraſe du billet, à laquelle il s'agit de répondre, eſt celle-ci : *Mais ce que je veux, & ce qui m'eſt dû tout au moins*,

---

(1) Ce billet, dont parle Rouſſeau, & dont il avoit accompagné ſa réponſe à Mad. la comteſſe de St. ***, étoit le billet circulaire, portant pour adreſſe: A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VERITE', qu'on ne donne pas ici, par la raiſon qu'il a déjà paru dans l'édition de Geneve 1782, fin du tome XXII in-8.

après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment, & par qui, j'ai été jugé.

Tout ce que je desire ici, est une réponse à cet article. C'est mal-à-propos que je la demandois *cathégorique :* car telle qu'elle soit, elle le sera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur sont ouverts pour le reste de ma vie, à quiconque me dévoilera ce mystere abominable. S'il m'impose le secret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement jusqu'à la mort; & je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponse que j'attends, ou plutôt que je desire : car depuis longtemps, j'ai cessé de l'espérer.

Celle que j'aurai vraisemblablement, sera la feinte d'ignorer un secret qui, par le plus étonnant prodige, n'en est un que pour moi seul dans l'Europe entiere. Cette réponse sera moins franche assurément, mais non moins claire que la premiere : enfin, le refus même de ré-

pondre, n'aura pas pour moi plus d'obſcurité. De grace, madame, ne vous offenſez pas de trouver ici, quelques traces de défiance : c'eſt bien à tort que le public m'en accuſe ; car la défiance ſuppoſe du doute, & il ne m'en reſte plus à ſon égard. Vous voyez, par les explications dans leſquelles j'oſe entrer ici, que je procede au vôtre avec plus de réſerve, & cette différence n'eſt pas déſobligeante pour vous. Cependant vous avez commencé avec moi, comme tout le monde ; & les louanges *hyperboliques* (*) & outrées, dont vos deux lettres ſont remplies, ſemblent être le cachet particulier de mes plus ardens perſécuteurs : mais loin de ſentir en les liſant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me cauſent, je n'ai pu me défendre d'un vif deſir que vous ne leur reſſemblaſſiez pas ;

(*) Voici encore un mot pour le dictionnaire. Hélas ! pour parler de ma deſtinée, il faudroit un vocabulaire tout nouveau, qui n'eût été compoſé que pour moi.

& malgré tant d'expériences cruelles, un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste, ce que vous me dites, madame, du prix que je mets au bonheur de me voir, ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite, faite avec les sentimens dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros, doit aller, s'il veut, à la foire, & non pas chez moi ; & tout le persifflage dont on assaisonne cette insultante curiosité, n'est qu'un outrage de plus, qui n'exige pas de ma part une grande différence. Voulez-vous donc, madame, être distinguée de la foule ? c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

Il est vrai que je copie de la musique : je ne refuse point de copier la vôtre, si c'est tout de bon que vous le dites ; mais cette vieille musique a tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-dessus. Néanmoins, votre volonté soit faite. Je vous supplie, madame la comtesse, d'agréer mon respect.

MEMOIRE

Ecrit au mois de février 1777, & depuis lors remis ou montré à diverſes perſonnes.

MA femme eſt malade depuis long-temps ; & le progrès de ſon mal, qui la met hors d'état de ſoigner ſon petit ménage, lui rend les ſoins d'autrui néceſſaires à elle-même, quand elle eſt forcée à garder ſon lit. Je l'ai juſqu'ici gardée & ſoignée dans toutes ſes maladies ; la vieilleſſe ne me permet plus le même ſervice. D'ailleurs le ménage, tout petit qu'il eſt, ne ſe fait pas tout ſeul ; il faut ſe pourvoir au dehors, des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, & les préparer ; il faut maintenir la propreté dans la maiſon. (*) Ne pouvant remplir ſeul tous ces ſoins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'eſſayer de don-

(*) Mon inconcevable ſituation, dont perſonne n'a l'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

ner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance & les inconvéniens inévitables & intolérables de cette ressource, dans une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, & néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste dans les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours: c'est de prier ceux qui disposent de nos destinées, de vouloir bien disposer aussi de nos personnes, & nous ouvrir quelqu'asyle où nous puissions subsister, à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais passe nos forces, & de détails & de soins dont nous ne sommes plus capables.

Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs (si de ceux-ci il en est encore), je consens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, & qu'on me donne le couvert,

le vêtement le plus ſimple & la nourriture la plus ſobre juſqu'à la fin de mes jours, ſans que je ſois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela, ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets & de rentes; & j'ai lieu d'eſpérer que cela pourra ſuffire dans des provinces où les denrées ſont à bon marché, & dans des maiſons deſtinées à cet uſage, où les reſſources de l'économie ſont connues & pratiquées; ſur-tout en me ſoumettant, comme je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens.

Je crois ne rien demander en ceci, qui dans une auſſi triſte ſituation que la mienne, s'il en peut être, ſe refuſe parmi les humains; & je ſuis même bien ſûr que cet arrangement, loin d'être onéreux à ceux qui diſpoſent de mon ſort, leur vaudroit des épargnes conſidérables, & de ſoucis & d'argent. Cependant l'expérience que j'ai du ſyſteme qu'on ſuit à mon égard, me fait douter que cette faveur me ſoit accordée: mais je me dois de la demander; & ſi elle m'eſt refuſée, j'en ſupporterai plus

patiemment dans ma vieilleſſe, les angoiſſes de ma ſituation, en me rendant le témoignage d'avoir fait ce qui dépendoit de moi pour les adoucir.

FRAGMENT

Trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU.

QUICONQUE, ſans urgente néceſſité, ſans affaires indiſpenſables, recherche, & même juſqu'à l'importunité, un homme dont il penſe mal, ſans vouloir s'éclaircir avec lui, de la juſtice ou de l'injuſtice du jugement qu'il en porte, ſoit qu'il ſe trompe ou non dans ce jugement, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent, eſt certainement la duplicité d'un traître, & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire en ſe cachant d'un homme, pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui, qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte

que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils, & celui dont les effets font les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit, on le menaceroit peut-être de le diffamer; mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit fon crime en particulier, en le cachant à tout le monde; mais le dire à tout le monde en le cachant à lui feul, & feindre encore de s'intéreffer à lui, eft le raffinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par fupercherie, à quelqu'un malgré lui, n'eft pas le fervir, c'eft l'avilir; ce n'eft pas un acte de bonté, c'en eft un de malignité: fur-tout fi, rendant l'aumône mefquine, inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en eft l'objet, on fait difcrétement enforte que tout le monde en foit inftruit, excepté lui. Cette fourberie eft non-feulement cruelle, mais baffe. En fe couvrant du mafque de la bienfaifance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup

en ingratitude l'indignation de l'honneur outragé.

Le don eſt un contrat qui ſuppoſe toujours le conſentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruſe, & qui n'eſt pas accepté, eſt un vol. Il eſt tyrannique, il eſt horrible de vouloir faire en trahiſon, un devoir de la reconnoiſſance à celui dont on a mérité la haine & dont on eſt juſtement mépriſé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas poſſible, où il ſoit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à celui qu'on punit de mort, l'accuſation, l'accuſateur & ſes preuves. L'évidence même eſt ſoumiſe à cette indiſpenſable loi : car ſi toute la ville avoit vu un homme en aſſaſſiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accuſé ſans l'interroger & l'entendre. Autrement, il n'y auroit plus de ſûreté pour perſonne, & la ſociété s'écrouleroit par ſes fondemens. Si cette loi ſacrée eſt ſans excep-

tion, elle est aussi sans abus; puisque toute l'adresse d'un accusé ne peut empêcher qu'un délit démontré, ne continue à l'être, ni le garantir en pareil cas, d'être convaincu. Mais sans cette conviction, l'évidence ne peut exister. Elle dépend essentiellement des réponses de l'accusé ou de son silence; parce qu'on ne sauroit présumer que des ennemis, ni même des indifférens, donneront aux preuves du délit, la même attention à saisir le foible de ces preuves, ni les éclaircissemens qui les peuvent détruire, que l'accusé peut naturellement y donner: ainsi personne n'a droit de se mettre à sa place, pour le dépouiller du droit de se défendre, en s'en chargeant sans son aveu; & ce sera beaucoup même, si quelquefois une disposition secrette ne fait pas voir à ces gens, qui ont tant de plaisir à trouver l'accusé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eût démontré l'imposture, s'il avoit été entendu.

Il suit de là, que cette même évidence est contre l'accusateur, lorsqu'il s'obstine

à violer cette loi ſacrée ; car cette lâcheté d'un accuſateur, qui met tout en œuvre pour ſe cacher de l'accuſé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler ſon impoſture & juſtifier l'innocent. Donc, tous ceux qui dans ce cas, approuvent les manœuvres de l'accuſateur & s'y prêtent, ſont des ſatellites de l'iniquité.

Nous ſouſſignés acquieſçons de tout notre cœur, à ces maximes, & croyons toute perſonne raiſonnable & juſte, tenue d'y acquieſcer.

FIN du ſeptieme & dernier volume.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

FIN de la Table du Tome VII.

CLEF

Des noms mis en abrégé dans la derniere édition des Confessions *donnée par M.* Du Peyrou, *et qui se vend à Paris, chez* Grégoire, *rue du Coq.*

Il donnera *gratis* cette Clef aux personnes qui auront pris les exemplaires chez lui.

Abéviations.	Explications.
de B..e,	de Bose.
de B......l,	de Buzenval.
de B.....e,	de Broglie.
D...n,	M. et Mad. Dupin.
S....l B.....d,	Samuel Bernard.
F......e,	Fontaine.
la T....e,	la Touche.
Duc de K......n,	Duc de Kingston.
M. le P....e de C...i,	M. le Prince de Conti.
D...y,	Mad. Darty, amie du Prince de Conti.
F.......l,	M. et Mad. Francueil.
M.......,	le Chev. et le Cte. de Montaigu.
B...s,	Binis.
F.....y,	de Froulay.

Abréviations.	Explications.
M . . . i,	Mavi.
Z . . . . . o, N . . i,	Zanetto, Nani.
l'H . . . . . l,	de l'Hôpital.
C . . . . e,	de Castellane.
de L . . . . . e,	de Larnage.
D' . . . . . y, née Dlle des C . . . . s,	d'Epinay, née Dlle des Clavelles.
de L . . . e, de B . . . . e,	de la Live de Blainville.
Mlle d'E . . e,	d'Ette.
le Chevalier de V . . . . y,	le Chev. de Valory.
Comtesse de H . . . . . . t,	Comtesse de Houdetot.
le P . . . . e de S . . . G . . . .,	le Prince de Saxe-Gotha.
de C . . . . l,	de Choiseuil.
Mlle de B . . . . e,	Mlle de Blainville.
P . . . . r,	Pompadour.
G . . . .,	Grimm.
C . . . . x,	Chenonceaux.
P . . . . c,	Popliniere.
Comte de F . . . . ., ou de F . . . . e,	Comte de Friese.
de R . . . . t,	de Rochechouart.
de L . . . . g,	de Luxembourg.
d'H . . . . . h,	Baron d'Holbach.
H . . . . e, ou H . . . . chique et quelquefois H . . . . s,	Holbachique. / Holbachiens. } la même chose.
de S . . . . g,	de Schomberg.
Mlle F . .	Mlle Fel.
C . . . . . c,	Cahusac.
la C . . . . e,	la Chevrette.
E . . . . y,	Epinay, terre près la Chevrette.
S	Saurin.
d'A	d'Argenson.
G . . . . t,	Gauffecourt.
le Jeune V	le Jeune Vernes.

ABRÉVIATIONS.	EXPLICATIONS.
le Prof. V.....	le Professeur Vernet.
C........	Chappuis.
un T..........	un Théologien.
M..... de M........	Marcet de Mezieres.
M......	Moultou.
le R.......t de F.....	le Résident de France.
V..........	Versailles.
C........n,	Crommelin.
T.......	Tronchin.
....	d'Asservir.
Mad. d'A........n,	Mad. d'Aiguillon.
le Commandeur de G.......e*, le Commandeur de N.....t*.	deux noms très-peu importans, et qui ne paroissent qu'une fois.
de la B.....*,	
de St. L......ou St. L.. ...t,	de St. Lambert.
de C......s,	de Castries.
M......y,	Margency.
Vicomte de P......c,	Polignac.
B......r,	Berthier.
T.....t,	Trublet.
C......	Coindet.
J.......e,	Jonville.
de L........de M..... ...s., ou M.........s,	de Lamoignon de Malesherbes, ou Malesherbes.
T.......:.	Thélusson.
Marquis de V.......n,	Verdelin.
A..*	
F....y,	Formey.
B.....	Bordeu, Médecin.
de L.......n,	de Lamoignon.
Mad. D.... niece de V.......	Mad. Denis, niece de Voltaire.

ABRÉVIATIONS.	EXPLICATIONS.
d'E . . . . . s,	d'Etioles.
les B . . . . . s,	les Berneis.
J . . . ., *dans une note et ailleurs.*	Jongleur.
de C . . . . s,	de Chauvelins.
Mgr. le C . . . . r,	le Chancelier.
le jeune Mar. de V	de Villeroy.
de M . . . . . . x,	de Mirepoix.
de M . . . n,	de Meran.
B . y de la T . . r,	M. Boy de la Tour, ailleurs Isabelle Boy de la Tour.
R . . . . n,	Roguin.
d'A . . . . t,	d'Alembert.
Procureur génér. T	Tronchin.
L . . . . . d,	Laliaud.
S . . . . . r de St. B . . . . . n,	Séguier de St. Brisson.
D . . . c,	Deluc.
d'Y . . . . . . s,	d'Yvernois.
B . .	Boy.
G . . . . r,	Girardier.
D . ou du P . ou D . . . . . u,	Du Peyrou.
B . . . . t,	Bonnet.
du T . . . . . . x,	du Terreaux.
Duchesse et Comtesse de B . . . . s,	de Boufflers.
et l'Abbé de B . . . . s,	*Idem.* l'Abbé de Boufflers.
S	Sancy, campagne près de Montmorency.
L . . . . . y, (Chevalier de)	Lorenzy.
Mlle de G . . . . d, *	
d'A . . c, *	

N. B. Les noms marqués d'une * nous sont inconnus.



